

INTRODUCTION

A L'ÉTUDE

DES VASES PEINTS

PAR CH. LENORMANT

DE L'INSTITUT

PREMIÈRE PARTIE



PARIS

LIBRAIRIE DE LELEUX

ÉDITEUR DE LA REVUE ARCHÉOLOGIQUE

RUE PIERRE-SARRAZIN, 9

1845

DE L'IMPRIMERIE DE CHAPELET, RUE DE VAUGIRARD, N° 9

AVERTISSEMENT.

L'écrit que je publie n'est autre chose que le *tiré à part* de l'*Introduction* des deux premiers volumes du grand ouvrage que j'ai entrepris de concert avec M. de Witte, et qui a pour titre : *Élite des Monuments céramographiques*.

M. de Witte m'a permis de mettre mon nom seul en tête de ce *tiré à part*. Non que ses précieux conseils et son active coopération aient manqué à cette partie de notre commun travail; mais ici l'enchaînement des idées, le choix des preuves, et la nature des conclusions m'appartiennent plus particulièrement, et il est juste que j'en assume la responsabilité distincte aux yeux du public.

Au reste la séparation momentanée de deux noms que les antiquaires sont habitués à voir paraître ensemble, a cela pour moi de précieux, que j'y trouve l'occasion d'exprimer un sentiment qui trouverait ailleurs difficilement sa place. Je m'estime heureux de pouvoir rendre ainsi un

hommage de reconnaissance et d'affection au compagnon et au soutien de ma pensée.

Il faut vraiment aimer la science pour mériter d'obtenir une assistance aussi fidèle et aussi désintéressée. J'ignore jusqu'à quel degré je me suis rendu digne d'une telle faveur : mais en tout cas la récompense excède le mérite.

INTRODUCTION

A L'ÉTUDE DES VASES PEINTS.

CHAPITRE PREMIER.

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

Les vases antiques ornés de peintures, longtemps connus sous la dénomination inexacte de *vases étrusques*, constituent la classe de monuments la plus nombreuse, après celle des médailles; et, par un étrange contraste, il n'en est aucune sur laquelle les écrits des anciens nous aient laissé moins de renseignements. On peut évaluer à *cinquante mille* au moins le nombre des vases peints qui ont été successivement découverts depuis deux siècles, et dont *vingt mille* environ ont pris place dans les collections publiques de l'Europe; ces monuments ont été l'objet d'un grand nombre de travaux, dans lesquels on les a envisagés soit isolément, soit dans leur ensemble; aucun des savants les plus distingués, depuis Lanzi et Winckelmann jusqu'à Boeckh et K. O. Müller, n'a jugé indigne de son attention les problèmes compliqués que présente l'étude des vases peints; et, malgré tant d'efforts et de lumières, il ne nous est possible d'affirmer aujourd'hui rien de rigoureusement certain, ni sur la patrie, ni sur l'époque de ces monuments, ni sur l'usage auquel on les avait consacrés, ni enfin sur l'intention qui a dicté les peintures dont ils sont ornés. I. Difficultés que présente cette étude.

Il y a quinze ans, le problème paraissait plus près de sa solution qu'aujourd'hui, au moins quant aux deux premières des quatre questions que nous venons de poser : on ne doutait plus guère de l'origine exclusivement grecque des vases peints; on paraissait généralement disposé à leur assigner pour patrie les pays mêmes où on les découvre habituellement; on préjugeait l'âge de chacun de ces monuments d'après le style et le caractère des peintures ; en même temps on laissait indécise la question de destination et d'usage, et quant à l'explica-

tion des sujets, après une prélibation de ceux qui se rattachent par des signes certains à l'histoire mythologique, soit des dieux, soit des héros, les plus sages se taisaient sur le reste et l'abandonnaient à l'investigation aventureuse et sans base des plus hardis et des moins expérimentés.

A dater de 1829, la face de cette partie de la science n'a plus été la même : la découverte dans la nécropole d'une ville étrusque, à peine mentionnée dans l'histoire, de plus de six mille vases, les plus beaux, les plus intéressants, si on les considère en masse, qui eussent jusqu'alors paru, a produit ce résultat tout à fait inespéré. Par suite de l'étude des vases trouvés dans les fouilles de Vulci, les termes du progrès obtenu jusqu'ici ont complétement changé : les questions qui paraissaient presque résolues se sont enveloppées de nouvelles ténèbres; celles dont on désespérait d'atteindre l'issue ont marché au contraire avec une rapidité étonnante. Aujourd'hui il n'y a plus, parmi les peintures de vases, qu'un petit nombre de sujets qui échappent aux efforts de la science; la question d'usage, intimement liée avec celle de l'intelligence des sujets, doit évidemment participer au même progrès; mais quant à la patrie des vases, quant à l'époque de leur fabrication, la découverte de tant de monuments du premier ordre, de travail évidemment grec, dans une localité purement étrusque, où aucune tradition historique ne conduit à supposer l'existence d'une population grecque, a jeté tous les savants modernes, sans exception, dans une perplexité dont aucun ne peut se vanter d'être sorti, non-seulement à la satisfaction des autres, mais encore à la sienne propre. En même temps, on a dû mettre en doute l'infaillibilité de la règle de critique, suivant laquelle l'âge comparatif des peintures se déduisait du style et du caractère de l'exécution; des arguments irrécusables ont donné la preuve qu'aux époques les plus florissantes de l'art on avait, dans un grand nombre de monuments, simulé l'imperfection des procédés et l'inexpérience du dessin qui appartiennent aux époques primitives; on a dû convenir que les Grecs avaient eu leur passion pour le goût *archaïque*, de même qu'aujourd'hui beaucoup de personnes manifestent une préférence pour le *gothique*. Dès lors la classification précédemment admise a été sapée dans sa base, et l'on a pu désespérer de trouver le moyen de distinguer l'*archaïque réel* de l'*archaïque d'imitation*.

II Opinions anciennes sur l'origine des vases peints.

Notre but n'est point de retracer ici l'histoire complète des opinions auxquelles l'étude des vases peints a donné naissance, depuis l'*étruscomanie* des Dempster, des Gori, des Passeri, jusqu'aux travaux bien autrement satisfaisants d'un critique qui, quoique devenu Toscan par adoption, sut se mettre à

l'abri des préjugés nationaux. L'ouvrage fort court de Lanzi (1), sur les *Vases étrusques*, a fait véritablement époque dans la suite de ces recherches; les érudits qui ont traité postérieurement la même question n'ont ajouté que peu de choses aux déductions ingénieuses, aux raisonnements solides qui distinguent l'opuscule de Lanzi. Cependant nous ne doutons pas que l'apparition des vases de Vulci n'eût embarrassé le jugement et troublé la confiance du docte jésuite; et quant aux successeurs de Lanzi, avec toute leur expérience et leur sagacité, ils n'ont pu encore résoudre la difficulté que soulève la production d'un fait aussi extraordinaire, en l'absence de presque tout témoignage littéraire et historique. Toutefois, l'activité causée par les obstacles mêmes que rencontrait la critique ne pouvait être et n'a point été, en effet, inutile à la science; des vives contestations auxquelles ont pris part les antiquaires les plus renommés de notre siècle, et dont nous avons été témoins depuis douze ans, sont résultés des faits précieux, des données d'une haute importance; et s'il nous est permis, après tant d'habiles érudits, de contribuer d'une manière quelque peu efficace à la solution d'un si grave problème, nous le devrons sans doute au soin qu'ont pris nos devanciers de recueillir et de coordonner tous les éléments de la question.

Nous avons à peine besoin d'ajouter ici que, depuis la polémique occasionnée par les découvertes de Vulci, la question particulière aux vases de cette localité est devenue celle de cette classe de monuments tout entière. On s'est aperçu qu'on ne pouvait rien dire de positif sur l'origine des trésors trouvés dans la nécropole étrusque, sans les comparer avec les produits analogues des autres contrées; de cette comparaison est résulté un remaniement général des éléments du problème qui n'a laissé rien d'intact de ce qui avait été précédemment connu et discuté. La direction prise par les esprits dans cette circonstance devait être aussi la nôtre : nous l'avons fidèlement suivie. La recherche de l'origine des vases de Vulci était destinée à tenir une place importante dans notre étude; mais nous ne pouvions le faire sans embrasser d'un même coup d'œil les ramifications diverses de la céramographie antique et sans étendre de plus en plus notre cadre; en un mot, il nous fallait déduire d'une discussion spéciale les données et les lois qui régissent, dans sa généralité, un domaine déjà si vaste, et qui, selon toutes les probabilités, s'accroîtra encore dans l'avenir.

(1) *De' Vasi antichi dipinti volgarmente chiamati etruschi.* Winckelmann (*Hist. de l'Art*, III, 3, 10 et suiv.) est le premier qui ait indiqué l'origine grecque des vases peints.

III Opinions récentes sur l'origine des vases peints. Retour à l'*étruscomanie*.

Dans le cours de ce travail, nous aurons à examiner, soit des opinions extrêmes, soit des hypothèses intermédiaires et modérées. En présence d'un fait qui semblait rendre à l'Étrurie une prédominance dont on ne doutait pas il y a un siècle, l'*étruscomanie* devait se manifester par quelques symptômes; et, s'il y a quelque chose qui nous étonne, c'est qu'elle n'ait pas trouvé de notre temps d'adeptes plus fervents et plus nombreux. Un homme, il est vrai, important par son nom, son rang et par le service matériel qu'il venait de rendre à la science, se chargea de rajeunir les systèmes surannés qui assignaient à la civilisation étrusque une antiquité fabuleuse, et en même temps la suprématie sur la civilisation grecque; mais il était trop évident que le prince de Canino n'avait ni une instruction ni un sentiment de critique proportionnés à des prétentions tout à fait accidentelles. C'était beaucoup, sans doute, que ce don de la fortune qui avait réservé au propriétaire du sol de Canino une si riche moisson scientifique; il ne s'ensuivait pas que le possesseur des vases dût en être le meilleur interprète. Aussi, l'évocation (1) qu'il tenta des fantômes dissipés par la critique de Lanzi n'eut-elle aucun retentissement sérieux; si, pendant quelque temps, un antiquaire romain d'une certaine valeur (2) parut prêter aux rêves du prince l'appui de son érudition, on s'aperçut bientôt que cette manifestation sans portée avait son principe dans des motifs d'intérêt personnel, plus dignes de compassion que de colère; et dans le jugement de tous ceux dont l'opinion pouvait compter pour quelque chose, la possession des richesses céramiques de Vulci resta, exclusivement et sans contestation, aux arts de la Grèce, directement exercés par des Hellènes.

Ce n'est donc pas sans étonnement qu'on a vu se reproduire depuis quelque temps, dans divers ouvrages publiés en Italie, et notamment dans le traité sur

(1) Voyez *Catalogo di scelte antichità etrusche*, Viterb. 1829; *Muséum étrusque de Lucien Bonaparte, prince de Canino*, Viterb. 1829; *Vases étrusques du prince de Canino*. Il n'a paru que deux livraisons de ce dernier ouvrage, grand in-fol. Un extrait du *Catalogue du prince de Canino* a été imprimé dans les *Ann. de l'Inst. arch.* I, p. 188 et suiv. Cf. *Bull. de l'Inst. arch.* 1829, p. 60, et deux *Lettres du prince de Canino adressées à M. Gerhard* dans le *Bull.* 1829, p. 113 et p. 177. Sur l'ouvrage intitulé : *Vases étrusques*, voyez *Bull.* 1830, p. 143 et 222.

(2) Amati, *Sui vasi Etruschi o Italo-Greci recentemente scoperti*; *Estratti dal Giornale Arcadico di Roma*, 1829 e 1830. Cf. *Bull. de l'Inst. arch.* 1830, p. 182 et suiv. Mgr Fea, peu de temps avant sa mort, publia un ouvrage intitulé : *Storia dei vasi fittili dipinti che da quattro anni fa si trovano nello Stato ecclesiastico, in quella parte ch'è dell' antica Etruria, colla relazione della Colonia Lidia che li fece per più secoli prima del dominio dei Romani*, Rome, 1832.

l'*Æs grave* des PP. Marchi et Tessieri, sinon des opinions exclusivement italiennes, au moins une reproduction mitigée des prétentions patriotiques qui ont décrédité les anciens travaux de la science Toscane; et même à certains égards la passion qui guide les auteurs d'un travail, d'ailleurs si important, a quelque chose de plus extraordinaire que celle des érudits antérieurs à Lanzi : ce n'est plus l'Étrurie qui a précédé la Grèce dans la carrière des arts, c'est Rome, c'est le Latium; encore un pas de plus, et toutes les traces de l'ancienne rudesse latine s'effaceraient sous cette complaisante restauration; il faudrait refaire l'histoire, et démentir le témoignage des Romains eux-mêmes sur leur barbarie primitive; la Grèce aurait été conquise, non-seulement par les armes, mais encore par l'art des Romains!

Toutefois, quelque chimériques que soient les conclusions auxquelles conduisent les raisonnements des doctes auteurs de l'*Æs grave*, nous ne pouvons les passer sous silence, et cela par un motif plus favorable au fond qu'hostile aux réclamations du patriotisme italien. Personne n'a de convictions plus arrêtées que les nôtres sur la suprématie et la priorité de l'hellénisme, en ce qui concerne les arts du dessin; mais, après que cette base a été solidement établie, tout n'est point éclairci, et peut-être dans le camp opposé, dans celui qui renferme les plus habiles critiques de notre siècle, a-t-on fait la part trop petite à la culture en Italie des arts importés de la Grèce. La suite de cette étude fera connaître la solution à laquelle nous nous sommes arrêtés sur ce point délicat de la question.

IV. Hypothèse de M. Millingen sur l'origine des vases peints.

Quoi qu'il en soit, nous devons d'abord exposer les diverses opinions auxquelles a donné lieu la recherche de l'origine des monuments céramographiques découverts à Vulci. Les avis se sont partagés entre l'hypothèse d'une fabrique locale et celle d'une importation étrangère. Les deux opinions extrêmes ont rencontré des partisans. En première ligne, il faut placer M. Millingen (1), auteur d'un système historique qui, s'il était adopté, renverserait toutes les idées qu'on s'est faites jusqu'à ce jour sur le berceau des Étrusques, soit qu'à l'exemple d'Hérodote (2) et de Tacite (3) on assigne à ces peuples une origine lydienne et par conséquent asiatique, soit qu'en se rangeant parmi les disciples de Niebuhr, on fasse descendre la tribu martiale des *Raseni* des vallées supérieures

(1) *On the late discoveries in Etruria* 1830 *and* 1834, dans les *Transactions of the royal Society of Literature*, tom. II.

(2) I, 94.

(3) *Annal.* IV, 55 Cf. Lycophr. *Cassandr.* 1351 sqq.; Dionys. Halicarn *Ant. Rom.* I, 27; Plut. *in Romul.* 25; Strab. V, p. 219; Appian. *de Reb. Pun.* 66; Justin. XX, 1, 7; Vell. Paterc. *Hist. Rom.* I, 1; Serv. *ad* Virg. *Æn.* VIII, 479.

de la Norique. M. Millingen ne voit dans la population étrusque ou tyrrhénienne qu'une fraction des Pélasges, premiers habitants, ou au moins premiers conquérants de l'Asie Mineure, de la Grèce et de l'Italie. A ces Pélasges sont venus se mélanger de très-bonne heure, dans des temps sur lesquels l'histoire est muette, de purs Hellènes qui leur ont communiqué une impulsion semblable à celle dont la Grèce proprement dite a été le théâtre. C'est par ce mystérieux canal d'une origine commune que s'est établie la communauté de culture qui nous surprend, quand nous comparons les vases de la Grèce à ceux de la nécropole de Vulci. Dans l'Étrurie, comme dans le Latium et dans l'ancienne Opique, non-seulement les Grecs ont conservé et entretenu, suivant M. Millingen, les premières impressions de l'hellénisme, mais encore les Pélasges ou Tyrrhéniens sont devenus, par la culture de l'intelligence et des arts, de véritables Hellènes. Si l'on admet donc ces prémisses, rien de plus naturel que l'identité incontestable qui existe entre les monuments de la Grèce et ceux de Vulci, sous le rapport du dessin, de la langue, des coutumes et du choix des sujets.

Ce système, nous ne sommes pas les premiers à le dire, a le grand inconvénient de ne pouvoir se concilier avec des faits que personne peut-être ne conteste aujourd'hui, à l'exception de M. Millingen, tels, par exemple, que la séparation absolue qui existe entre la langue des Étrusques et celles qui se rattachent au fonds commun dont le grec et le latin sont parallèlement sortis. Nous ajouterons, pour notre compte particulier, que nous ne voyons pas trop comment accorder le système de M. Millingen avec les traces d'une influence directement asiatique, qui éclatent chaque jour davantage dans ceux des monuments de l'Étrurie auxquels on peut assigner une époque reculée, traces qui ont rangé définitivement à l'opinion d'Hérodote quelques-uns des antiquaires les plus distingués de notre temps. Nous nous verrions aussi avec quelque regret obligés de renoncer à la distinction que Niebuhr a établie entre les Étrusques, qui composaient la tribu dominante, et les Pélasges Tyrrhéniens, qui, originairement soumis par les *Raseni* ou les *Lydiens*, constituèrent à leur tour la masse la plus considérable de la population. Enfin, si des Hellènes se sont, à une époque inconnue, mêlés aux Pélasges de l'Œnotrie, comment ces Hellènes avaient-ils pu porter avec eux les éléments d'une civilisation qui ne se développa que plus tard dans la mère patrie? ou bien a-t-il suffi d'une sympathie fondée sur une communauté d'origine, pour que les Hellènes de l'Opique ou de la Tyrrhénie, placés dans des circonstances politiques et sociales peu favorables à leur développement, marchassent dans la carrière de la civilisation

du même pas (les monuments en font foi) que les Grecs d'Athènes et de l'Ionie?

Voilà, nous le pensons du moins, plus d'objections qu'il n'en faut pour justifier l'accueil extrêmement sévère que le système de M. Millingen a reçu de la plupart des archéologues; aussi ne faisons-nous aucune difficulté de souscrire à leur sentence, sauf quelques réserves, dues non-seulement à la longue expérience, au tact d'ailleurs universellement apprécié de M. Millingen, mais encore à des impressions que nous comprenons d'autant mieux chez cet habile antiquaire, que nous les partageons entièrement.

En effet, quelques efforts qu'on fasse, l'histoire à la main, pour se soustraire à une telle conséquence, il est impossible à quiconque s'est nourri, comme M. Millingen, de l'étude attentive des monuments de l'Italie, de ne point admettre que la part de l'hellénisme a été, dans le développement de cette contrée, infiniment plus considérable que des textes précis ne nous en ont conservé le témoignage. La difficulté consiste à faire cette part si nécessaire à l'hellénisme, tout en conservant à la race étrusque son incontestable originalité. M. Millingen a proposé, il est vrai, l'explication la moins vraisemblable de cette énigme: mais il a eu du moins le mérite d'apprécier, mieux que personne, un des côtés difficiles et importants de la question.

V. Hypothèses de K. O. Müller et de MM. R. Rochette, Boeckh, Bunsen et Kramer.

M. Millingen s'était surtout préoccupé du caractère hellénique de la civilisation italienne : ce fut la cause principale de son erreur; d'autres antiquaires furent principalement frappés des preuves multipliées qu'ils découvraient sur les vases de l'Étrurie, d'une influence grecque, non-seulement générale et étendue, mais locale et déterminée. On ne pouvait trop s'étonner, en effet, de rencontrer, pour ainsi dire, Athènes tout entière avec son dialecte, sa mythologie, ses mœurs et jusqu'à ses monuments, dans la nécropole d'une ville purement étrusque. Les vases qui portaient la mention expresse d'un prix remporté dans les jeux d'Athènes, et qui ne semblaient différer aucunement de ceux qu'on distribuait dans Athènes elle-même aux vainqueurs de ces jeux, excitèrent surtout l'attention; Brøndsted (1), M. Boeckh (2), K. O. Müller (3), M. Welcker (4), apportèrent successivement à l'étude de ce problème particu-

(1) *Mémoire sur les vases panathénaïques*, Paris, 1833. Ce mémoire avait paru auparavant en anglais dans les *Transactions of the royal Society of Literature*, t. II, part. 1.

(2) *Bull. de l'Inst. arch.* 1832, p. 91 et suiv.

(3) Voyez *Comment. Soc. reg. scient. Gott.* t. VII. *Class. hist.* p. 111 sqq. Un extrait du travail de K. O. Müller a été inséré dans le *Bull. de l'Inst. arch.* 1832, p. 98 et suiv.

(4) *Rheinisches Museum für Philologie*, Bd. I, 1833, S. 301-346.

lier, le tribut de leur expérience, de leur savoir et de leur critique. Cette préoccupation exclusivement attique, d'ailleurs si justifiée par les monuments eux-mêmes, ne pouvait manquer d'entraîner quelques esprits vers une conséquence bien peu prévue : on en vint, presque dès l'origine de la découverte, jusqu'à nier l'existence d'une fabrique de vases grecs en Étrurie, jusqu'à soutenir que la masse immense de vases dont on a découvert, à Vulci, ou l'ensemble ou les fragments, provenait toute de la Grèce, par une importation commerciale. La responsabilité de cette opinion appartient tout entière à M. Raoul-Rochette (1); c'est un fait incontestable. Toutefois, l'habile antiquaire qui a le premier mis en avant le système de l'importation et nié le premier aussi l'existence de la fabrique grecque locale, n'alla pas jusqu'à l'extrême conséquence qui découlait naturellement de ses prémisses; moins frappé peut-être que les archéologues mentionnés ci-dessus, du côté décidément attique de la question, il proposa de reconnaître une origine sicilienne à la plupart des vases découverts en Étrurie. K. O. Müller, plus touché dans le premier moment de la difficulté de cette immense importation qu'il ne le fut plus tard, n'aurait pas voulu aller jusqu'en Sicile, et par conséquent s'éloigner autant du siége de la découverte : il indiqua d'abord (2) la ville de Cumes comme le point de départ de l'importation des vases grecs, sans toutefois se prononcer d'une manière aussi absolue que M. Raoul-Rochette sur l'origine étrangère de tous ceux qu'on a découverts en Étrurie. Nous ferons remarquer en passant ce que, dans l'incertitude fondamentale de la question, avait d'heureux l'indication d'une ville dont les rapports avec la population étrusque de la Campanie durent être intimes et journaliers. Cette voie ouverte à l'influence hellénique dans la Campanie tyrrhénienne conduisait naturellement à faire supposer l'établissement de communications du même genre entre les Grecs de Cumes et les Étrusques de la mère patrie. On se contente de mentionner ici les premières conjectures proposées par K. O. Müller et M. Rochette. Ce dernier n'a pas persisté dans toute la rigueur de son hypothèse (3); mais, quant au point de départ de l'importation, il ne nous a pas paru s'être expliqué d'une manière catégorique. K. O. Müller alla un instant plus loin : il voulut faire considérer comme exclusive-

(1) *Journal des Savants*, février et mars, 1830, p. 122 et 185; *Lettre à M. Schorn*, p. 5 et 10; *Ann. de l'Inst. arch.* VI, p. 285-286.

(2) *Bull. de l'Inst. arch.* 1832, p. 100.

(3) Voyez le *Cat. étrusque*, Avertissement, p. VII, note 3.

ment attique (1) l'origine des vases de Vulci. Ce système, que nous verrons bientôt repris et développé par M. Kramer, ne fut néanmoins mis en avant par le professeur de Göttingue qu'avec une réserve fondée sur la connaissance imparfaite qu'il avait alors des éléments matériels de la question. Nous croyons, avec M. Gerhard (2), que dans les derniers temps de sa vie, ses idées, sur ce point délicat et difficile, s'étaient sensiblement modifiées.

Cependant M. Boeckh, dans sa trop courte dissertation sur les vases panathénaïques (3), préparait, selon nous, tous les éléments de la solution du problème spécial que soulèvent ces monuments. Mais ce grand philologue, sentant bien qu'il n'avait pas non plus par devers lui tous les documents propres à éclaircir définitivement la question, s'exprimait, dans ses conclusions, avec une réserve qui a fait successivement de son témoignage une arme pour les opinions les plus opposées. En 1834, M. Bunsen publia un Mémoire (4) dans lequel, après avoir résumé les discussions précédentes, il crut devoir attribuer à la fabrique de *Nola* l'origine de tous les vases grecs découverts à Vulci. Quelque peu disposés que nous soyons à admettre l'origine sicilienne ou attique des vases de Canino, nous faisons une différence considérable entre ces hypothèses et celle de M. Bunsen; sans doute, cette accumulation des vases fabriqués en Sicile ou dans l'Attique, dans une nécropole étrusque, aurait besoin, pour être admise, de preuves bien convaincantes. Mais enfin Athènes était la capitale de la Grèce civilisée, la Sicile, un grand et riche pays, couvert de villes grecques dès une époque reculée; les rapports qui existèrent entre la Sicile et la Tyrrhénie, dans le ve siècle avant notre ère, soit par la guerre, soit par le commerce, résultent du témoignagne formel de l'histoire. Mais Nola, ville secondaire, située à une distance assez considérable de la mer, dont l'origine hellénique est douteuse, dont la soumission à des maîtres étrangers eut précisément lieu à l'époque la plus florissante de la fabrication des vases, par quel abus de l'hypothèse a-t-on pu songer à en faire le point de départ d'une fabrication immense, qui non-seulement aurait suffi aux besoins locaux, mais encore aurait alimenté dans de fortes proportions le commerce extérieur? Sans doute la nécropole de Nola a fourni un grand nombre de vases; mais c'est déjà un problème assez difficile à résoudre que la présence, dans une ville peu importante, d'autant de beaux monuments céramiques, sans qu'on y ajoute la suppo-

(1) *L. cit.* p. 101.
(2) *Ann. de l'Inst. arch.* VII, p. 173.
(3) *Bull. de l'Inst. arch.* 1832, p. 91 et suiv.
(4) *Ann. de l'Inst. arch.* VI, p. 40 et suiv.

sition d'un développement d'industrie auquel peu de cités antiques, avant Alexandre, auraient été capables de suffire.

Ce n'est pas le même argument qui nous servira à détruire la plus développée des explications qui ont surgi dans cette discussion. Il est vivement à regretter que l'auteur du seul ouvrage spécial dans lequel, depuis Lanzi, on se soit proposé la solution du problème de l'origine des vases peints, ait précisément tenu le moins de compte des travaux de ses devanciers. Nous voulons parler de l'ouvrage dans lequel M. Kramer (1), tout en déniant la valeur des observations présentées par des antiquaires aussi exercés que M. Gerhard et M. le duc de Luynes (2), adopta sans hésitation la conjecture avancée par K. O. Müller, et proposa la fabrique d'Athènes (3) pour origine unique ou presque unique des vases découverts, non-seulement dans l'Étrurie, mais encore dans la Grande Grèce et dans la Sicile, non-seulement des vases panathénaïques, mais encore de tous les vases sans distinction : de façon que le monde de l'antiquité, dans les ve et vi^e^ siècles avant notre ère, n'aurait été qu'un marché ouvert à l'industrie céramique des Athéniens, armant sans doute, pour cet objet, des flottes entières, et imposant ses produits, à peu près comme l'Angleterre impose ses tissus de coton à une notable portion du globe. Il était réservé à M. Kramer de rendre évidente, par ses arguments mêmes, l'exagération du système exclusif de l'importation.

VI. Systèmes de MM Gerhard, Welcker, le duc de Luynes et le nôtre.

Entre des opinions comme celles du prince de Canino, d'Amati et de M. Millingen, d'une part; de MM. Raoul-Rochette, Bunsen et Kramer, de l'autre, on devait s'attendre à voir surgir des hypothèses intermédiaires, plus appropriées aux nombreuses conditions du problème, et, par conséquent, destinées à satisfaire davantage les esprits qui tiennent compte de tous les côtés d'une question. C'est ainsi que se produisit, sous diverses formes et avec des modifications peu importantes au fond, le système suivant lequel il aurait existé à Vulci, comme en d'autres villes, non helléniques d'origine, de l'Étrurie et du reste de l'Italie, des fabriques locales exploitées par des Grecs, et soumises à l'influence directe et incessante des grands centres de la civilisation nouvelle, surtout à l'influence d'Athènes, la reine de cette civilisation. A la tête des défenseurs de cette opinion se plaça M. Edouard Gerhard (4), fort d'une étude approfondie et persé-

(1) *Über den Styl und die Herkunft der bemahlten griechischen Thongefässe*, Berlin, 1837. M. Secondiano Campanari a publié dans le tom. VII, pag. 1 et suivantes, des *Atti della pont. Accademia Romana di Archeologia*, un Mémoire intéressant sur l'origine des vases peints.

(2) Dans son article sur la fabrication des vases peints, *Ann. de l'Inst. arch.*, IV, p. 138 et suiv.

(3) *L. cit.* S. 194 folg.

(4) Dans plusieurs endroits du *Bull. de l'Inst.*

vérante, tant des monuments trouvés à Vulci que de ceux qu'on découvre dans la Grande Grèce, dans la Sicile et dans la Grèce proprement dite. Le témoignage si imposant, et on pourrait le dire, prépondérant à beaucoup d'égards de ce courageux antiquaire, se montre à nos yeux corroboré par celui de M. Welcker (1), un des hommes qui ont le mieux associé les études littéraires aux travaux archéologiques, et par celui de M. le duc de Luynes (2), qui, indépendamment de son goût et de sa sagacité comme antiquaire, a fait l'application à l'étude des vases peints, de connaissances chimiques étendues et d'expériences industrielles d'une grande précision, privilége que cet illustre ami des arts possède à l'exclusion de tous les archéologues de notre temps. Enfin, s'il est permis de nous citer nous-mêmes après de si hautes autorités, nous n'avons jamais hésité, pour notre part, à admettre l'existence de la fabrique locale de Vulci (3), et l'expérience que nous avons acquise depuis nos premiers travaux n'a fait que nous confirmer dans notre conviction.

Ce n'est pas tout, il est vrai, que de proclamer comme un fait incontestable la fabrication de vases peints absolument grecs, pour le procédé, les sujets, le style et la langue, dans des villes dont pas un souvenir hellénique n'est d'ailleurs parvenu jusqu'à nous; on n'aurait atteint qu'imparfaitement le but que la science doit se proposer, si l'on n'avait expliqué en même temps, d'une manière satisfaisante, l'établissement des artistes grecs dans les villes de l'Étrurie. Sous ce dernier rapport, les antiquaires dont nous partageons la manière de voir, ne nous semblent pas avoir atteint le but de leurs efforts : les uns ont évité de s'expliquer sur un point aussi délicat; les autres ont soulevé, par leurs explications, des objections très-fondées. Ainsi, M. Gerhard (4) a supposé qu'il avait existé à Vulci une *isopolitie*, c'est-à-dire une égalité de droits politiques entre les Étrusques, maîtres de la contrée, et une colonie d'artistes grecs établis au milieu d'eux. M. Welcker (5) a voulu de son côté qu'on reconnût à Vulci

arch. années 1829, p. 1 et suiv. p. 49 et suiv. p. 116 et suiv. p. 141 et suiv.; 1830, p. 1 et suiv.; 1831, p. 88 et suiv. p. 161 et suiv. p. 193 et suiv; 1832, p. 74 et suiv.; et surtout dans son *Rapporto volcente*, imprimé dans le 3e vol. des *Ann. de l'Inst. arch.*; *Berlin's ant. Bildwerke*; *Ann. de l'Inst. arch.* VII, p. 173; *Ann.* IX, p. 134 et suiv. Cf. l'ouvrage récent de cet archéologue, intitulé : *Auserlesene griechische Vasenbilder.*

(1) *Rheinisches Museum für Philologie*, Bd. I, 1833, S. 301-346.

(2) *Ann. de l'Inst. arch.* IV, p. 138 et suiv.; V, p. 237 et suiv.

(3) Voyez *Cat. étrusque*, Avertissement.

(4) *Rapp. volc.* n. 966; *Bull. de l'Inst. arch.* 1832, p. 78 et 90.

(5) *Rheinisches Museum für Philologie*, Bd. I, 1833, S. 341.

l'existence d'une *corporation* (*geschlossene Gilde*) d'artistes d'origine athénienne et que l'on considérât ces artistes comme autant de *métèques toscans*. La faiblesse de ces hypothèses, qui ne s'appuient sur aucune analogie ni même sur aucune vraisemblance, a été justement relevée par les adversaires de la fabrique locale; mais ce n'est pas la première fois qu'en histoire on a eu la conscience d'un fait sans pouvoir en expliquer les causes, et nous ne serions pas plus heureux que MM. Gerhard et Welcker dans l'appréciation de la plus haute difficulté que puisse présenter ce problème, qu'on ne devrait pas se croire en droit de se refuser à admettre le témoignage matériel des monuments eux-mêmes.

VII. Bases de notre travail.

Nous ne reprenons pas l'étude de cette question avec une entière confiance; nous savons d'avance l'inévitable inconvénient attaché à des travaux auxquels manque la base essentielle des témoignages littéraires; ç'aurait été, ce nous semble, une vaine tentative que de chercher à découvrir des textes qui auraient échappé à l'attention de nos devanciers; leur érudition si exercée nous est un sûr garant que l'antiquité aurait cessé pour eux d'être muette, si ce miracle eût été possible. Il y a même quelque danger à trop pressurer les phrases, dans l'espoir d'arriver à un résultat, et c'est encore là un des reproches que nous devons, entre beaucoup d'autres, adresser à M. Kramer, lequel a voulu monopoliser, pour ainsi dire, au profit de la *céramographie*, ou de la poterie peinte, des textes qui se rapportent évidemment à la *céramique*, ou à la poterie en général. Privés donc d'avance du secours de nouvelles autorités, quelle voie pouvons-nous suivre? Quelque effort que nous fassions pour arriver à des conclusions précises, nous sommes forcés de recourir à un emploi très-large de l'hypothèse; mais qu'on ne nous condamne pas d'après ce seul aveu! L'hypothèse est utile, nous ajouterons même qu'elle est nécessaire, pourvu qu'on n'ait rien de mieux à mettre à la place, et qu'on ne s'enivre pas surtout de sa propre supposition, au point de la juger équivalente à la vérité démontrée. L'hypothèse bien conduite, c'est-à-dire maniée avec un heureux mélange de vigueur et de prudence, a pour arme principale l'induction. Celle-ci, quand elle procède en faisant abstraction complète des différences que le temps et l'espace introduisent dans les choses de ce monde, est elle-même une force trompeuse; mais le procédé de l'assimilation n'est vraiment périlleux que quand il porte sur des faits isolés; en histoire (qu'on nous permette cette métaphore), on ne gagne rien à rapprocher deux fils l'un de l'autre; il faut avoir deux écheveaux dans la main; il faut que non-seulement chaque couleur prise abstractivement, mais encore les

groupes de couleurs se ressemblent et se répètent, pour qu'on ose attacher un prix réel au résultat de la comparaison.

CHAPITRE II.

DE LA PROVENANCE DES VASES PEINTS.

1. Universalité de la céramographie chez les Grecs.

Si nous voulons connaître la véritable origine des vases peints, nous devons d'abord nous enquérir de leur patrie actuelle, c'est-à-dire que nous devons faire le recensement des lieux dans lesquels on en a découvert jusqu'à ce jour. A vrai dire, l'établissement de cette nomenclature a perdu une partie de son importance, depuis que la présence des vases peints dans *tous* les pays où l'hellénisme avait pénétré avant les conquêtes d'Alexandre le Grand, a paru s'élever à la puissance d'un fait général et incontestable. Nous sommes bien loin, en effet, du temps où la découverte de quelques vases dans les nécropoles de l'Étrurie induisait à bâtir en toute hâte des systèmes, au gré desquels la céramographie aurait été considérée comme un art exclusivement étrusque. L'Italie, prise dans son ensemble, ne peut plus prétendre à un tel monopole; la Sicile le lui a depuis longtemps disputé. On a pu croire aussi que le développement de cet art avait appartenu aux colonies occidentales de la Grèce; mais les vases découverts à Athènes et à Corinthe sont venus troubler cette confiance de l'Italie et de la Sicile. Aujourd'hui le champ de l'exploration s'est encore étendu; on a rappelé la découverte déjà ancienne de vases peints dans les nécropoles de la Cyrénaïque (1), et le Musée de Saint-Pétersbourg s'est récemment enrichi de monuments céramographiques découverts dans la Crimée (2), sur le sol des anciennes colonies grecques du Pont-Euxin, et exécutés d'après des procédés analogues à ceux qu'on employait en Grèce et en Italie. Dans l'Archipel, les vases de Théra (3) et de Mélos (4) sont aujourd'hui aussi connus que ceux d'Agrigente et de Géla dans la Sicile; et si

(1) M. Raoul-Rochette a cité (*Ann. de l'Inst. arch.* VI, p. 287, note 2) un vase panathénaïque, dont l'inscription : ΑΓΑΣΙΑΣ ΑΡΧΟΝ ΤΟΝ ΑΘΕΝΕΘΕΝ ΑΘΛΟΝ, a été publiée par M. Boeckh (*Corpus Inscr. gr.* t. II, p. 70, n° 2035). Ce vase a été décrit dans le voyage de Paul Lucas, t. II, p. 84 et suiv. éd. d'Amsterdam, 1714. Il appartenait alors à M. Lemaire, consul de France à Tripoli, et avait été découvert dans un tombeau de Cyrène. Plusieurs vases peints trouvés dans les environs de Tripoli, et rapportés par M. Kocq van Breugel, sont conservés au Musée d'antiquités de Leyde.

(2) *Ann. de l'Inst. arch.* XII, p. 5 et suiv.; *Bull. de l'Inst. arch.* 1837, p. 47; *Bull.* 1841, p. 108 et suiv. Un des vases trouvés à Kertsch porte l'inscription, ΞΕΝΟΦΑΝΤΟΣ ΕΠΟΙΗΣΕΝ ΑΘΗΝ. *Ibid.* p. 109. Voyez aussi l'Atlas du *Voyage autour du Caucase*, par M. Dubois de Montpéreux, V^e^ *classe*.

(3) Gerhard, *Ann. de l'Inst. arch.* IX, p. 134.

(4) Wolff, *Bull. de l'Inst. arch.* 1829, p. 126.

le sol de l'Asie Mineure (1) n'a pas encore produit, au moins à notre connaissance, beaucoup de monuments de la même nature, on peut raisonnablement attribuer cette lacune à la rareté des fouilles et à la pénurie des renseignements. Nous pouvons donc l'affirmer aujourd'hui sans crainte d'être démentis, la céramographie est une branche de l'art essentiellement grecque, et qui doit se retrouver dans tous les pays où la civilisation grecque a pris racine. Si nous limitons néanmoins cette énonciation aux contrées qui s'étaient imprégnées de l'hellénisme avant les conquêtes d'Alexandre, c'est à cause de l'état de discrédit dans lequel étaient tombés presque universellement les produits de l'art céramique à l'époque du conquérant macédonien. Les nouveaux courants de l'hellénisme qui débordèrent à sa suite sur l'Asie et l'Afrique n'y portèrent que les goûts et les procédés alors en faveur. Quant aux causes qui amenèrent le discrédit que nous venons d'indiquer, elles seront ultérieurement l'objet d'un examen spécial.

II. Causes de l'inégalité qui existe dans les provenances.

Il est pourtant une considération qui nous empêche de négliger le détail des faits de provenance. Si l'on convient que la production des vases peints est un fait caractéristique de la civilisation grecque tout entière, on n'en est que plus frappé de l'inégalité qui existe dans la répartition des richesses céramographiques. Sans doute, cette inégalité doit être attribuée en grande partie au hasard des découvertes; bien des dépôts ont échappé, cela est certain, à l'avidité des explorateurs; le seul fait de l'apparition récente, dans une nécropole, d'une masse aussi prodigieuse de vases peints dont rien n'avait jusque-là révélé l'importance, nous avertit de la circonspection que nous devons mettre à affirmer qu'il n'existe pas de vases grecs dans telle ou telle localité. Toutefois, il est bien des terroirs fouillés depuis longtemps, féconds en monuments d'autre nature, et qui n'ont rien donné en fait de vases peints. L'absence complète des objets de cette dernière catégorie n'est pas un fait qui se renouvelle fréquemment, mais il n'en est pas de même de la pénurie, par comparaison avec les cités antiques qui produisent de tels monuments en abondance. Il existe à cet égard des différences importantes à constater. Et en effet, de ce que, dans une nécropole, on ne trouve que des vases isolés, il est permis de conclure que la présence de ces objets était le résultat de l'importation, par conséquent de révoquer en doute l'existence d'une fabrique locale. On a remarqué aussi que, là même où les vases peints se trouvaient en nombre, comme

(1) Voyez de Witte, *Bull. de l'Inst. arch.* 1832, p. 169, où sont décrits deux vases trouvés dans l'Ionie. Déjà, Choiseuil-Gouffier (*Voyage pittoresque de la Grèce*, tom. II, pl. 60), avait publié les vases grecs d'ancien style, découverts dans le tumulus de la plaine de Troie, connu sous le nom de Tombeau d'Achille.

à Athènes ou dans la nécropole d'Agrigente, la masse de ces produits, eu égard à l'antique importance des villes qui les fournissent, était beaucoup moins considérable que dans des localités d'un rang évidemment inférieur, telles que Vulci, Nola ou Canusium. On peut légitimement conclure de ce contraste que, dans les villes opulentes et très-cultivées, comme Agrigente ou Athènes, d'autres branches de l'art, entrant en concurrence avec la céramographie, en avaient entravé le développement, tandis que les villes de moindre rang, privées des matières premières qui leur auraient permis de se livrer aux autres applications des arts plastiques, et pourvues par contre d'une abondance d'argile propre à la confection des vases peints, se seront livrées avec ardeur à celui de tous les arts qu'on peut, à bon droit, considérer comme le moins dispendieux. Dans cette hypothèse, l'inégalité de répartition que nous signalions tout à l'heure s'explique d'une manière très-naturelle. Il n'en est pas de même si l'on embrasse le système d'une fabrication unique, imposant ses produits au monde grec tout entier; pour rendre compte des lacunes évidentes qui existent dans les tombeaux fouillés par les modernes, il faut alors supposer que les Grecs des différentes contrées n'auront pas eu tous la même prédilection pour les vases peints: conclusion tout à fait arbitraire, et qui ne peut reposer sur aucune base solide.

On a essayé de rattacher à un autre motif encore l'inégalité qui existe dans la répartition des vases peints. D'habiles observateurs ont remarqué que les produits céramographiques abondaient là où la nature du sol s'était prêtée au creusement d'excavations souterraines en forme de grottes ou de galeries, tandis que là où la terre avait été trop molle, comme à Métaponte, ou la roche trop friable, comme à Marseille, l'étendue des sépultures ayant été nécessairement restreinte, on n'avait point eu de place pour y déposer des vases peints, ou on n'en avait introduit qu'un très-petit nombre et d'une dimension médiocre (1). Nous sommes loin de contester la justesse et l'importance de ces observations; nous ne voulons pas non plus leur attribuer une valeur exagérée. La proportion du nombre des vases peints que l'on découvre est en rapport avec la grandeur et la richesse des sépultures; or, pour que cette dernière circonstance se produise, ce n'est pas assez que la nature du sol y soit propice, il faut, avant tout, que la constitution politique du pays ait introduit une grande inégalité de conditions, et concentré les richesses dans un petit nombre de familles. En combinant ces diverses causes, on arrive régulièrement à des conclusions d'une extrême probabilité.

(1) Gerhard, *Ann. de l'Inst. arch.* VII, p. 29 et suiv. Dans certains endroits les vases ne servaient qu'à renfermer les cendres; dans d'autres localités où existait l'usage d'ensevelir les corps, les vases étaient destinés à la décoration des chambres sépulcrales.

Avec le système exclusif de l'importation, au contraire, on est réduit à dire que l'aristocratie étrusque aimait les vases, ou que les rois de Syracuse ne les aimaient pas, proposition tout aussi arbitraire que celle dont nous avons relevé plus haut l'inconsistance.

III. Vases peints découverts ailleurs qu'en Sicile et en Italie

Nous partons donc de cette première supposition, que là où les vases peints se trouvent en très-petit nombre, il est probable qu'originairement on les avait importés dans le pays, et là, au contraire, où on les découvre en grande abondance, cette abondance ne s'explique que par l'existence d'une fabrique locale. Ce système, tout en faisant prédominer le fait de la multiplication des fabriques, laisse encore, comme on le voit, une assez belle part à celui de l'importation. Dans ce point de vue, nous ne saurions être astreints à énumérer minutieusement toutes les localités dans lesquelles des vases ont été découverts; une telle nomenclature aurait même l'inconvénient de surcharger l'attention, et d'empêcher l'esprit de s'attacher aux données essentielles du problème. Nous n'insisterons donc ici que sur l'énonciation des localités où la découverte d'un grand nombre de vases peints porte à présumer qu'un centre de fabrication a autrefois existé.

Sur le continent de la Grèce, il faut citer d'abord Athènes (1), qui, sans avoir fourni jusqu'à présent des monuments céramographiques aussi importants pour le nombre et la dimension que ceux de l'Italie et de la Sicile, n'en a pas moins été le siége d'une fabrication sur l'originalité de laquelle il n'existe de doutes dans l'esprit d'aucun antiquaire. A Égine (2), on a aussi trouvé, surtout à l'époque où le séjour du gouvernement provisoire de la Grèce y avait fait affluer la population, un assez grand nombre de vases peints. On cite avec quelque confiance la fabrique de Corinthe, non à cause de la quantité des monuments qu'on y a découverts, mais parce que la publication d'un vase trouvé à Corinthe, d'une très-ancienne époque, et chargé d'inscriptions doriques (3), ne permet pas de supposer qu'un tel vase ait été exécuté à Athènes. Il semble

(1) On peut voir, sur les vases découverts à Athènes, Millingen, *Ancient uned. monum.* p. 1; Stackelberg, *die Gräber der Hellenen;* Panofka, *Cabinet Pourtalès;* Creuzer, *Ein alt athenisches Gefäss*, Lips. und Darm. 1832; Gerhard, *Ann. de l'Inst. arch.* IX, p. 135; Bröndsted, *Mémoire sur les Vases panathénaïques.*

(2) Voyez Gerhard, *Bull. de l'Inst. arch.* 1829, p. 118; Wagner, *Bericht über die Æginetischen Bildwerke*, S. 80; Wolff, *Bull. de l'Inst. arch.* 1829, p. 122; Gerhard, *Bull.* 1830, p. 129; Ross, *Bull.* 1841, p. 85 et suiv.

(3) Dodwell, *Classical tour through Greece*, t. II, p. 197. Ce vase est aujourd'hui à la Pinacothèque de Munich. Cf. d'Agincourt, *Fragm. de terre cuite*, pl. XXXVI; Inghirami, *Mon. etruschi*, ser. V, tav. LVIII e LIX; Dubois Maisonneuve, *Introduct. à l'étude des Vases peints*, pl. LVI.

d'ailleurs que les anciens (1) aient parlé des vases peints de la fabrique de Corinthe, et le Corinthien Démarate, arrivant avec le peintre *Eugrammus* dans l'Étrurie, où il est certain que les vases peints ont été connus de très-bonne heure, donne encore à l'hypothèse d'une fabrique corinthienne une vraisemblance qui approche de la certitude.

Voici tout ce qu'on peut citer d'important sur la Grèce continentale. Jusqu'ici ni la Phocide, ni la Béotie, ni le Péloponèse, à l'exception de Corinthe (2), ne paraissent s'être livrés avec activité à la fabrication des vases (3). Nous tâcherons d'apprécier plus tard les causes de ces lacunes, qui probablement ne seront jamais toutes remplies.

Dans l'Archipel, il faut citer comme féconds en vases peints les tombeaux de Mélos, et surtout ceux de Théra. Ces îles, il est vrai, peuvent avoir servi d'entrepôt au commerce des vases; mais comme un grand nombre de ceux qu'on y découvre sont traités dans un goût différent de celui qui distingue les poteries d'Athènes et de Corinthe, ce ne sont pas, dans tous les cas, les produits de ces métropoles qui ont dû être entreposés à Mélos et à Théra.

Ce n'est que dans ces derniers temps (4) qu'on a signalé l'existence de vases peints dans la nécropole de l'antique Panticapée; ceux de ces monuments qui ont été récemment publiés dans l'atlas du voyage de M. Dubois de Montpéreux, tout en montrant la trace évidente de l'art, des idées et du goût athéniens, offrent des particularités qui, selon nous, doivent faire conclure à l'existence d'une fabrique locale: cette donnée d'ailleurs n'a rien que de vraisemblable dans un pays fort éloigné sans doute du centre de la Grèce, mais où nous savons que les colons athéniens avaient porté à un haut degré de perfection la fabrication des monnaies et des bijoux (5).

(1) Suet. *in August.* 70, et *in Tiber.* 34; Plin. *H. N.*, XXXIV, 2, 3.

(2) Il est certain pourtant que, dans plusieurs endroits, on trouve des fragments de poteries peintes. De tels fragments se rencontrent sur le sol de *Mycènes* et sur celui de *Delphes*. Cf. Ross, *Morgenblatt*, 1835, S. 698; de Witte, *Ann. de l'Inst. arch.* XIII, p. 10.

(3) M. Gerhard (*Ann. de l'Inst. arch.* IX, p. 139) cite, parmi quelques vases trouvés dans le nord de la Grèce, un petit vase (*lagynus*) d'une pâte très-fine, qui, de la collection de M. Saint-Sauveur, a passé dans celle de M. Prosper Dupré, à Paris. On voit, sur ce charmant petit vase, une tête en bas-relief qui représente une divinité barbue et coiffée d'une mitre phrygienne garnie d'ailes.

(4) *Bull. de l'Inst. arch.* 1837, p. 47; *Bull.* 1840, p. 108 et suiv.; *Ann. de l'Inst. arch.* XII, p. 5 et suiv.

(5) Il existe des bijoux trouvés à Panticapée au Cabinet des Médailles. Voy. Raoul-Rochette, *Journal des Savants*, janv. 1832; Panofka, *Ann. de l'Inst. arch.* IV, p 187 et suiv. Mais les plus magnifiques sont ceux du Musée de Saint-Pétersbourg, dont le gouvernement russe

Quant aux vases de la Cyrénaïque, indépendamment du témoignage de Paul Lucas, que nous avons cité plus haut (1), ceux qu'on conserve au Musée de Leyde offrent des ressemblances tant pour le style que pour la fabrication avec les vases attiques et les vases de Nola; il y en a d'autres qui ont beaucoup d'analogie avec la poterie de Mélos, et surtout avec les vases grossièrement peints qu'on rencontre dans cette île (2).

IV. Vases peints découverts en Sicile.

Si, par l'effet de la dépopulation et de la barbarie, les dépôts qui doivent exister dans le nord de la Grèce et sur le continent asiatique ont jusqu'à présent échappé à l'œil de la science, on peut croire que des contrées, comme l'Italie et la Sicile, liées depuis si longtemps au progrès de la civilisation, et explorées surtout depuis trente ans par une spéculation active, doivent à peu près nous avoir fait connaître tous les gisements de quelque importance qu'elles renferment. En Sicile, la côte méridionale a été jusqu'à présent la plus productive; les richesses fournies par Agrigente ont surtout excité l'attention; on a découvert de fort beaux vases en assez grand nombre à Géla et à Camarina. A l'est et au sud de Syracuse, les nécropoles des Léontins, et même de la ville peu importante d'Acræ, ont été plus fécondes que celles de Syracuse elle-même, circonstance qu'on peut attribuer en grande partie à la destruction anticipée de la plupart des tombeaux de cette grande métropole. La côte nord et ouest, et généralement les pays occupés de bonne heure par les Carthaginois, ne paraissent pas appelés à jouer un rôle important dans l'histoire de la céramographie. Les collections de Palerme (3), du moins à ce que nous pensons, ne se sont pas alimentées à des sources très-voisines; on y a même transporté, comme à Catane, des vases découverts en Italie. Somme toute, la contribution de la Sicile à l'ensemble des richesses céramographiques, quoique plus considérable jusqu'à présent que celle de la Grèce, est loin de pouvoir se comparer à l'apport de l'Italie.

V. Vases peints découverts en Italie.

Dans cette dernière contrée, il faut distinguer trois groupes principaux, dont chacun se divise en plusieurs branches différentes. Le midi de la Péninsule,

prépare la publication. M. Dubois de Montpéreux a donné quelques-uns de ces derniers bijoux dans son atlas, V^{e} *classe*.

(1) *Supra*, p. XIX, note 1.

(2) On remarque, parmi les vases du Musée de Leyde trouvés dans la Cyrénaïque, un petit vase noir avec une tête de Jupiter Ammon en relief, vue de profil. Le choix de ce type, national à Cyrène, semblerait indiquer une fabrique locale. — D'autres vases ont été trouvés dans l'île de Malte. De Witte, *Bull. de l'Inst. arch.* 1842, p. 43.

(3) M. le duc de Serradifalco (*Bull. de l'Inst. arch.* 1834, p. 212) a donné la description de quelques vases trouvés aux environs de Palerme.

désigné sous le nom de Grande Grèce, comprend les villes grecques de la côte, et les pays de l'intérieur des terres, où la civilisation hellénique n'a jamais pénétré qu'imparfaitement. Jusqu'ici Locres (1) et Tarente (2) peuvent être considérées comme les points où la céramographie s'est d'abord fixée, et a de là étendu son influence sur les populations à demi barbares de l'intérieur, principalement sur celles de l'Apulie et de la Lucanie. Les deux villes que nous venons de citer, toutefois, se distinguent plus par la qualité que par le nombre des produits. Il n'en est pas de même des vases presque innombrables qui, depuis cinquante ans, ont afflué à Naples des parties orientale et méridionale du royaume, et qu'on découvre principalement dans la région montueuse de la Basilicate et dans les cantons méditerranés de la Pouille. Les nécropoles de Canusium, aujourd'hui *Canosa*, et de Rubi, la *Ruvo* des modernes, figurent en première ligne dans cette abondante production (3).

La distinction qui vient d'être établie entre le littoral et l'intérieur des terres, entre les Grecs purs et la population hellénisée, se retrouve en Campanie, mais avec des couleurs moins tranchées. Sur la côte, nous avons le tribut, malheureusement trop restreint, des sépultures de Cumes (4), dans lesquelles figurent des vases qui, d'après leur style, paraissent avoir été exécutés postérieurement à la prise de cette ville par les Samnites. On serait donc tenté de conclure de la présence de ces vases que la destruction de Cumes n'avait pas été complète, et que les rares habitants qui occupaient ses ruines avaient conservé leur hellénisme sous le joug de la servitude étrangère. Pæstum (5) et Sorrente (6) n'ont pas été tout à fait stériles. Un centre beaucoup plus important de découvertes en ce genre est la nécropole de Nola. Si Nola fut jamais complétement une ville grecque (ce dont on peut douter (7)), il est certain qu'elle

(1) Gerhard, *Bull. de l'Inst. arch.* 1829, p. 167.

(2) Idem. *Ibid.* p. 171.

(3) On peut voir sur les diverses localités de la Grande Grèce où l'on trouve des vases, Gerhard, *Bull. de l'Inst. arch.* 1829, p. 161 et suiv.; *Berlin's ant. Bildwerke*, S. 138 folg. En Apulie on signale les localités de *Ruvo*, *Bari*, *Ceglie*, *Arpi*, *Bitordi*, *Conversano*; en Lucanie, *Anzi*, *Canosa*, *S. Arcangelo*, *Calvello*, *Pomarico*, *Armento*; en Campanie, *Capoue*, *Naples*, *S. Agata de' Goti*, *Avella*, *Cumes*, *Sorrente*, *Telese*, *Atella*; en Calabre, *Montelione*, etc.

(4) Gerhard, *Bull. de l'Inst. arch.* 1829, p. 164; Schulz, *Bull.* 1842, p. 8.

(5) Gerhard, *Bull. de l'Inst. arch.* 1829, p. 163. On cite, parmi les vases trouvés à Pæstum, deux vases avec le nom d'*Astéas*, Cadmus tuant le dragon et Hercule au jardin des Hespérides. Gerhard und Panofka, *Neapels ant. Bildwerke*, S. 353, n° 60 und S. 308, n° 404.

(6) Gerhard, *Bull. de l'Inst. arch.* 1829, p. 164; Schulz, *Bull.* 1842, p. 10.

(7) Voyez G. Kramer, *über den Styl und die Herkunft der bemahlten griechischen Thongefässe*, S. 147, folg.

perdit de bonne heure ce caractère : la population qui y était foncièrement osque ou opique, subit d'abord la domination des Étrusques, puis passa sous le joug des Samnites; or, c'est précisément aux époques où nous sommes certains que les Étrusques et les Samnites étaient maîtres de Nola, que répond l'immense majorité des vases qu'on a découverts dans les tombeaux de cette ville. Tout le monde connaît d'ailleurs la finesse et la grâce exquise des produits céramographiques de Nola; si ceux d'Agrigente l'emportent par un certain caractère grandiose, les vases de Nola ne le cèdent qu'à ceux d'Athènes, moins soignés peut-être, mais ornés par des mains plus sûres, et remarquables par un jet plus spontané. Le reste de la Campanie est loin d'offrir des productions supérieures, comme celles de Cumes et de Nola. A mesure qu'on monte vers les gorges du Samnium, à Capoue, à Avella, à Sant'Agata de' Goti, le goût s'affaiblit et dégénère graduellement en une pompe mêlée de rudesse. Si les vases de ces dernières localités conservent en général quelque avantage sur ceux de Canosa et de Ruvo, cette prééminence tient sans doute à l'ancienneté comparativement plus grande de la fabrique : les villes du revers de la Campanie tombèrent avec la ligue du Samnium, vers la fin du troisième siècle avant notre ère, tandis que la Lucanie et le Bruttium maintinrent encore leur prospérité jusqu'au temps de la Guerre sociale.

Au nord de Rome, nous trouvons encore les vases peints en aussi grande abondance qu'au midi. Depuis Clusium jusqu'à Véies (1), et jusqu'aux portes de Rome (2), il est peu de nécropoles étrusques qui n'en aient fourni des échantillons précieux : mais les deux points qui méritent le plus de fixer l'attention, sont Tarquinies et Vulci. Les vases de la première de ces villes étaient depuis longtemps connus : ceux de Vulci n'ont paru qu'il y a peu d'années; mais on en sait le nombre et l'importance. Nous avons déjà trop souvent parlé de ces vases et nous y reviendrons trop de fois encore, pour qu'il soit nécessaire d'insister ici sur cette prodigieuse découverte. Disons seulement que les vases de Tarquinies, comparés à ceux de Vulci, paraissent être en général d'une plus ancienne fabrique.

Pour compléter cet aperçu des principaux centres de la céramographie italienne, il nous suffira de mentionner les vases, ou plutôt les fragments de vases

(1) *Bull. de l'Inst. arch.* 1838, p. 112; 1841, p. 18

(2) Winckelmann (*Cat. des Pierres gravées de Stosch*, p. 215) signale deux vases peints avec des inscriptions étrusques trouvés de son temps sur le mont Aventin. Cf. Lanzi, *de' Vasi antichi dipinti*, p. 42.

qu'on a découverts dans les ruines d'Hadria, non loin de l'embouchure de l'Éridan (1). Ces fragments, d'un beau style et d'une grande époque, attestent que les rapports des Grecs avec cette partie de l'Italie septentrionale ont été plus intimes qu'on ne l'avait cru jusqu'ici. Mais quant à considérer Hadria comme un entrepôt de vases grecs avant qu'on les fît passer en Étrurie, à travers les Apennins, c'est là une pensée qui, dans l'hypothèse même de l'importation absolue, ne saurait soutenir un seul instant l'examen.

CHAPITRE III.

PREUVES DE L'ORIGINE DES VASES PEINTS TIRÉES DE LA NUMISMATIQUE.

1. Rapports de la numismatique avec la céramographie.

Après avoir ainsi mesuré le terrain, et marqué les principaux points de repère, il nous semble que le passage de la question de provenance à celle d'origine n'offre plus de sérieuses difficultés. Voyons s'il en est de même du système dans lequel l'Étrurie, et même l'Italie, et même la Sicile, n'auraient connu les vases peints que comme des produits étrangers qui leur seraient parvenus par la voie du commerce. L'opinion qui refuse des peintres de vases, même à la Sicile, même à la Grande Grèce, n'a pour elle l'appui d'aucun des savants dont le nom fait autorité en archéologie : mais quand bien même on restreindrait à l'Étrurie, et aux villes de la haute Campanie, l'hypothèse de l'importation, une telle donnée ne serait pas plus facile à établir. Si l'on n'avait jamais trouvé en Étrurie que des monuments isolés, ou en petit nombre, la cause de l'importation pourrait se maintenir avec avantage : mais les masses immenses de Vulci supposent un commerce très-étendu, des moyens de transport tout à fait hors de ligne; et c'est ici que l'existence d'un tel état de choses dans l'antiquité soulève des difficultés, selon nous, insurmontables.

Nous croyons que pour se faire une juste idée des barrières qui, aux époques de la fabrication des vases, séparaient les peuples de l'Italie, soit entre eux, soit d'avec les nations étrangères, il faut recourir à un moyen de comparaison jusqu'ici trop négligé dans l'étude de cette question, et qui doit néanmoins fournir les lumières les plus abondantes et les plus sûres. Nous voulons parler des monuments numismatiques qui, comme les vases, portent à différents degrés la

(1) Gerhard, *Bull. de l'Inst. arch.* 1832, p. 293. Gori (*Museum etruscum*, tom. II, p. 90; Welcker, *Bull.* 1834, p. 134 et suiv. tab. CLXXXVIII) avait déjà publié un vase trouvé Cf. Raoul Rochette, *Ann. de l'Inst. arch.* VI, à Hadria.

marque de l'influence hellénique, et qui offrent de plus l'avantage de pouvoir être rattachés à des époques fixes ou très-approximatives. Sans doute, on peut s'étonner que jusqu'à ce jour, aucun des savants distingués qui ont entrepris de déterminer l'origine des vases, n'ait tenté de faire concourir à ce but les arguments numismatiques : mais la surprise cesse, ou plutôt change d'objet, en voyant que la classification chronologique des monnaies de l'Italie, qui doit servir de base à celle des monuments céramographiques, n'a pas encore été tentée dans son ensemble (1). Si donc nous voulons faire usage des preuves numismatiques dans le but que nous venons d'indiquer, il nous faut d'abord, dans des considérations rapides, suppléer à ce défaut d'une classification chronologique, sans laquelle la loi de comparaison que nous voulons établir serait entièrement dépourvue de solidité.

II. Origine de l'as romain. Époque présumée de l'introduction de cette monnaie.

La numismatique de l'Italie ancienne se partage en deux systèmes bien distincts : celui qui a pour base l'as de bronze et ses divisions, et celui qui a pour point de départ la drachme d'argent, ses fractions et ses multiples. Le système de la drachme est incontestablement d'origine grecque ; tout nous porte à croire que celui de l'as a été romain dans son principe. Nul doute aussi que la drachme grecque, importée en Italie, n'y ait paru beaucoup plus anciennement que l'as, dont la péninsule ausonienne est la patrie. Une tradition fort incertaine fait remonter l'as romain jusqu'à Servius Tullius, 530 ans avant J. C. (2) : mais nous possédons des monnaies incuses de Siris (3), ville renversée trente ans plus tôt, et qui ne se releva jamais de ses ruines. La destruction de Sybaris ne fut que de très-peu d'années postérieure au règne de Servius Tullius, et nous avons un grand nombre de monnaies également incuses de Sybaris, frappées pendant la prospérité de cette ville, par conséquent, assez longtemps avant Servius. Ainsi donc il suffit du plus simple rapprochement pour faire considérer la présence de la drachme grecque sur le sol de l'Italie, avant la plus ancienne émission des as, comme un fait rigoureusement démontré.

Mais si l'on examine de plus près cette question jusqu'ici si vainement controversée, on s'aperçoit qu'un grand intervalle a dû séparer l'apparition de la monnaie grecque en Italie, de la fabrication des as lenticulaires les plus pesants,

(1) M. Millingen, dans son dernier ouvrage (*Considérations sur la Numismatique de l'ancienne Italie*), a fait cependant, dans ce genre, quelques tentatives heureuses, et dont nous avons profité.

(2) Plin. *H. N.* XXXIII, 13. Cf. Eckhel, *D. N.* V, p. 2.

(3) Millingen, *Considérations sur la Numismatique de l'ancienne Italie*, p. 36.

et par conséquent, les plus anciens que nous possédions. D'abord aucun des as jusqu'ici découverts n'a le poids que le témoignage des anciens assigne à celles de ces monnaies qui ont été frappées les premières, et qu'indique même le nom qu'elles portent : car *as* est, en latin, synonyme de *libra*. Cette différence indique qu'un laps de temps a dû s'écouler entre l'émission des as d'une livre et celle des pièces les plus lourdes que nous possédions. La forme lenticulaire de ces as a elle-même quelque chose de suspect : elle n'est ni commode, ni appropriée à des lingots d'une aussi forte dimension. En l'absence de monuments positifs, et si nous tirons un argument de l'existence de certaines pièces en forme de tuiles, dont nous parlerons tout à l'heure, il est permis de présumer que les premiers signes monétaires des Romains ont été empreints sur des lingots de figure quadrilatère : cette forme en effet était seule appropriée au *tassement* des espèces, et ce tassement était nécessaire, soit pour le transport, soit pour le dépôt dans l'*ærarium* de l'État. Nous venons de citer les pièces en forme de tuiles, d'un poids supérieur à celui des as ordinaires, et qui existent dans plusieurs collections de l'Europe. En examinant les figures empreintes sur ces pièces, le *bœuf*, les *poulets sacrés*, tout œil un peu exercé reconnaîtra aussitôt une exécution qui n'a pu avoir lieu qu'à une époque florissante de l'art. Ce n'est pas seulement parce que la forme et le mouvement des animaux y sont accentués dans le sentiment de la nature : on retrouve les mêmes qualités dans les productions des arts de l'Orient, dont le développement n'a jamais été complet; c'est la liberté de la main, le sentiment des raccourcis, l'intelligence du relief, qui excluent toute idée d'une manière primitive. Mais, d'un autre côté, si ces pièces énormes n'ont pu être exécutées qu'à une époque florissante de l'art, leur forme grossière, et principalement sur les plus communes d'entre elles, la figure du *bœuf*, répétée sur les deux faces, paraissent indiquer l'intention de rappeler les monnaies tout à fait primitives, dont le *bœuf* était l'emblème, et dont on dérivait le mot de *pecunia*. Cette dernière conjecture est indépendante de l'opinion que le lecteur se sera faite de ces pièces primitives, soit qu'elles aient effectivement existé (1), soit que le récit relatif à de telles monnaies ait eu uniquement sa source dans le rapport qu'on avait établi, à l'origine, entre la valeur des monnaies et celle des bestiaux. Il aurait suffi en effet qu'une telle croyance subsistât (et nous avons la preuve écrite qu'elle a

(1) M. le duc de Luynes a bien voulu nous signaler l'existence d'une pièce quadrilatère de bronze que cet habile antiquaire a vue dans une collection de l'Italie, et à laquelle il croit pouvoir attribuer une haute antiquité.

été admise par les anciens) pour que l'esprit d'imitation des vieux usages déterminât à placer l'image du bœuf sur les lingots quadrilatères de nouvelle fabrique.

Nous irons plus loin : on n'a pu songer à approprier la forme lenticulaire aux as d'un grand poids, qu'à l'imitation des pièces d'argent dont l'as était sans doute destiné à devenir l'équivalent. Suivant le témoignage de Festus (1), les monnaies d'or et d'argent venues d'outre-mer, *numi ultramarini*, avaient circulé dans Rome, dès l'origine de cette ville, *a Romulo*. Il ne faut pas, je crois, attacher une grande importance à cette dernière expression : les Romains ne savaient pas grand'chose de ce qui s'était passé du temps de Romulus; d'ailleurs les pièces d'or les plus anciennes qui paraissent avoir été frappées sont les *crœsii* (Κροίσειοι στατῆρες), ainsi nommés de leur auteur, Crésus, roi de Lydie (2); et ce prince, d'après les supputations ordinaires, régna près de deux siècles après Romulus. Mais puisque la monnaie grecque d'argent a pénétré en Italie de si bonne heure, les premiers Romains, malgré leur barbarie, ont dû en avoir connaissance; or, la monnaie primitive de l'Italie était ou globuleuse, ou à l'état de bractéate incuse, et les as, dont la forme est très-régulière, s'éloignent à la fois du globule et de la bractéate. Si donc une monnaie d'argent a servi de modèle aux premiers as, ç'a dû être une pièce frappée sur un flan régulier, et décorée de figures en haut relief. Et en effet, qu'on examine avec attention les as en apparence les plus grossiers, on y trouvera toutes les qualités qui appartiennent essentiellement aux monnaies de la grande époque, et à l'art le plus avancé : la lentille en est d'une belle forme, renflée dans le centre, s'amincissant vers les bords; le relief des figures est ferme, savant, et les raccourcis conformes aux lois de la perspective. La couronne de Jupiter sur le *semis*, le casque de Minerve sur le *triens* et l'*once*, la peau de lion qui recouvre la tête d'Hercule sur le *quadrans*, le pétase ailé de Mercure sur le *sextans*, sont ajustés avec la noblesse délicate, la grâce facile qui n'appartiennent qu'aux beaux temps de l'art. Ces pièces, il est vrai, et surtout les as, présentent une apparence de rudesse : mais cette rudesse même n'est point le résultat de l'inexpérience; celui qui a modelé les cheveux et la barbe des têtes de Janus les plus grossières aurait été certainement capable d'exécuter un travail plus complet et plus soigné : le procédé qu'il a mis en pratique, et qui consistait à masser les ondulations de la chevelure et même la convexité des yeux, au moyen de boulettes de cire ou d'argile posées sur le relief de la tête, dénote une main qui se joue des difficultés de l'art.

(1) *V.* Patres.

(2) J. Pollux, *Onomast.* III, 87; IX, 84.

Ce point important une fois reconnu, et avec la conviction que nous avons, et dont nous exposerons plus tard les motifs, qu'un tel développement n'a jamais appartenu et n'a jamais pu appartenir qu'à l'art grec, la limite de la plus haute antiquité possible des as que nous possédons paraît facile à déterminer. Les modèles de l'art perfectionné n'ont pu pénétrer dans l'Italie moyenne, avant la mort de Périclès (avant J. C. 429, de Rome 325) : Rome a été prise par les Gaulois quarante-quatre ans plus tard (avant J. C. 385, de Rome 369); par conséquent, les plus anciens as que nous possédions n'ont pu être coulés que très-peu de temps avant la prise de Rome. et il n'y a rien que de vraisemblable à les placer après cette époque mémorable.

Nous n'avons jusqu'à présent parlé que des as certainement coulés à Rome; mais il en existe, comme on sait, un très-grand nombre d'autres qu'on a distingués avec soin dans ces derniers temps, et qu'on peut diviser en quatre catégories, les as du *Latium*, ceux de l'*Étrurie*, de l'*Ombrie* et des contrées au delà de l'Apennin.

III Origine et époque présumée des as italiques.

Nous n'examinerons pas longuement ici la question de savoir si quelqu'un des pays que nous venons d'énumérer a fourni aux Romains le modèle de leur monnaie de cuivre, ou si plutôt ces différents peuples ont fait couler des as à l'imitation de ceux des Romains. Autrefois, la première hypothèse n'aurait pas paru douteuse; aujourd'hui, nous n'hésitons pas à revendiquer pour Rome l'origine exclusive de cette monnaie. Les anciens ne nous ont parlé que de l'as romain : c'est le seul qui, présentant des différences de poids multipliées, et des modifications notables de travail, nous fournisse la preuve d'une fabrication prolongée et non interrompue pendant plusieurs siècles. Rien, dans l'art qui a présidé à l'exécution des as frappés hors de Rome, ne nous autorise à en faire remonter l'émission au delà de l'époque à laquelle Rome, ayant développé son ascendant sur les autres villes de l'Italie moyenne, les Étrusques, les Latins, les Ombriens, les Samnites, commencèrent la longue résistance qui se termina par leur asservissement.

Or, près de deux siècles après la grande lutte de l'Italie contre la domination romaine, quand les peuples de la péninsule se liguèrent dans un dernier et infructueux effort, à quelle inspiration obéirent les artistes qui gravèrent les monnaies de la confédération? quels types ont-ils imités? C'est un fait aujourd'hui bien reconnu que les deniers italiotes de la *Guerre sociale* ne sont que des copies des deniers romains, modifiées dans l'intérêt des convictions politiques que les populations confédérées avaient à cœur de faire prédominer. Pourquoi nous

ferions-nous une idée différente des as italiotes? Les Romains portent partout avec eux leur monnaie nationale, et la font adopter aux autres peuples : après la seconde guerre punique et la conquête de la Sicile, nous voyons le système de l'as et de ses divisions se propager dans cette île et dans la Grande Grèce. Est-ce que Rome n'était pas, dès le IVe siècle avant notre ère, et le IVe aussi de son existence, assez influente sur les peuples qui l'avoisinaient, pour leur imposer ses usages, comme elle le fit deux siècles plus tard pour des régions plus éloignées, quand déjà elle embrassait une si grande partie de l'ancien monde? Nous tenons donc provisoirement pour certain que tous les as italiotes ont été coulés à l'imitation des as romains; et nous nous réservons de confirmer bientôt notre manière de voir par de nouvelles considérations.

IV. As du Latium.

Examinons maintenant de plus près les différents as italiques, et tâchons de combiner les renseignements que nous fournit l'histoire sur chacun d'eux, avec les inductions qui résultent du style dans lequel ces monnaies ont été traitées.

A la première nouvelle de la prise de Rome par les Gaulois, les Latins qui, depuis cent ans, étaient soumis au joug de leurs puissants voisins, croyant leur force à tout jamais abattue, donnèrent le signal de la révolte (1). L'insurrection latine ne put être comprimée que fort lentement et au milieu de chances diverses; vingt-six ans après la prise de Rome (avant J. C. 359), celle-ci, sous les apparences d'un traité de paix, rétablit son autorité sur les Latins (2). Cependant tous les germes de résistance n'étaient point arrachés : au milieu des complications de la guerre samnite, nous voyons de nouveau le Latium entrer en rébellion ouverte, s'unir avec les Campaniens (3), et livrer aux Romains la mémorable bataille dans laquelle le premier Decius se dévoua pour la ville éternelle (4) : cet événement est de vingt ans postérieur à la première pacification que nous avons rapportée plus haut; l'année d'après, un nouveau traité mit un dernier terme à l'indépendance (5) des Latins.

Voici donc une période de près d'un demi-siècle, pendant laquelle le Latium, tour à tour révolté ou soumis, vécut d'une vie plus active, et dut se trouver fréquemment dans les circonstances qui, d'ordinaire, nécessitent et multiplient les émissions monétaires. Or, les travaux des PP. Marchi et Tessieri ont précisément restitué au Latium sept as de types différents, avec leurs divisions (6),

(1) T. Liv. VI, 2; VII, 11 et 32.
(2) T. Liv. VII, 12.
(3) T. Liv. VIII, 3, 6.
(4) T. Liv. VIII, 9.
(5) T. Liv. VIII, 12.
(6) L'*Æs grave*, classe 1e, tav. 4-11.

et cette opinion a été accueillie par les numismatistes avec une faveur méritée. Des attributions particulières qu'ont proposées les savants auteurs de l'*Æs grave*, quelques-unes offrent un grand caractère de vraisemblance, particulièrement celle de l'as qui a les types d'Hercule et du griffon, à la cité de Tibur (1). Cette ville joua un rôle important dans la lutte des Latins contre Rome, et quand elle fut prise, l'an 354 avant J. C., les Romains considérèrent cet événement comme une grande victoire (2). Il reste encore sans doute des obscurités considérables dans le classement des as du Latium. Mais quels que soient les peuples ou les villes qui ont fait couler chacun de ces monuments en particulier, on se sent conduit à les diviser en deux catégories, et à ranger dans la première les as où les artistes se sont attachés à reproduire la tête de la déesse Rome, avec d'autres emblèmes propres à rappeler la puissance des Romains (3), et, dans la seconde, ceux, au contraire, où l'introduction de nouveaux types semble protester contre la tyrannie des conquérants de l'Italie (4). Ces contrastes sont exactement appropriés à l'état du Latium pendant la période que nous venons d'indiquer. Nous ne serions tentés de faire remonter aucun des as latins qu'on possède au delà du commencement de la lutte contre les Romains : le poids universellement plus faible de ces pièces, quand on les compare avec les plus anciens as romains, nous ôte la faculté de remonter aussi haut. Pendant la paix de cent ans qui précéda la prise de Rome, la monnaie romaine (si elle existait déjà sous la forme que nous lui connaissons) devait circuler librement dans le Latium, et suffire aux besoins d'un peuple simple et étranger au luxe. D'un autre côté, lors de la soumission qui mit fin à l'indépendance latine, les conditions imposées furent extrêmement dures, et il est difficile de croire que parmi les priviléges qu'on laissa aux Latins, on ait conservé celui d'émettre une monnaie particulière. Ces considérations (qui d'ailleurs, dans la pénurie de renseignements où nous sommes, ne peuvent avoir rien d'absolu) nous forcent, pour ainsi dire, à nous restreindre dans les limites d'environ cinquante ans, que nous avons tracées plus haut.

Les observations tirées du style, du travail et du poids des as latins, tendent à confirmer cette détermination : vers l'époque de la prise de Rome par les Gaulois, l'as romain pesait encore onze des onces de notre livre française : en 269 avant notre ère, cette monnaie fut, selon le témoignage de Pline (5), réduite

(1) L'*Æs grave*, incerte, tav. 4, B. n° 4.
(2) T. Liv. VII, 19.
(3) Classe 1e, tav. 4, 5, 8.
(4) *Ibid.* tav. 6, 7, 9, 10, 11.
(5) *H. N.* XXXIII, 46.

tout à coup au poids de deux onces de la livre romaine. Les as latins pèsent en général de huit à neuf onces; et les as romains, pendant la période de la guerre contre les Latins, paraissent avoir subi une diminution de poids assez rapide : le style des as du Latium est généralement très-pur, et le travail s'y distingue par autant de soin que d'élégance.

Sous ce dernier rapport, les as latins offrent un contraste complet avec ceux de Rome. On peut, à ce que nous croyons, rendre un compte satisfaisant de ce contraste. La rudesse des as romains était certainement affectée : on se rappelle ce que nous avons dit plus haut du talent et de l'expérience des artistes qui les ont exécutés; ces qualités percent malgré l'affectation de négligence qui caractérise leur travail; était-ce la précipitation qui justifiait cette négligence? Rome n'était alors ni assiégée, ni pressée par ses ennemis : entre les Gaulois et Hannibal, elle n'a pu être réduite à fabriquer une monnaie imparfaite, comme sont les pièces obsidionales. Mais la rudesse des Romains entrait dans leur politique : ils repoussaient les arts qui énervent les courages et corrompent les mœurs; ils ne devaient donc employer les artistes monétaires qu'en leur imposant la condition de reproduire dans leur travail quelque chose de l'austérité nationale. Chez les Latins, au contraire, les mœurs étaient plus portées à la mollesse et aux plaisirs; l'histoire des joueurs de flûte de Rome, réfugiés à Tibur (1), (311 ans avant Jésus-Christ), qui précisément se rapporte à la période dans laquelle nous nous sommes circonscrits, donne une idée frappante de ce contraste des mœurs latines et romaines. Sur la fin de la lutte, les Latins entretinrent des rapports intimes avec les Campaniens, chez lesquels l'art grec régnait alors dans toute sa puissance. Nous parlerons bientôt (§. VIII) des belles monnaies qui furent frappées vraisemblablement à Capoue, au nom des Romains, vingt ans après la pacification du Latium; les as latins, malgré la grossièreté du procédé de fusion, n'offrent pas moins de correction et de pureté dans le caractère des têtes.

V. As de l'Étrurie. Les as de l'Étrurie ne sont guère d'une attribution plus facile que ceux du Latium, à l'exception de la monnaie de Volterra (2), qui porte tout au long le nom étrusque de cette ville. Il est vrai que les as de Volterra et leurs divisions sont d'un poids très-inférieur au reste de l'*Æs grave* de l'Étrurie, ce qui indique une époque plus récente de fabrication; et, en effet, les autres monuments qu'on découvre en grand nombre dans les tombeaux de Volaterræ

(1) T. Liv. IX, 30.

(2) *L'Æs grave*, classe IIIe, tav. 1.

paraissent appartenir à des temps où l'Étrurie approchait de sa dernière décadence. Quant aux autres as de la même contrée, ils sont sans épigraphes, comme ceux du Latium, qui, en cela, se conforment à l'usage romain, ou bien on n'y voit que des lettres isolées, parmi lesquelles on a cru distinguer les initiales de *Camars*, l'ancien nom de Clusium (1). En général, les as étrusques étant plus plats et décorés d'ornements plus simples que ceux du Latium, on est porté à leur attribuer une antiquité plus reculée; mais le poids, qui en est assez faible, si on le compare aux plus lourds parmi les as romains, prouve que cette apparence d'extrême antiquité est illusoire; et d'ailleurs les ornements, quoique simples, sont traités avec une pureté de goût qui dénote la belle époque de l'art. Les termes que nous avons fixés pour la fabrication des as dans le Latium doivent donc s'appliquer sans beaucoup de différence à l'Étrurie.

Veïes ne fut détruite qu'un petit nombre d'années avant la conquête de Rome par les Gaulois; les Étrusques ayant abandonné la ville de Veïes à son propre sort, la lutte sérieuse et générale de ce peuple contre les Romains ne commença qu'après cet événement, quand les Étrusques, encouragés d'ailleurs par le désastre que Rome venait de subir, s'aperçurent des dangers sérieux que les progrès de la puissance romaine faisaient courir à leur indépendance. Le triomphe des Romains sur les habitants de Vulsinium et de Vulci, qui eut lieu 280 ans avant notre ère (2), fut le dernier événement mémorable de cette lutte d'un siècle, pendant laquelle les Étrusques disputèrent pied à pied le sol national, et c'est à la même limite que nous plaçons (sauf ce qui concerne Volterra) la fin de l'émission de la monnaie pesante dans cette contrée.

Quant aux as de l'Ombrie, on en distingue surtout deux séries, toutes deux indubitables, à cause de la reproduction intégrale du nom des villes qui les ont fait frapper. Ces deux séries offrent au premier aspect un contraste complet. Les as de *Tuder* (3) sont exécutés avec une fermeté, une finesse, une correction qui confondent d'étonnement, quand on songe à la position méditerranée et distante de tout établissement grec connu, de la ville qui les a fait fabriquer; ceux d'*Iguvium* (4), au contraire, sont les plus simples et les plus rudes que nous possédions. Cependant le résultat de la pesée vient ici, comme pour les as étrusques, détruire les apparences; les as d'Iguvium sont, en effet, moins

VI. As de l'Ombrie.

(1) Classe IIIe, tav. 9.

(2) Fasti Capitol., *de Vulsiniensibus et Vulcientibus*.

(3) Classe IIe, tav. 1, 2.

(4) *Ibid.* tav. 3, 4.

pesants que les plus anciens de Tuder; les chances d'antiquité comparative sont donc en faveur de la monnaie la plus élégante et la plus pure. Au reste, si l'on s'explique difficilement, dans le silence des historiens, comment l'art, sous sa plus belle forme, a pu régner à Tuder, on comprend d'ailleurs sans peine qu'un pays tel qu'Iguvium, reculé bien plus avant dans les gorges de l'Apennin, n'ait pour ainsi dire aucunement participé au développement qui initiait l'Italie centrale aux secrets de l'élégance hellénique. Quant à l'époque qu'il faut assigner à l'émission des as de l'Ombrie, nous ne voyons aucune raison plausible pour ne pas s'en tenir aux termes que nous avons assignés à la fabrication de la même monnaie en Étrurie et dans le Latium. Nous possédons peu de renseignements sur l'histoire de l'ancienne Ombrie; mais il nous suffit de savoir que cette contrée s'associa à la lutte de l'Étrurie contre les Romains, pour reconnaître que chez les Ombriens, comme chez les Étrusques, les mêmes causes durent amener les mêmes effets. La grande révolte et la défaite des Ombriens eut lieu l'an 321 avant Jésus-Christ; ils reprirent les armes, sans plus de succès, vingt-six ans plus tard; c'est vers une de ces époques que l'*Æs grave* a dû paraître dans cette partie de la Péninsule (1).

VII. As au delà de l'Apennin.

Si nous franchissons maintenant la chaîne de l'Apennin, nous trouverons, d'un côté, les as d'Ariminum (2), sans inscription, mais dont le type et la provenance rendent l'attribution indubitable, et de l'autre, les séries d'Hadria et des Vestini (3), reconnaissables aux légendes dont elles portent l'empreinte. L'as d'Ariminum et toutes ses divisions reproduisent un type qui n'a point échappé à la sagacité de M. le comte Borghesi (4), mais dont, nous le croyons, on n'a pas tiré tout le parti possible pour fixer l'époque de l'émission de cette monnaie. On y voit la tête d'un guerrier gaulois, reconnaissable à sa moustache et au *torques* dont son col est orné. Les Gaulois *Senones* chassèrent les Étrusques de Rimini, et s'y établirent, 376 ans avant notre ère. L'as qui rappelle leur domination doit donc avoir paru postérieurement à cette date. D'autre part, les Romains envoyèrent, 106 ans plus tard, une colonie dans la même ville (5). C'est donc entre ces deux époques que nous devons chercher l'occasion qui a pu donner lieu à l'adoption par les Gaulois de Rimini d'un usage que seuls,

(1) Les as les plus pesants de Tuder, tav. 1, se placent naturellement en 321; les plus légers conviennent à la seconde époque, 295 avant Jésus-Christ.

(2) Classe IVe, tav. 1.

(3) *Ibid.* tav. 2, 3. V. plus bas, p. lviij, ce que nous disons des as de Luceria.

(4) *Lettera al Sr Ant. Bianchi*, ap. Marchi e Tessieri, *Æs grave*, p. 106 seg.

(5) T. Liv. XV, 8.

parmi leurs compatriotes, ils semblent avoir connu. Nous croyons qu'une telle coïncidence ne put avoir lieu que lors de la grande ligue qui réunit, dans un effort commun contre les progrès de Rome, les Gaulois, les Étrusques, les Samnites et les Ombriens (1). Cette formidable confédération fut détruite à la bataille de Sentina, l'an 295 avant notre ère; et dans les détails que Tite-Live nous fournit sur cette campagne, nous trouvons les Gaulois *Senones* au premier rang. A quelle époque pourrait-on placer plus convenablement l'émission des as de Rimini qu'à celle de cette union momentanée entre les Étrusques et les Gaulois?

Les as d'Hadria du Picenum peuvent, à leur tour, donner lieu à des observations d'une assez grande importance. Ces as sont les plus pesants que nous connaissions; ils surpassent, à cet égard, les plus anciens as romains. La tête de face de Bacchus Pogon, dont le droit de ces pièces est orné, se distingue par une certaine gravité qui rappelle le style archaïque; cette dernière observation s'applique plus directement encore au *triens* de la même série (2) que possède notre Cabinet des médailles. A voir le profil de la tête de femme empreinte sur cette pièce, on croirait que l'artiste qui l'a exécutée s'est inspiré d'un vase peint à figures noires. Par quel miracle le Picenum, province éloignée, qui n'entra que fort tardivement en rapport avec le monde romain, aurait-il seul conservé des monuments capables de rappeler l'époque reculée où, suivant l'opinion commune, l'*Æs grave* se montra pour la première fois en Italie? Mais nous allons voir disparaître encore cette apparence d'extrême antiquité. Les as d'Hadria, comme ceux des Vestini, portent l'empreinte de lettres latines, d'une belle forme, et qui s'éloignent complétement des alphabets primitifs dont les différents peuples italiotes conservèrent si religieusement la tradition. Ou nous nous trompons fort, ou ces lettres romaines dénotent une époque à laquelle les habitants du Picenum subissaient déjà l'influence des Romains. Or, quand les Romains pénétrèrent-ils pour la première fois dans le Picenum? au commencement du IIIe siècle avant notre ère, dans un temps où la résistance acharnée des Samnites (3) obligeait leurs adversaires à chercher des alliés parmi les peuples qui bornaient le Samnium au delà de l'Apennin. L'alliance solennelle de Rome avec les Picentins eut lieu en l'an 299; Tarente et les Samnites ayant été abattus dix-huit ans après, les Romains cessèrent de traiter leurs alliés du Picenum avec les mêmes ménagements, et ceux-ci s'étant révoltés, subirent en 268 le joug que

(1) T. Liv. X, 27-29.
(2) Classe IVe, 2, n° 3.
(3) T. Liv. X, 10.

leur imposait la victoire (1). Si nous appliquons aux as d'Hadria et des Vestini les règles établies ci-dessus, nous ne pourrons admettre l'existence d'aucune de ces pièces avant l'an 299; et dès lors il faudra voir si les arguments que nous tirions d'abord du poids et du style de ces pièces ont réellement toute la valeur qu'on serait tenté de leur attribuer.

Quant au style, il faut observer que la tête de Bacchus Pogon sur les as d'Hadria (2) est de face, entièrement méplate, et pourtant modelée avec cette intelligence qui dénote la pratique la plus avancée de l'art; on ne peut donc placer à une époque reculée l'exécution de cette tête.



La remarque tirée de l'archaïsme du style n'aurait une valeur réelle dans la chronologie de l'art, que si l'on pouvait faire remonter l'émission des as d'Hadria jusqu'au milieu du ve siècle avant notre ère; autrement il importe peu que ces belles monnaies aient été exécutées dans le IVe ou au commencement du IIIe siècle; et si une donnée historique solide, comme celle que nous avons précédemment déduite, nous fait redescendre à une époque comparativement assez récente, nous devons attribuer alors l'apparent archaïsme des têtes à cette tendance vers

(1) T. Liv. XV, 9.

(2) Classe IVe, tav. 11, n° 1; et III, A, n°s 1 et 2.

la roideur des formes que nous trouvons chez tous les peuples qui sortent de la barbarie, même alors qu'ils sont initiés à la pratique du dessin par des artistes d'un goût déjà affecté et amolli.

Pour comprendre à quel point cette dernière remarque trouve ici son application, il faut pouvoir, comme nous l'avons fait, comparer le Bacchus de face d'un as d'Hadria bien conservé avec une admirable améthyste de la collection de M. le duc de Luynes, sur laquelle la même tête se trouve reproduite avec la finesse et la recherche qui distinguent le plus grand perfectionnement de l'art grec; il est évident alors que l'artiste qui a modelé l'as d'Hadria s'est inspiré d'un ouvrage de la même nature, et que, pour donner à son travail l'aspect d'une production de l'ancien style, il lui a suffi de simplifier les masses de son modèle, et d'en altérer la souplesse.



L'argument tiré du style étant donc ainsi écarté, celui qui résulte du poids élevé des as d'Hadria ne conserve plus la même valeur. Les savants auteurs de l'*Æs grave* (1) ont fait une remarque importante; ils ont fait voir que la diminution des as du Picenum n'était pas établie sur la même base que celle des as coulés de l'autre côté des Apennins; ceux-ci se divisent en douze onces, tandis que les premiers se composent de dix parties seulement. La livre du Picenum était donc différente de la livre romaine; elle a pu être plus pesante, et par conséquent les Picentins ont dû être portés à émettre des monnaies plus fortes qu'à Rome et dans l'Étrurie.

VIII. Existence simultanée de l'*Æs grave* et des monnaies du système ordinaire.

L'*Æs grave* est une monnaie si incommode, elle suppose quelque chose de si imparfait dans l'organisation économique et dans les transactions commerciales des peuples qui en ont fait usage, qu'on n'en peut admettre l'existence que là où l'emploi d'espèces plus maniables et de valeurs spécifiques plus considérables a été ou impossible ou inconnu. D'ailleurs le système de l'*Æs grave* exclut nécessairement l'emploi simultané de monnaies de cuivre, frappées

(1) P. 105.

avec un coin et d'un petit module. On ne doit donc point s'étonner de ne trouver de pièces ni d'argent ni surtout de cuivre du système ordinaire là où l'*Æs grave* a été en usage; et si l'on rencontre, dans la numismatique des villes où ce genre de monnaie a régné, des pièces de l'autre système, on doit penser que l'émission de ces dernières espèces n'a point coïncidé avec celle des as et de leurs divisions. Ainsi, la monnaie de bronze d'Ariminum, sur laquelle on voit le *guerrier gaulois combattant* et la légende latine ARIMIN (1), doit appartenir aux premiers temps de la colonie romaine, fondée 270 ans avant notre ère (2). Nous plaçons aussi par conjecture, à une époque plus récente que les as, les monnaies de bronze frappées à Tuder (3); le retour à l'alphabet ombrien nous paraît sur ces pièces l'effet d'une réaction italiote, comme celle dont les médailles de la Guerre sociale nous ont conservé le souvenir; les petites pièces de Tuder ne descendent pas néanmoins si bas, et nous sommes tentés de les rattacher à la série de monnaies autonomes dont l'appel fait par Hannibal à l'indépendance italienne provoqua l'émission.

Mais si nous ne rencontrons pas d'espèces du système ordinaire concurremment avec l'*Æs grave* dans l'intérieur des mêmes villes, nous restons confondus d'étonnement à l'aspect de monnaies qui ont dû être frappées à la même époque que les as, dans le voisinage même des villes où l'*Æs grave* avait cours, par des peuples de la même confédération, ou, ce qui est plus extraordinaire encore, sous l'autorité du même peuple. Les monnaies d'argent de Populonia offrent l'exemple le plus frappant de ce phénomène. Cette ville maritime de l'Étrurie paraît avoir possédé, dès la première moitié du ve siècle avant notre ère, un système monétaire particulier qui se distingue de tous les autres par la forme et la disposition du flan, relevé d'un seul côté, plat et entièrement nu de l'autre, ou décoré seulement de lettres et de symboles très-peu saillants. Ce système doit avoir duré longtemps, et paraît même s'être prolongé jusqu'à l'époque où les peuples de la Toscane cessèrent de lutter contre les Romains; car on a des monnaies de Populonia de toutes les nuances du style grec, depuis la raideur éginétique jusqu'à la décadence qui commença sous les successeurs d'Alexandre. A ces pièces d'argent uniformes quant à la disposition, mais si variées de style et de travail, se joignent des pièces frappées en bronze, qui se

(1) Mionnet, *Description*, t. I, p. 103, n° 62; l'*Æs grave*, tav. di supp. cl. IV^a, n° 2.
(2) T. Liv. XV, 8.
(3) Mionnet, *Descr.* t. I, p. 104, n° 66; *Suppl.* t. I, p. 211, n°s 91-94; l'*Æs grave*, tav. di supp. cl. II^a, n°s 1-3.

rattachent à la dernière époque du monnayage de l'argent. Une portion notable de la numismatique de Populonia a donc dû être frappée en même temps qu'on coulait les as des autres villes de l'Étrurie, et concurremment avec ces dernières espèces. Comment était-il possible de concilier dans le même pays, au sein de la même association politique, l'existence de systèmes monétaires si diamétralement opposés?

Nous citerons encore un autre contraste du même genre. Sur la côte du Picenum, entre Ariminum et Hadria, et à une distance à peu près égale de ces deux villes, Denys l'Ancien avait fondé la colonie grecque d'Ancône, un peu plus de soixante-dix ans avant l'époque de l'alliance des Romains avec les peuples du Picenum (1). Nous avons des monnaies de bronze de cette colonie grecque d'Ancône (2); le style en est pur, et l'*arme parlante* (le *coude*, ἀγκών) qui décore cette monnaie se retrouvant dans la précieuse collection *de bulles de plomb* (3) que M. Fauvel avait formée à Athènes, on doit croire que la pièce a été frappée à une époque où la cité grecque du Picenum, encore en possession de son autonomie, entretenait un commerce régulier avec la métropole de l'Attique. On ne peut donc mettre une distance considérable entre l'émission de cette monnaie d'Ancône et la fabrication de l'*Æs grave* d'Hadria; et pourtant qu'ont de commun les systèmes qui ont présidé à l'exécution des pièces d'Ancône et d'Hadria?

Mais voici quelque chose de plus singulier encore : la monnaie d'argent ne commence dans Rome même que l'an 269 avant Jésus-Christ. Pline (4) est formel à ce sujet, et les monuments ne démentent pas son témoignage; nous possédons toutefois un grand nombre de monnaies d'argent avec la légende ROMA, et qui doivent avoir été frappées longtemps avant cette époque. Ces pièces, dont le plus fort module a le poids des tridrachmes d'argent de Capoue et de Teanum Sidicinum, offrent au droit une *double tête imberbe et laurée*, et au revers *Jupiter, dans un quadrige, lançant la foudre*. Depuis longtemps les plus habiles numismatistes se sont accordés à placer dans la Campanie le siége de l'émission de ces pièces; mais ils n'ont été conduits à cette conclusion que par la beauté du travail, qu'ils ont jugée incompatible avec la rudesse romaine à une

(1) Strab., V, p. 166; Juvenal., *Sat.* IV, 40.

(2) Mionnet, *Description*, t. I, p. 105, n° 67.

(3) Ces *bulles de plomb* sont munies d'une double queue, et doivent par conséquent avoir servi à sceller des ballots, selon l'usage encore suivi par la douane ou le commerce. On trouve les bulles de cette nature principalement à Athènes et à Syracuse.

(4) *H. N.* XXXIII, 13.

époque aussi reculée : argument insuffisant et qui sera même jugé dangereux si l'on compare les pièces en question avec les beaux as du Latium, et si l'on tient compte des remarques que nous avons faites plus haut sur l'habileté qui a présidé à l'exécution des as romains, les plus grossiers en apparence (1).

(1) Il est impossible de ne pas établir un rapprochement entre les *tridrachmes* dont on vient de parler, et les magnifiques monnaies d'or rangées d'ordinaire à la famille *Veturia*, sur lesquelles on voit d'un côté *la double tête imberbe et laurée*, de l'autre *un guerrier romain et le député d'un autre peuple accomplissant une alliance au moyen du sacrifice d'un porc.* L'attribution de ces monnaies à la famille *Veturia* n'est justifiée que par l'analogie du type qu'offrent au revers les deniers d'argent de cette dernière famille, avec celui des pièces d'or. Mais ce type aura pu être renouvelé, à une époque comparativement récente, par un membre de la famille Veturia, qui comptait, parmi les gloires de sa famille, la participation d'un de ses ancêtres à un traité honorable pour le nom romain : et en effet, le denier de la famille Veturia, dont le travail rude et négligé rappelle l'époque de la Guerre sociale, doit avoir été frappé vers la fin du second siècle avant J. C. Quant aux monnaies d'or dont le revers a été renouvelé par un membre de la famille Veturia, il y en a de deux espèces, des *statères* et des *demi-statères* (désignés improprement comme *quinaires* par Mionnet, *Rareté*, t. I, p. 71). Le type est exactement le même sur les deux modules. Le poids de ces statères, inférieur de 1^{gr},70 à celui des statères d'Alexandre le Grand, ne les range commodément ni avec la monnaie grecque ancienne, ni avec les deniers romains de la première époque : pour trouver des deniers romains d'un poids aussi faible, il faut descendre jusqu'au temps des Antonins. La seule pièce d'or qui se trouve en rapport de poids avec les statères, est celle de Tarente, sur laquelle on voit d'un côté la *tête de Minerve casquée*, de l'autre une *chouette aux ailes éployées*, avec la légende ΣΩ et INVANΩ (Mionnet, *Descr.*, t. I, p. 138, n°s 368-71). Ces dernières pièces, qui ne sont encore ni classées définitivement, ni expliquées d'une manière satisfaisante, doivent appartenir à l'époque de la seconde Guerre punique : devons-nous faire redescendre aussi bas le statère en question? La conséquence serait grave pour notre système; car, à parler sincèrement, il est bien difficile de séparer le statère d'or du tridrachme que nous plaçons à l'époque où les Romains devinrent maîtres de Capoue. Une observation importante qui n'a point encore été faite sur les pièces d'or qui nous occupent, c'est qu'il en existe de deux styles, et sans doute de deux époques différentes. Le cabinet de France possède le statère du style le plus soigné, et le demi-statère du style le plus rude.



Le riche cabinet de M. Prosper Dupré nous offre au contraire un statère d'un aspect rude, et un demi-statère d'un burin délicat. La série la plus heurtée de travail nous paraît la plus ancienne, l'autre doit être le résultat d'une *restitution* : la première est l'ouvrage de l'artiste qui a exécuté les tridrachmes d'argent, et le *triens* d'Atella, mentionné ci-dessous dans notre texte : c'est ce que nous croyons pouvoir affirmer d'après l'examen comparatif et raisonné de toutes ces monnaies. Il faut remarquer encore que le type du *traité de paix* se retrouve

Nous croyons qu'on peut administrer des preuves plus convaincantes de l'origine campanienne des pièces d'argent dont nous venons de donner la description. D'abord, l'identité absolue de poids qu'elles offrent avec les monnaies de Capoue et de Teanum est le résultat d'une communauté de système. Si l'on compare ensuite le revers des pièces d'argent qui portent l'inscription ROMA avec l'as de Capoue, publié par Daniele (1), et le triens qu'on a, avec si juste raison, restitué à la ville campanienne d'Atella, on trouvera entre toutes ces pièces identité de sujet, identité de travail. Quelques-unes des pièces d'argent et le *triens* d'Atella paraissent même avoir été gravés par le même artiste.



Examinons maintenant les circonstances historiques au milieu desquelles ces différentes pièces ont dû être frappées. Le monnayage romain dans la Campanie prit un grand développement, et la durée en fut considérable; il y a des pièces qui peuvent avoir été émises après la reprise de cette province sur Hannibal;

sur des *sextantes* de Capoue et d'Atella, de la même série et de la même époque (Daniele, *Num. Capuan.* p. 46; Mionnet, *Suppl.* t. I, p. 235, n° 249; *Descr.* t. I, p. 111, n° 103).



D'après ces considérations nous croyons pouvoir, sans pourtant rien affirmer, ranger les plus anciens statères d'or ci-dessus décrits, à la même époque que les tridrachmes et les différentes divisions de l'as communes à Capoue et à Atella : la *restitution* doit être d'un siècle beaucoup plus récent, et tombe sans doute dans les temps impériaux. Si ces données étaient admises, nous posséderions donc sur ces beaux statères la représentation du traité d'alliance qui unit les habitants de Capoue et les Romains à cette mémorable époque. Le guerrier romain est parfaitement reconnaissable à son armure : l'autre guerrier barbu, sans cuirasse, vêtu de la tunique grecque, n'a rien de contraire à l'idée que nous devons nous faire du costume des Campaniens. En tous cas, nous ne nous exprimons ici qu'avec une extrême réserve, et nous soumettons notre conjecture à l'examen des numismatistes.

(1) *Num. Capuan.*, p. 43.

d'autres, en beaucoup plus grand nombre, se rapportent certainement à la longue et florissante période qui s'écoula entre la fin de la guerre samnite (271 ans avant Jésus-Christ) et l'invasion carthaginoise; les pièces à la double tête imberbe sont d'un style comparativement austère, et doivent par conséquent avoir été frappées à une époque antérieure. Cette époque ne peut être que celle où Rome établit un préteur à Capoue (1) (317 ans avant Jésus-Christ) et, laissant une indépendance nominale à cette grande cité, voulut s'assurer par le fait son entière obéissance. Le grand but des Romains étant alors l'anéantissement des Samnites, la Campanie s'offrait à eux comme le point le plus important à occuper, à cause des approvisionnements qu'ils pouvaient si facilement accumuler dans cette province. Aussi, dès lors, voyons-nous presque toujours, tandis qu'une des armées pénètre par le nord du Samnium, l'autre armée faire diversion en se dirigeant de la Campanie sur cette province. La Campanie entretenait en même temps des rapports d'une autre nature avec Rome, et c'est à cette époque sans doute qu'il faut placer l'introduction dans cette ville des pièces de théâtre désignées sous le nom d'*Atellanes*, parce que les acteurs qui les exécutaient étaient venus de la ville osque d'Atella, voisine de Capoue. Toutes les vraisemblances se réunissent donc pour nous faire placer à Capoue même, dans les dernières années du IVe siècle avant notre ère, l'émission des pièces d'argent à la double tête imberbe, qui portent au revers la légende ROMA (2). Or, dans le même temps, nous ne pouvons en douter, le système de l'*Æs grave* existait encore pleinement à Rome; quelque diminution de poids que l'as y eût alors subie, on était encore séparé par un trop long intervalle du moment où l'introduction de la monnaie d'argent fit déchoir subitement l'as jusqu'au poids du *sextans*, pour que l'as n'eût pas conservé une pesanteur au moins égale à celle des as ordinaires du Latium. Enfin, ce qui doit mettre le comble à notre surprise, on *frappait* à Capoue des as, divisés par *dixièmes*, comme ceux du Picenum; et ces as, qui devaient être combinés dans un rapport régulier avec la monnaie d'argent du pays, émise au nom de Rome, ou au nom de la ville, ne s'accordaient ni pour la fabrique, ni sans doute aussi pour le poids, avec les as coulés

(1) T. Liv. IX, 20.

(2) On a, de ce type, non-seulement des tridrachmes, mais encore des didrachmes et des drachmes. Une pièce d'*electrum* du cabinet de France reproduit encore le même type. Comme le poids n'en diffère que de 0^{gr}, 45 de celui du demi-statère mentionné plus haut (p. xlij, n. 1), et que d'ailleurs cette pièce de *bas titre* est assez mal conservée, on peut la ranger sans inconvénient dans le même système, et l'attribuer à la même époque.

qui sortaient alors des ateliers de Rome. Ainsi le même peuple, ou plutôt le même gouvernement, mettait en pratique, à une distance de cinquante lieues, deux systèmes monétaires établis sur des bases complétement différentes; tel est l'étrange résultat auquel nous conduit l'irrécusable témoignage des monuments!

IX. Age de la monnaie campanienne. Époque grecque

S'il restait encore, malgré les preuves que nous venons de produire, quelques doutes sur la contemporanéité de l'*Æs grave* à Rome et de la monnaie romaine d'argent à Capoue, les autres données que fournit la comparaison de la monnaie campanienne avec la monnaie du Latium n'en conserveraient pas moins leur singularité et leur importance. Pendant le siècle où nous avons dû placer les plus nombreuses émissions de l'*Æs grave* dans l'Italie moyenne, il est certain que la Campanie entière jouissait d'un système monétaire dans lequel l'argent et le bronze avaient les rapports qui paraissent avoir été communs à toutes les villes helléniques, rapports peu différents de ceux qui existent actuellement.

On distingue les monnaies campaniennes en trois catégories, d'après la langue et les caractères usités dans leurs légendes. Les monnaies grecques sont les premières en date et les plus belles sous le rapport de l'art; les monnaies à légendes osques semblent avoir été frappées, en général, sous l'influence des Samnites; les légendes latines ne peuvent avoir pénétré dans le pays qu'à la suite des armées et des colonies romaines.

Il est plus facile qu'on ne le croit communément de déterminer des points fixes de chronologie au milieu de ce dédale numismatique. La prise et la destruction de Cumes par les Samnites, l'an 419 avant Jésus-Christ, a d'abord une très-grande importance; toutes les médailles que nous avons de Cumes, ou appartiennent au style archaïque, ou conservent quelque chose de l'austérité première dans les productions d'un art désormais libre de toute entrave; ces résultats sont donc en tout conformes à ce que nous connaissons de la marche contemporaine de l'art grec, et nous en concluons que, grâce à la vie qui circulait avec rapidité dans l'ensemble du corps hellénique, des colonies aussi éloignées du centre que l'étaient celles de l'Opique, marchèrent du même pas que leurs métropoles dans la carrière du perfectionnement. Il existe en petit nombre des monnaies de bronze frappées à Cumes (1); l'usage des très-petites pièces de bronze, comme monnaies d'appoint, a donc précédé dans la Campanie l'époque déjà fort reculée de la destruction de Cumes; et comme nous trouvons à Naples, si étroi-

(1) Mionnet, *Suppl.* t. I, p. 240, n° 282.

tement unie à Cumes par l'origine, le voisinage et l'histoire, des monnaies de bronze d'un style assez ancien et d'un très-petit module, nous pouvons avec confiance étendre à Naples l'observation que le monnayage de Cumes nous a suggérée.

Mais après que la fabrication des espèces eut cessé dans la plus ancienne ville de l'Opique, tandis que les restes de la population hellénique de cette malheureuse cité, transportés à *Dicœarchia*, étaient réduits à fabriquer pour les Samnites, leurs nouveaux maîtres, des pièces au nom de *Phistelis*, sous lequel les Osques paraissent avoir désigné Dicæarchia, et qui devint le *Puteoli* des Latins, tout à côté d'*Alliba*, qui, après avoir été grecque à l'époque florissante de Cumes, adopta plus tard les légendes samnites, Naples, n'ayant pas subi le joug des barbares, continua sans interruption son monnayage purement grec.

Ce monnayage, l'un des plus étendus qui existent, offre comme une histoire complète de toutes les phases de l'art grec avec leurs nuances et leurs transitions, depuis une époque qui doit toucher à l'origine de la ville, jusqu'au temps d'Auguste, pendant à peu près cinq siècles. On conçoit donc quel intérêt il y aurait à pouvoir planter un jalon dans cette vaste série, de façon à ce qu'il fût possible d'affirmer que telle médaille a été frappée à une époque fixe, pour une circonstance déterminée. Nous croyons avoir atteint ce résultat, pour le temps qui nous importe le plus dans la recherche que nous poursuivons en ce moment, puisque c'est celui où l'émission des as italiotes paraît avoir été la plus nombreuse.

A l'époque où les Romains, régularisant avec leur habileté et leur persévérance ordinaires la guerre d'extermination qu'ils poursuivaient contre les Samnites, prirent le parti d'occuper la Campanie, la position de Naples, qui entretenait avec les Samnites et les Tarentins des rapports inquiétants pour la République, ne pouvait leur être indifférente. Quatre ans avant l'établissement des préteurs romains à Capoue, l'an 321 de notre calcul proleptique ordinaire, le consul Publilius entreprit de réduire la ville de Naples (1). La population en était foulée par la garnison samnite qu'elle avait appelée à son secours; un parti s'était formé pour livrer la ville aux Romains, et les deux principaux magistrats grecs de la ville, *Charilaüs* et *Nymphius*, étaient à la tête de ce parti. L'ancienne Parthénope était alors divisée en deux quartiers différents: *Neapolis*, ou la *Ville-Neuve*, *Palæopolis*, ou la *Vieille-Ville*; Charilaüs commandait dans la seconde; la première obéissait sans doute à Nymphius. Ce fut Charilaüs,

(1) T. Liv. VIII, 25, sqq.

qui, d'accord avec son collègue, introduisit les Romains dans Palæopolis; au même instant, le gouverneur de Neapolis parvenait, par un stratagème, à expulser la garnison samnite. Les Romains, devenus maîtres de toute la cité, la traitèrent avec une générosité apparente, et les termes de la soumission des Napolitains furent consignés dans un acte aujourd'hui perdu, qui paraît avoir été célèbre dans l'antiquité sous le nom de *Fœdus Neapolitanum*.

Or, on possède un grand nombre de médailles d'argent qui portent le nom entier ou abrégé de ΧΑΡΙΛΕΩΣ (1). Le style et le travail de ces pièces sont d'une exquise élégance, et indiquent l'époque à laquelle l'art grec avait atteint son apogée. N'est-il donc pas vraisemblable que ces monnaies ont été frappées pendant la magistrature du *Charilaüs* mentionné par Tite-Live? Mais ce qui n'est qu'une conjecture devient une certitude, quand on compare les monnaies d'argent qui portent le nom de Charilaüs avec la pièce de bronze publiée par Pellerin (2), et qui joint aux types ordinaires de Naples la légende ΡΩΜΑΙΩΝ.



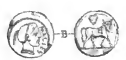
Dans la série napolitaine de bronze, les pièces du plus ancien style ont au droit la *tête d'Apollon*, et au revers la *moitié du bœuf à face humaine;* celles qui viennent ensuite nous montrent au revers le même taureau tout entier. La pièce avec la légende ΡΩΜΑΙΩΝ appartient à la première catégorie; elle se classe donc commodément à l'époque de Charilaüs, en 321, dans un temps assez reculé pour les espèces de bronze, lesquelles, comme on sait, ne commencent à dominer, chez les Grecs, que postérieurement à Alexandre; et d'ailleurs, à quelle époque pouvons-nous convenablement rapporter la pièce de Naples avec la légende ΡΩΜΑΙΩΝ, si ce n'est à celle du *Fœdus Neapolitanum?* Car cette alliance du nom des Romains et du type de Naples doit avoir eu pour objet de célébrer une *concorde*, ΟΜΟΝΟΙΑ, de ces deux villes. Après ces observations, il est intéressant de

(1) Carelli, *Catal.* nos 101-107; Mionnet, *Suppl.* t. I, p. 242, n° 300, et p. 243, n° 302; au lieu de ΧΑϘΙΑΣ que Mionnet a vu sur cette dernière pièce, il faut lire ΧΑΡΙΛΕ. C'est celle que nous reproduisons.

(2) *Suppl.* t. II, p. 23; Mionnet, *Descript.* t. I, p. 121, n° 215. La légende est difficile à lire sur cette pièce; mais il en existe d'autres exemplaires. Voir Carelli, *Catal.* n° 425. Nous devons avertir que le graveur a exagéré la dimension des lettres.

comparer le travail des monnaies d'argent de Charilaüs avec la pièce de bronze qui porte la légende ΡΩΜΑΙΩΝ : il n'y a pas seulement ressemblance dans le travail, mais identité; ces deux pièces sont évidemment l'ouvrage du même artiste.

Dans la haute Campanie, sur les limites du Samnium, la numismatique de Bénévent, malheureusement très-limitée, va nous offrir un point de jonction entre l'influence grecque et l'influence latine. La ville de Bénévent est mentionnée d'abord par les historiens sous le nom de *Maleventum* (1); les Romains, ayant jugé le lieu propice à l'établissement d'une colonie, ne mirent pourtant pas ce projet à exécution, sans avoir substitué à ce nom de mauvais augure dans leur langue celui de *Beneventum*, qui rappelait le dieu *Bonus Eventus*, si fréquemment invoqué dans leur religion. On ne possède pas de monnaies au nom de *Maleventum;* mais depuis longtemps un antiquaire napolitain, cité par M. Avellino (2), a rapporté à cette ville des pièces qui portent la légende MALIE$A, et M. Millingen (3) s'est réuni récemment à cette opinion, qui nous semble, en effet, très-vraisemblable. Une observation qui parait avoir échappé à ce docte antiquaire, c'est que le nom de Μαλιεσα renferme, au moins pour l'oreille (car la prononciation de la diphthongue αι n'a jamais varié), le mot grec αἶσα que les Latins traduisaient par *Eventus*; *Maliesa* est donc bien, comme les médailles seules l'indiquent, l'ancien nom de Bénévent; de ce nom, qui devait avoir une origine opique, les Romains firent d'abord un composé hybride, moitié latin, moitié grec; et comme ce composé sonnait désagréablement à leur oreille, ils lui substituèrent un nom tout latin, qui pouvait en être considéré comme la contre-partie.



Les médailles de *Maliesa* sont d'un travail très-délicat, et reproduisent le type ordinaire de la monnaie d'argent de Naples; au droit *le buste de la nymphe Parthénope*, au revers *le taureau à face humaine*. La légende ne répond pas à cette grâce singulière du style; elle est tracée dans les mêmes

(1) T. Liv. XV, 8.

(2) *Ital. Vet. Num.*, ad vol. I, *Suppl.*, p. 48.

(3) *Considérations sur la Numismatique de l'anc. Italie*, p. 224.

les mêmes caractères que les inscriptions athéniennes antérieures à l'archontat d'Euclide. Ainsi, les populations italiotes portaient quelquefois jusque dans l'emploi du grec l'attachement remarquable qu'elles montrèrent si longtemps pour leurs anciennes écritures.

Du reste, l'imitation du type napolitain à Bénévent n'a rien qui doive nous étonner, quand on a une fois reconnu que la numismatique grecque campanienne n'était qu'un reflet de celles de Cumes et de Naples à leurs diverses époques. Ainsi, Nola, ville moins grecque qu'on ne l'a jusqu'ici supposé, mais célèbre dans l'antiquité même par son attachement aux usages de la Grèce (1), après avoir, comme Capoue, dans l'origine, imité la monnaie d'argent de Naples



d'ancien style, et interrompu, ou plutôt ralenti, son monnayage hellénique lors de sa soumission aux Samnites vers la fin du ve siècle avant notre ère, lui rendit plus tard toute son activité, sans doute à l'époque où les Romains occupaient depuis assez longtemps la Campanie, et reproduisit les monnaies de bronze qui avaient alors faveur à Naples, c'est-à-dire l'ancien *taureau à face humaine* tout entier, au revers de la *tête laurée d'Apollon*. Cette dernière invasion de l'hellénisme dans la Campanie fut le résultat de l'anéantissement de la puissance samnite. Les Romains, dès lors si formidables sous le rapport militaire, n'étaient pas encore en possession d'une influence civilisatrice capable de contre-balancer, sous le rapport de l'art, celle des Grecs, toujours entretenue par l'opulente ville de Naples.

La colonie romaine de Bénévent date de l'an 269 avant Jésus-Christ; la monnaie que nous possédons avec le nom de Bénévent doit appartenir aux premières années de cet établissement. Les Romains considéraient le nom de *Maliesa* comme un composé *hybride* de latin et de grec; la monnaie coloniale de Bénévent a aussi un caractère *hybride* dans ses légendes. Du côté de la tête est l'inscription en vieilles lettres latines : **BENVENTOR**, et au revers une

(1) Dion. Hal. *Excerpt.* p. 2315. Νωλάνων, ὁμόρων ὄντων, καὶ σφόδρα τοὺς Ἕλληνας ἀσπαζομένων. Cf. K. O. Müller, *die Etrusker*, IV, 3, 2.

légende grecque en vieux caractères : ΠΡΟΠΟΜ, qu'on a considérée, avec juste raison, comme la transcription du nom d'un magistrat romain, *Probus* (1).



Quant au style de cette médaille, la pureté en est encore remarquable. Il résulte de ces observations, que la monnaie de bronze de très-petit module, destinée à servir d'appoint à la monnaie d'argent, était en usage à Bénévent dès avant l'établissement de la colonie romaine en 269, et que les Romains, en faisant frapper une monnaie de cette nature, peu après la fondation de la colonie, ne faisaient que se conformer à l'usage du pays. On voit, avec la même évidence, que les Romains n'apportaient alors avec eux que leur alphabet, et que leur établissement au milieu des Campaniens ne portait aucune atteinte à l'influence du goût hellénique dans le domaine de l'art.

X. Ages de la monnaie campanienne. Époque samnite.

La série des monnaies samnites ne sera pas à son tour, nous l'espérons du moins, plus rebelle à nos investigations. En 295 avant Jésus-Christ, la ligue samnite (2), affaiblie et déconcertée par tant de défaites successives, voulut, au moyen d'un effort vigoureux, rétablir en sa faveur la balance de la guerre. Les troupes qu'elle leva eurent ordre de se réunir dans *Aquilonia*, place située à l'extrémité méridionale du Samnium. Les chefs crurent pouvoir, par des cérémonies superstitieuses, enchaîner plus étroitement le soldat à son drapeau : on disposa des tentes de toile, *lintea*, sous lesquelles chaque guerrier était séparément conduit; le sol était jonché de victimes; si le soldat refusait de prêter le serment qu'on lui demandait de mourir à son poste, il tombait aussitôt percé mortellement sur les corps des hommes et des animaux amoncelés autour de lui. Ceux qui résistèrent à cette épreuve sanglante formèrent ce qu'on appela la *legio linteata*, et opposèrent en effet une résistance désespérée à l'attaque des Romains.

Une médaille, classée d'abord à *Acherontia*, fut restituée plus tard, par Carelli (3), à la ville d'*Aquilonia*, dans laquelle eut lieu la cérémonie que nous

(1) Combe, *Num. vet. Mus. Britan.* tab. II, 4. Cf. Millingen, *Considérations sur la Num. de l'anc. Italie*, p. 224 et 225.

(2) T. Liv. X, 38.

(3) Cf. Millingen, *Considérations sur la Num. de l'anc. Ital.*, p. 177 et 178.

venons de rappeler. La restitution proposée par Carelli est rigoureusement fondée en paléographie, et n'a été contestée par personne. Or, Aquilonia n'est nommée qu'à cette seule occasion dans l'histoire, et il en dut être de son importance momentanée comme de celle de *Corfinium* pendant la Guerre sociale. On battit monnaie dans Aquilonia, non comme ville, mais comme place d'armes et point temporaire de réunion des forces samnites. Cette conjecture est pleinement justifiée par le type de la médaille que nous examinons : d'un côté on voit la *tête de Minerve casquée,* de l'autre un *guerrier* également *casqué, armé de pied en cap, et tenant à la main une patère avec laquelle il paraît faire une libation.* Est-il une description qui puisse mieux convenir aux soldats de la *legio linteata*, amenés l'un après l'autre sous la tente sacrée, et se dévouant à la défense de la patrie par un sacrifice solennel? Ainsi donc, le goût des Samnites pour les sujets purement historiques, qui fait une catégorie si tranchée des médailles de la Guerre sociale, s'était manifesté dès leur première lutte contre les Romains; et, grâce à cette tendance si différente des habitudes helléniques, nous possédons une pièce de bronze frappée indubitablement l'an 295 avant notre ère, et qui nous donne une idée de l'état des arts à cette époque dans la portion montueuse de l'Italie, qui confine au Samnium et à l'Apulie. Or, cet art samnite, malgré l'inscription osque, est une dérivation du goût et du travail hellénique les plus purs. Dès lors, quand nous lirons dans les historiens les récits qu'ils nous font du luxe guerrier des Samnites, et de la magnificence des armes dont ils étaient revêtus (1), nous saurons à quelle source ils avaient puisé le principe de cet éclat extérieur.



Après une coïncidence si précise entre la médaille et l'événement qu'elle représente, les autres pièces qui portent des légendes osques viennent se classer naturellement dans les limites de la première lutte des Samnites contre les Romains. Ainsi, nous savons qu'en 335 avant Jésus-Christ les *Sidicini* (2), qui

(1) T. Liv. IX, 40. *Duo exercitus erant : scuta alterius auro, alterius argento cælaverant..... galeæ cristatæ quæ speciem magnitudini corporum adderent. Tunicæ auratis militibus versicolores, argentatis linteæ candidæ.*

(2) T. Liv. VIII, 16, 17.

habitaient Teanum de la Campanie, furent vaincus en bataille rangée par les Romains; en 321, l'année des Fourches Caudines, *Calatia* d'au delà du Vulturne (1) tenait pour les Samnites avec les autres villes de la Campanie méridionale; en 308, *Nuceria Alfaterna* (2) fut reprise par les Romains sur les Samnites. Sans pouvoir affirmer que les médailles osques d'argent et de bronze que nous possédons de ces trois villes aient été frappées aux époques que nous venons d'indiquer, il nous semble impossible de placer ce monnayage dans un autre temps que celui où les Samnites disputaient aux Romains la possession de la Campanie; l'influence grecque contemporaine paraît évidente, quoique le travail semble plus rude et plus heurté qu'à Naples même.

Nous avons aussi des monnaies latines de *Teanum Sidicinum;* mais ces pièces doivent avoir été frappées beaucoup plus tard que les monnaies osques de la même ville. Elles ne se distinguent que par la légende, d'espèces semblables frappées à Calès, à Suessa et à Calatia. Sur toutes ces médailles on trouve uniformément au droit une *tête casquée de Minerve*, au revers un *coq accompagné d'une étoile;* poids, dimension et style, tout est commun entre ces pièces. On distingue *Calatia d'au delà du Vulturne*, à laquelle on donne les monnaies osques, de *Calatia* ou *Caiatia*, voisine de Suessa; à celle-ci appartiennent sans aucun doute les monnaies à légende latine; mais une distinction semblable ne peut être introduite dans la numismatique de Teanum (3). Suessa et Calès étaient des colonies romaines; Teanum et Caiatia avaient une origine opique, étrusque ou samnite. A quelle époque des villes dont les traditions reposaient sur des bases si différentes ont-elles pu contracter les liens dont leur union numismatique nous retrace l'image? Nous trouvons Teanum comme Calès, comme Caiatia, comme Suessa, dans la liste des villes qui abandonnèrent les Romains et prirent le parti d'Hannibal après la bataille de Cannes (4). C'est alors qu'on vit les colonies romaines de la Campanie abjurer leurs liens originaires avec la mère patrie, et s'unir au cri d'indépendance que jetait une grande partie de l'Italie; et cependant l'influence romaine avait assez pénétré dans les villes qui autrefois soutenaient la cause samnite, pour leur imposer l'usage des lettres latines, circonstance qui montre encore quelle distance doit avoir séparé l'émission de ces pièces aux types de la Minerve et du coq, du temps où fut

(1) T. Liv. IX, 2, 28.

(2) T. Liv. IX, 41.

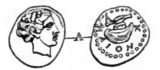
(3) La numismatique de Teanum de l'Apulie diffère totalement de celle de Teanum Sidicinum : aucune des pièces dont nous nous occupons ici ne peut se rapporter à la première de ces villes.

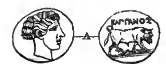
(4) T. Liv. XXIX, 15.

fondée la colonie de Bénévent. D'après ces observations, nous croyons devoir placer la fabrication de ces monnaies dans les années de la seconde Guerre punique qui suivirent la bataille de Cannes (216-204); et comme ces médailles sont encore d'un beau travail, nous y voyons la preuve que les traditions de l'art grec ne s'étaient que médiocrement affaiblies pendant le premier siècle de la domination romaine sur la Campanie.

C'est aussi jusqu'à cette limite de la seconde Guerre punique inclusivement qu'il faut faire redescendre le monnayage de Capoue, qui, parmi les pièces à légende osque, forme une série particulière, toute nationale et distincte de l'influence samnite. Les monnaies de Capoue, les plus anciennement frappées, sont des pièces d'argent à légendes grecques servilement imitées de pièces frappées à Cumes (1) et à Naples; mais Capoue ayant succombé sous les attaques des Samnites en même temps que la colonie chalcidique, nous voyons le monnayage de cette grande ville suspendu par les mêmes causes sans doute qui paraissent avoir interrompu pendant quelque temps celui de Nola. Les Samnites, en effet, alors tout-puissants, ne semblent pas avoir eu de monnaies qui leur fussent propres; celles qui ont été frappées sous leur influence appartiennent au temps de leur lutte, et par conséquent de leurs rapports avec les Romains. Aussi, sommes-nous portés à placer la reprise du monnayage de Capoue vers l'époque où l'administration romaine y introduisit l'usage des as. Ceux qui appartiennent à cette ville et à celle d'Atella sont divisés, il est vrai, en dix parties et non en douze, frappés et non coulés, enfin beaucoup plus faibles de poids que les as romains considérés par nous comme contemporains. Malgré toutes ces différences, dont nous ne pouvons apprécier les causes, nous ne croyons pas qu'il existe de monnaies osques de Capoue plus anciennes que

(1) Nous reproduisons ici deux admirables *tridrachmes* du cabinet de M. le duc de Luynes, le premier frappé à Cumes, le second sorti des ateliers monétaires de Capoue. En comparant ces deux pièces, on reconnaît qu'elles ont été gravées par le même artiste. Les deux têtes sont tout à fait semblables comme caractère et comme style, et la souplesse du dessin y est assez grande pour qu'on assigne à ces monnaies une date rapprochée de la destruction de Cumes. Le revers du tridrachme de Capoue est, à son tour, emprunté à la monnaie de Naples.





l'an 317, et les monnaies de cette ville qui cessent de montrer les marques des divisions de l'as, sous la forme de globules ou même d'étoiles, nous paraissent pour la plupart se rapprocher beaucoup de l'époque de la seconde Guerre punique, ou même porter l'empreinte de l'influence que les événements de cette guerre exercèrent sur le sort de Capoue (1). Au reste, nous convenons sans hésitation de la difficulté de cette matière, qui exigerait une étude spéciale faite sur une collection complète des monnaies de Capoue; malheureusement cette série n'est pas très-riche dans le Cabinet de France.

XI. Ages de la monnaie campanienne. Époque romaine.

Nous avons précédemment parlé des monnaies latines de la Campanie qui paraissent avoir été frappées dans les années qui suivirent la bataille de Cannes; il faut se garder de confondre ces pièces avec les médailles d'argent et de bronze frappées antérieurement à Calès, à Suessa, à Æsernia, à Compsa, qui portent aussi des légendes latines, mais se distinguent par des types variés et un travail infiniment supérieur. Ces médailles, qui égalent ce que l'art grec a produit de plus délicat, ont dû être frappées comme les bronzes d'Ariminum et de Bénévent précédemment mentionnés, fort peu de temps après la colonisation de ces villes par les Romains. Or, la date de ces fondations se rapporte pour presque toutes au temps de la grande émission des as italiotes. Calès fut fondée 333 ans avant notre ère; Suessa, en 313; Compsa ou Cossa en 274; Æsernia, peuplée par les Romains en 264, ne dépasse, comme on voit, que de cinq années l'époque à laquelle finit à Rome le règne de l'*Æs grave*. Ce n'est pas la Campanie seulement qui possède de ces monnaies coloniales : *Alba Fucensis*, fondée la même année que Calès, a de jolies monnaies d'argent d'un très-petit module, et dont le style indique un temps peu éloigné de l'établissement de la colonie; cette monnaie d'argent, en désaccord avec le système qui régnait dans la capitale, s'avance, pour ainsi dire, jusqu'aux portes de Rome, si nous en jugeons d'après les médailles de Signium, encore plus petites que celles d'Albe, et remarquables par un travail qui se rapproche du style archaïque (2). Toutes ces mon-

(1) M. Millingen a publié (*Ancient greek Coins*, pl. II, n° 6) une monnaie d'Atella, offrant au droit *la tête radiée et de face du Soleil*, au revers un *éléphant*. Ce dernier type, évidemment carthaginois, nous reporte à l'époque que nous venons d'indiquer : l'on a vu précédemment qu'Atella avait constamment suivi la fortune politique de Capoue.

(2) M. Millingen a le premier publié (*Anc. gr. coins*, pl. I, n° 1) une belle médaille, qui aujourd'hui fait partie du Cabinet de France, et au revers de laquelle il a lu : SORANO, en lettres latines. En conséquence, il a attribué cette médaille à *Sora* de la Campanie. Une telle pièce trouverait naturellement sa place parmi celles que nous venons de mentionner, puisque la colonie romaine de Sora fut fondée en 304. Mais bien que M. Millingen ait reproduit sa lecture et

naies, isolées et fort rares, dont l'émission ne paraît pas avoir été renouvelée dans les villes qui les ont fait frapper, peuvent être considérées comme des monuments de la fondation des colonies; nous savons que celle de Signium fut renouvelée 496 ans avant Jésus-Christ; c'est beaucoup trop haut pour les médailles que nous possédons; aussi n'est-il pas impossible que le fait rapporté à l'an 496 se soit reproduit dans l'âge suivant.

XII. Monnaies de l'Apulie. Limites respectives de l'*Æs grave* et du monnayage grec.

Les observations que nous a suggérées l'étude des monnaies de la Campanie et du Samnium pourraient s'appliquer encore à l'extension du monnayage grec parmi les Dauniens et les autres *Mixobarbari* de l'Apulie. Nous contemplons avec étonnement les belles monnaies d'Arpi, de Salapia, de Canusium, de Rubi; nous remarquons que le travail purement hellénique de ces médailles s'accorde avec les légendes grecques dont elles sont accompagnées; c'est le développement de l'autorité et de l'influence des Tarentins qui a pu seul incorporer si étroitement à l'hellénisme des contrées longtemps barbares; or, c'est à dater surtout de l'expédition d'Alexandre, roi d'Épire, en Italie (332 ans avant Jésus-Christ), que s'est accrue la puissance continentale des Tarentins. Cette puissance ne succomba qu'avec Tarente elle-même, l'an 271; voici donc plus de soixante ans pendant lesquels l'hellénisme influa presque exclusivement sur cette partie de l'Italie; et, pendant la dernière moitié de cette période, si nos observations précédentes sont fondées, un monnayage établi sur des bases purement grecques florit au delà de l'Apennin, à une distance peu considérable des ateliers d'où sortait l'*Æs grave* du Picenum méridional; de façon qu'on pourrait, à la rigueur, tracer une ligne à travers la Péninsule, entre l'embouchure du Liris et le promontoire Garganum, cette ligne servant à marquer, sauf de légères exceptions, les domaines de l'*Æs grave* au nord, et ceux du monnayage grec au sud, depuis le milieu du IVe siècle avant Jésus-Christ jusqu'à l'abolition du système exclusif de l'*Æs grave* à Rome, en 269. Or, l'histoire de cette période est précisément celle des guerres, des confédérations, des traités, des rapports de toute nature enfin, et presque journaliers, entre les peuples que

son attribution dans ses *Considér. sur la Num. de l'anc. Ital.* p. 237, il nous semble impossible de lire sur la médaille une autre légende que CORANO, et, par conséquent, de ne pas reconnaître ici une monnaie de *Cora*, ville du Latium, située à peu de distance de Signium. Ce serait donc comme une troisième pointe poussée par la monnaie d'argent dans le domaine de l'*Æs grave*. Au reste il paraît impossible de déterminer rigoureusement l'âge de cette monnaie de Cora; les Romains avaient envoyé dans cette ville une colonie qui subsistait dès l'année 502 avant J. C.

séparait cette ligne idéale, marque d'une différence profonde dans le système monétaire.

XIII. Caractère obsidional d'une grande partie de l'*Æs grave*. Quelques lecteurs ont pu s'étonner de nous voir, dans l'étude qui précède, rattacher à des événements militaires les principales émissions de l'*Æs grave* qui ont eu lieu chez les peuples italiotes. C'est qu'au nombre des causes qui ont le plus contribué à enrichir la numismatique, les nécessités de la guerre doivent être mises au premier rang. La collection des monnaies obsidionales, frappées dans les temps modernes, est une source d'observations utiles pour la solution du problème qui nous occupe en ce moment; car les circonstances qui ont contraint à l'émission des monnaies obsidionales ont dû se présenter beaucoup plus fréquemment encore dans les temps anciens que dans les temps modernes. On a vu souvent, dans les siéges, par le manque de métaux précieux, se produire la nécessité de frapper des pièces de bronze d'un module plus considérable que les besoins ordinaires n'en réclament. Il est certain que, parmi les as italiques, beaucoup ont dû présenter un caractère obsidional. Nous possédons, dans notre Cabinet des médailles, l'as d'une série que les PP. Marchi et Tessieri ont publiée, la première des *Incertaines*, et qui a trop d'analogie avec les autres séries latines pour qu'on l'attribue à une autre contrée qu'au Latium. Cet as, qui n'est point l'ouvrage d'un artiste ignorant, a été modelé avec une négligence et une précipitation qui accusent une circonstance extrêmement pressante, semblable à celles que la guerre enfante à chaque pas. Ainsi, la présence de l'*Æs grave* dans des lieux voisins de ceux où la monnaie d'argent était dominante, et où le bronze jouait simplement le rôle d'une monnaie d'appoint, peut très-souvent s'expliquer par le caractère obsidional inhérent à une partie de cette suite.

XIV. Causes économiques de la permanence de l'*Æs grave*, principalement à Rome. Mais l'as romain étant le principal et en même temps le point de départ de l'*Æs grave* en Italie, ne saurait être rangé dans l'exception; sa permanence et sa durée l'affranchissent de toute considération tirée des nécessités temporaires; il représente un état de choses régulier, et il est plus que probable que la même permanence, la même régularité se sont étendues, au moins pendant quelques générations, à d'autres séries que la romaine. Il faut donc chercher ailleurs, et dans des causes plus générales, le principe de l'opposition des systèmes monétaires de l'Italie. Cette cause était, nous ne pouvons en douter, l'inégalité constante, et, pour ainsi dire, normale dans la répartition des métaux précieux; or, une pareille inégalité est incompatible avec un commerce étendu et facile, tel que celui qui existe dans la société moderne.

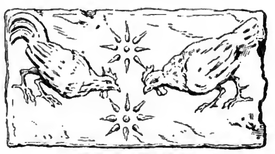
Une guerre permanente, des antipathies réciproques, un isolement habituel, le manque absolu de voies de transports, tel est l'état dans lequel ont vécu les peuples de l'Italie jusqu'au VIe siècle de Rome. Si nous recherchons les causes qui, en dépit de ces obstacles, auraient pu faire affluer les métaux précieux dans la partie de l'Italie où l'*Æs grave* a dominé, nous n'en découvrons point. Cette contrée ne possédait aucune de ces substances naturelles qui, nécessaires à tous, ne se trouvent pourtant concentrées qu'en un seul lieu, ou présentent dans un endroit unique des facilités extraordinaires d'exploitation. Rien dans l'Italie continentale d'analogue à l'argent du mont Pangée, à l'or de la Scythie, à l'étain des Cassitérides, au fer de l'île d'Elbe, au silphium de Cyrène. Les peuples de l'Italie moyenne n'ayant à livrer, en échange de l'or et de l'argent dont ils auraient eu besoin, aucun objet d'une importance équivalente, n'avaient donc pas les moyens d'attirer chez eux une masse considérable de ces métaux. Le peu qu'ils en possédaient, avant d'être appliqué à l'usage monétaire, était absorbé par des besoins plus essentiels et plus pressants. La parure des femmes, les signes de la puissance suprême, le tribut prélevé par la religion et les sépultures, ne permettaient pas qu'on établît des matières aussi rares comme signe représentatif de toutes les valeurs.

Les populations dont la discipline était la moins forte, et le penchant plus grand pour les aises de la vie, souffraient moins d'ailleurs de cette pénurie de matières précieuses qu'on ne serait tenté de le supposer d'après les conditions de notre société moderne. Sous un ciel comme celui de l'Italie, le sol et l'industrie particulière de chaque ville suffisaient aux besoins les plus impérieux de la nature physique et de l'imagination, c'est à savoir la nourriture, le vêtement, l'armement, l'habitation, les arts plastiques et l'architecture. A plus forte raison, chez un peuple qui, comme celui de Rome, par un merveilleux génie, avait fait de cet isolement, de cette nécessité de vivre au moyen de ses propres ressources, le principe de sa discipline, de sa force et de ses progrès; là, le mépris des métaux précieux, érigé en principe moral et en règle de conduite, devait donner naissance au seul système monétaire qui ait pu avoir pour base un métal aussi commun que le bronze.

Pour donner une idée de la disproportion qui existait dans l'Italie moyenne entre la masse du bronze et celle de l'argent, il suffit de rappeler qu'au triomphe de L. Papirius Cursor le fils, après la victoire d'Aquilonia (avant Jésus-Christ, 295), on porta *deux millions trente-trois mille livres* pesant de bronze enlevé aux prisonniers samnites, et seulement *treize cents livres* d'argent pris

dans les villes ennemies (1). Or, le peuple qui avait fourni ces dépouilles était loin d'affecter la même simplicité que les Romains, et sa position intermédiaire entre la Campanie et l'Apulie devait faire pénétrer chez lui les matières précieuses plus facilement que dans le pays où dominait alors le système de l'*Æs grave*. En effet, la médaille contemporaine d'Aquilonia prouve que le cuivre était alors réduit, dans le Samnium, au rôle de monnaie d'appoint. Il est vrai que dans l'Apulie, à peu de distance d'Aquilonia, nous trouvons la série de l'*Æs grave* la plus méridionale, celle de *Luceria*. Les Romains envoyèrent une

(1) T. Liv. X, 46. *Æris gravis transvecta vicies centena et ad triginta-tria millia; id æs redactum ex captivis dicebatur; argenti, quod captum ex urbibus erat, pondo millia trecenta triginta. Omne æs argentumque in ærarium conditum.* Le bronze pris sur les captifs ne peut s'entendre que de leur armure. Comme on n'avait fait que trois mille prisonniers dans le combat, il faut joindre à leur dépouille celle des trente mille hommes restés sur le champ de bataille; en estimant de vingt-cinq à trente livres romaines le poids d'une armure complète, la dépouille des trente-trois mille hommes n'aurait pas tout à fait suffi à parfaire la moitié du poids indiqué par Tite-Live. Ce que l'armée n'avait pas fourni dut par conséquent être pris dans les villes; aussi la distinction établie par Tite-Live entre le bronze enlevé aux captifs et l'argent tiré des villes, ne doit-elle pas être prise au pied de la lettre. Le récit de Tite-Live paraît indiquer qu'avant de porter dans la pompe du triomphe et de ranger dans l'*ærarium* une masse de métal aussi considérable, on l'avait convertie par la fonte en *Æs grave*. Or la forme la plus commode, comme on l'a dit plus haut, pour *tasser* tant de bronze dans un local assez restreint, était celle de ces lingots quadrilatères dont on n'avait pu jusqu'à présent déterminer ni l'époque ni l'usage *. Parmi ceux que possède le cabinet de France, il en est un d'un très-bon travail sur lequel on voit, d'un côté : *deux poulets prenant à terre leur nourriture, et deux étoiles*, de l'autre *deux tridents*

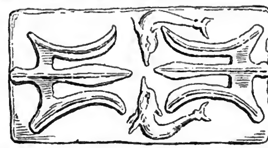


(Moitié de la grandeur de l'original.)

* On trouve dans l'ouvrage de M. Riccio, intitulé : *Le Monete delle antiche famiglie di Roma*, 2ª ediz. Naples, 1843, à la pl. LXVII, un lingot quadrilatère au type du bœuf répété sur les deux faces, avec *quatre traits* également répétés, lesquels laissent à cette pièce la valeur du *Quadrussis*. M. Riccio reconnaît dans les pièces d'un plus grand volume encore des *Quincusses* ou pièces de cinq as. Celle que nous reproduisons doit appartenir à cette dernière catégorie.

colonie dans cette ville, l'an 313 avant J. C. (1), et, comme la suite d'as est double (2), il est probable qu'en 295, lors de l'émission de la monnaie d'Aquilonia, l'*Æs grave* de Luceria était encore en usage. Les monnaies d'argent frappées à Arpi, dans le voisinage de Luceria, appartiennent certainement à la période de la grande puissance des Tarentins en Italie (333-271); mais nous sommes habitués à ces contrastes (3).

accompagnés de deux dauphins. Le type tout à fait extraordinaire qui décore ce monument nous a fait souvenir qu'avant la bataille d'Aquilonia les *pullarii* ayant hésité sur l'augure qu'il



fallait tirer des animaux confiés à leurs soins, Papirius n'en donna pas moins le signal de la bataille, et fit placer au premier rang celui des *pullarii* qui avait déclaré l'augure défavorable; ce devin ayant été tué au commencement du combat, *les dieux sont pour nous*, s'écria le consul, et bientôt la plus éclatante victoire vint justifier sa confiance. Serait-ce à cette occasion que le vainqueur aurait fait empreindre la figure des poulets sacrés sur le bronze enlevé à l'ennemi? Le désir que nous éprouvons de faire accepter cette conjecture, et par conséquent d'établir un fait chronologique d'une importance capitale dans l'étude de l'*Æs grave*, ne nous fait pas illusion sur la difficulté qu'il y aurait à expliquer le trident et les dauphins du revers, dans l'hypothèse qui s'est présentée à notre esprit. Ces symboles éveillent en effet l'idée d'une *victoire navale;* mais comment pourrait-on chercher une allusion à un événement maritime sur l'*Æs grave*, puisque cette fabrication cessa avant la première guerre punique, pendant laquelle les Romains parurent la première fois sur la mer? S'il nous était permis d'ajouter une conjecture à une conjecture, nous verrions dans le trident et les dauphins les attributs de Neptune *Equester*, qui, sous le nom de *Consus*, présidait chez les Romains aux bons conseils et aux sages résolutions; c'en fut une des plus heureuses que celle dont Papirius s'avisa, dans un moment où l'hésitation des *pullarii* allait décourager une armée superstitieuse, et le fier sénateur avait quelque droit de rapporter à *Consus* lui-même une telle résolution. Au reste, si Neptune put être invoqué en cette circonstance pour couvrir un mépris de la religion des augures que le succès avait déjà justifié, on dut, cinquante ans plus tard, penser que le dieu de la mer avait pris parti pour les *pullarii* contre le consul, quand P. Clodius ayant fait jeter à l'eau les poulets sacrés qui refusaient de manger, la déroute navale de Drepanum suivit cet acte éclatant d'impiété.

(1) T. Liv. X, 26.

(2) *Æs grave*, cl. IV, tav. 4.

(3) L'as de la colonie romaine de Luceria se

Les relations commerciales étaient tellement impuissantes à modifier cet état de choses, qu'il fallut les résultats de la guerre pour mettre enfin Rome sur le même pied que les villes qui, depuis longtemps, employaient la monnaie d'argent. L'énorme butin fait sur Tarente, la plus opulente des républiques de la Grande-Grèce, dut amener un tel résultat, et la secousse qu'il produisit fut assez rapide et assez violente pour réduire tout à coup l'*Æs grave* à une valeur qui le rendait peu différent de la monnaie d'appoint en usage dans les villes grecques. Pline a sans doute raconté inexactement cette révolution économique, et son récit, qui présente l'*Æs* comme tombé subitement du poids d'une livre à celui de deux *sextantes*, est contredit par les monuments eux-mêmes, lesquels montrent une décroissance progressive de l'*Æs* moulé jusqu'aux premiers *Æs* frappés, le poids de ces derniers dépassant de très-peu de chose celui de deux *sextantes* d'ancienne fabrique. Mais pour bien comprendre le caractère et l'importance du fait que Pline a voulu signaler, on doit se souvenir que dans tout système monétaire il y a deux choses à considérer, la valeur intrinsèque du métal et celle des objets contre lesquels on l'échange. Or, au moment où les métaux précieux affluèrent pour la première fois dans Rome, la valeur de tous les objets de consommation dut prodigieusement s'accroître, et ce qu'on avait précédemment pour une pièce de bronze ne put plus être acquis que pour une pièce d'argent. L'argent remplaçant le bronze dans les paiements considérables, fit sentir l'incommodité de l'*Æs grave*, et rendit inutile l'usage d'une monnaie aussi pesante. Dès lors il n'y avait plus d'inconvénients à la réduction de l'*Æs* à un poids moindre que sa valeur réelle, puisque dès lors aussi la monnaie de bronze ne devait plus servir qu'à faire l'appoint de celle d'argent, sur laquelle se basait désormais tout le système. L'espèce de banqueroute ordonnée alors par le gouvernement romain, fut sans doute peu sensible à cause des masses d'argent que les distributions faites aux soldats firent circuler dans toutes les familles.

XV. Obstacles au commerce en grand des objets d'art dans la société antique. Les artistes, au contraire, se transportent et s'établissent partout avec une grande facilité.

Cette longue digression n'aura point, nous l'espérons, été inutile pour l'éclaircissement de la question qui fait le principal objet de ce travail. Nous avons, dès à présent, une idée de l'état de clôture dans lequel les peuples de l'Italie

montre à nous comme perdu entre le bronze frappé des Samnites et l'argent monnayé des Tarentins. Les Romains de la colonie n'avaient donc aucun rapport avec leurs voisins? Une telle supposition cesse d'étonner, quand on voit quels motifs faillirent empêcher l'établissement de la colonie : *Longinquitas quoque abhorrere a relegandis tam procul ab domo civibus inter tam infestas gentes cogebat*. T. Liv. X, 26.

moyenne vivaient, les uns à côté des autres, et nous pouvons juger du peu d'importance et d'étendue qu'avaient chez eux les relations commerciales. Le nombre des objets d'absolue nécessité qu'il fallait se procurer par le commerce était restreint : là où le luxe existait, il devait attirer un certain nombre de superfluités, soit manufacturées, soit à l'état brut; mais la puissance, dans ces sociétés imparfaites, étant appuyée sur le glaive, le luxe devait s'approvisionner bien plus par les résultats de la guerre que par les transactions commerciales. Des objets d'art quelconques pénétrant en grande abondance, d'une manière constante et par les voies pacifiques, dans les villes de l'Italie moyenne, c'est là une donnée qui nous paraît incompatible avec l'organisation politique, sociale et économique de ces villes à l'époque où le commerce en grand des vases peints aurait dû avoir lieu, s'il avait réellement existé. Mais, si les objets d'art étaient difficiles ou même impossibles à transporter en grandes masses, les artistes qui les exécutaient ne rencontraient pas individuellement les mêmes obstacles. Nous voyons, par l'histoire des arts de la Grèce, à quel point était changeante et, pour ainsi dire, nomade la vie des artistes de la grande époque. Les monuments numismatiques nous sont encore ici d'un grand secours; car, sans parler des signatures d'un seul et même graveur inscrites sur les monnaies de plusieurs villes, quelquefois séparées les unes des autres par de grands intervalles, il existe souvent une telle identité de style et de travail entre les monnaies appartenant à des contrées séparées par les plus grands espaces, qu'on ne peut s'empêcher d'en conclure que les hommes de talent, partout bien accueillis, n'hésitaient pas à louer leur industrie à qui savait la récompenser, quels que fussent l'origine, les mœurs et les gouvernements des pays où ils étaient appelés.

D'ailleurs, la vie commune qui animait tout le corps hellénique au moment des grands développements de l'art, et l'unité de progrès qui en fut la conséquence, se manifestent d'une manière si éclatante dans l'ensemble des productions monétaires, exécutées pourtant toutes ou presque toutes dans les lieux même où elles entraient en circulation, qu'on ne peut expliquer ce phénomène autrement que par une exception faite en faveur des artistes habiles, à toutes les habitudes de séparation et d'antipathies qui entravaient la société antique.

Mais ce privilége des artistes ne se bornait pas aux villes purement grecques; la séduction irrésistible qu'exerçait leur talent s'étendait à presque toutes les populations qui confinaient aux cités helléniques, et un établissement au milieu des Barbares n'était, pour un artiste grec, ni plus difficile ni moins tentant que

son passage d'une ville grecque à une autre. Dans ces occasions, les artistes ne pouvaient manquer de porter avec eux des échantillons de leur savoir-faire; les objets d'art, non plus en grandes masses, mais isolément, pénétraient aussi aisément dans toutes les contrées par la pratique de l'hospitalité. En un mot, la facilité avec laquelle l'art répandait ses influences dans la société antique, forme un contraste frappant avec les difficultés que les rapports commerciaux éprouvaient en beaucoup d'endroits, et particulièrement dans l'Italie moyenne.

CHAPITRE IV.

CARACTÈRE DE L'HELLÉNISME; SA PROPAGATION, PARTICULIÈREMENT EN ITALIE.

1. Définition de l'Hellénisme.

Nous avons parlé jusqu'ici beaucoup de l'*hellénisme,* et nous aurions dû peut-être commencer par donner une définition précise de ce que nous entendons par ce mot. L'oubli de ce qui est propre à l'hellénisme est, en effet, ce qui a donné lieu aux systèmes extravagants de l'*étruscomanie :* la même lacune dans les règles de la critique a longtemps contribué aux illusions auxquelles étaient en proie les interprètes de nos antiquités gauloises; elle a jeté ceux qui se sont les premiers occupés des monuments de l'Ibérie dans les calculs d'une chronologie chimérique; même encore de nos jours, et en dépit des progrès de la critique, la science italienne ne s'est point complétement affranchie d'opinions qui flattent agréablement l'amour-propre national. Si l'on a renoncé à défendre la haute antiquité et la supériorité primordiale de la civilisation étrusque, on cherche à se persuader du moins que la Grèce n'a point porté le sceptre des arts d'une manière exclusive; on se demande si l'échange des influences n'a pas existé à un certain degré entre l'Italie et la Grèce.... Nous avons déjà condamné par avance un genre d'illusion peu digne du degré éminent auquel est parvenue la science italienne; la juste appréciation de l'hellénisme doit établir ses priviléges sur une base inébranlable.

Par l'*hellénisme* en général, nous entendons le caractère propre à la civilisation grecque. L'essence de l'hellénisme, c'est la liberté, le mouvement. L'Égypte offre un modèle plus complet de l'organisation sociale : elle a pour elle, par-dessus tous les autres empires, l'ordre et la durée; la grandeur des proportions nous frappe dans les monarchies asiatiques; en fait d'entreprises et d'établissements commerciaux, les Grecs ne font que suivre les Phéniciens et ne les égalent pas; mais s'il s'agit de l'existence de ces conditions particulières

dans lesquelles l'activité de l'intelligence et du goût est perpétuellement excitée et alimentée, le privilége exclusif de la société grecque n'admet ni discussion ni confusion possibles. L'hellénisme qui se révèle avec évidence dans les productions littéraires, dans les mœurs, dans les événements historiques, a cependant son expression la plus claire et la plus complète peut-être dans les productions des arts du dessin. Là se révèle, sous une forme appréciable au regard, le genre de supériorité que nous venons d'attribuer à l'hellénisme. Aujourd'hui qu'on a appris à connaître et qu'on apprécie plus équitablement les productions de l'art, soit en Égypte, soit en Asie, l'art grec n'en parait que plus évidemment l'art complet, le seul art véritable.

Cette grande et unique conquête, qui était réservée à l'art grec, ne s'est pourtant manifestée qu'assez tard dans la société hellénique. Depuis longtemps la poésie avait atteint son apogée, que l'art n'en était qu'à des essais presque informes, et certainement fort inférieurs aux beaux ouvrages que l'Égypte et l'Asie produisaient depuis tant de siècles. Seulement le mouvement s'y manifestait déjà à l'état de symptôme et, pour ainsi dire, de besoin. Tout à coup le feu qui couvait sous la cendre de l'archaïsme éclate par une prodigieuse éruption. La grande lutte nationale contre les Perses avait communiqué à l'hellénisme un ébranlement suprême. Athènes, foyer de la résistance et centre de la gloire, recueillit la première le fruit de ces triomphes; Phidias et Polygnote marchèrent d'un pas aussi rapide que le firent Michel-Ange, Raphael et le Corrége, lors de la renaissance des arts.

Il existait une si grande distance entre les productions les plus avancées de l'art, avant Périclès, et les chefs-d'œuvre que produisit l'école attique pendant son administration; l'entraînement que produisit la vue de ces chefs-d'œuvre fut si prompt, si général, si complet, qu'un cachet de nouveauté, une marque de révolution s'imprima dès lors sur toutes les productions de l'art, même sur celles qui, soit involontairement soit à dessein, conservaient l'apparence extérieure de l'ancien style. Quelle que soit la ville grecque dont on étudie la série numismatique, on voit constamment d'abord, à l'approche de la grande transformation, dans l'intervalle de quarante années qui s'étend entre la bataille de Salamine et l'administration de Périclès, le suc de l'hellénisme parfait monter peu à peu, comme le mercure dans son tube, puis tout à coup, l'enveloppe se rompre, et l'œuvre du génie s'élancer dans tout l'éclat de la beauté et de la jeunesse. Dès lors un fait unique s'est produit dans le monde, un fait qui n'a point eu de précédents et de modèle, et dès lors son

ascendant sera tel que rien ne se produira de semblable, ou même d'approchant, qui ne se rattache aux modèles légués par l'hellénisme.

Afin donc qu'on ne soit pas exposé à s'égarer dans une recherche du genre de celle dont nous nous occupons en ce moment, il faut d'abord se bien représenter en quoi consistent les prérogatives de l'art grec, et se convaincre d'avance que, partout où se manifestera quelque chose de ses caractères distinctifs, on devra se dire : l'hellénisme a passé par là. On le reconnaît d'abord, puis on cherche à déterminer par quelle voie son influence a pénétré.

II. Propagation de l'Hellénisme dans l'Apulie et dans la Campanie.

L'application de cette règle à l'Italie moyenne est facile, et déjà nous avons accompli à cet égard une partie de notre tâche. Le coup d'œil rapide que nous avons jeté sur l'Apulie aux époques d'Alexandre, fils de Néoptolème, et de Pyrrhus (1) nous a fait voir l'hellénisme pénétrant au milieu de populations jusqu'alors barbares, à la suite des armées tarentines. Il en résulte qu'on ne doit pas rencontrer dans cette province de monuments du style archaïque, et, en effet, non-seulement le sol de l'Apulie ne fournit pas d'objets qu'on doive classer chronologiquement avant Périclès, mais encore le goût d'imitation des objets de style ancien, si digne d'attention dans les contrées qui avaient reçu de bonne heure les leçons de l'art grec, n'ayant pas d'aliment dans l'Apulie par la présence des modèles, ne paraît pas non plus y avoir jeté de racines.

La Campanie, sur les côtes de laquelle l'hellénisme s'était implanté dès l'origine par les colonies de Cumes et de Naples, nous présente un tout autre spectacle. Les monuments de l'art ancien y sont nombreux, et l'influence qu'ils ont exercée de bonne heure nous fait juger de ce que l'art grec a toujours eu de force attractive. Les Étrusques, déjà tout-puissants au nord du Tibre, firent la conquête de la Campanie 525 ans avant notre ère. Cumes et Naples florissaient déjà à cette époque, et les flots de l'invasion s'étendirent jusqu'à leurs portes. La domination des Étrusques dans l'ancienne Opique dura un peu plus d'un siècle : en 422, Capoue tomba au pouvoir des Samnites; cette chute fut le signal de la ruine de Cumes, qui succomba trois ans plus tard. Phidias était mort onze ans seulement avant la destruction de Cumes, et pourtant nous avons des médailles de cette ville, dans le style desquelles se fait déjà sentir l'influence de la révolution que Phidias venait d'opérer dans Athènes.

L'auteur de la médaille de Cumes, la plus belle et la plus avancée, sous le rapport du style, que nous ayons rencontrée jusqu'à ce jour (elle appartient à

(1) Voyez chap. III, §. XII.

M. le duc de Luynes), paraît avoir gravé une médaille de Capoue, avec la légende grecque ΚΑΠΠΑΝΟΝ (1), qui fait partie de la même collection. Cet exemple n'est point isolé : l'hellénisme naturalisé à Cumes, loin de se concentrer dans les villes grecques répandues autour du Cratère, pénétra dans les cités de l'intérieur, alors possédées par les Étrusques. Alliba n'imita pas plus fidèlement Cumes, sa métropole, que Nola ne reproduisit le type usité à Naples (2), dans l'époque de transition qui précéda la révolution opérée par Phidias.

Nola, quoi qu'en disent tant de doctes antiquaires, était à peine une ville grecque : on ne doit pas y reconnaître une colonie athénienne. M. Kramer (3), qui n'est point habituellement aussi heureux dans ses déductions, a victorieusement, selon nous, dissipé l'illusion où l'on était resté jusqu'à ce jour sur ce point de critique historique. On vient de voir, en outre, que nous n'hésitions pas à donner à la Capoue des Étrusques les monnaies d'argent qui portent la légende : ΚΑΠΠΑΝΟΝ ou ΚΑΜΠΑΝΟΝ (4). Ainsi, non-seulement l'art mais encore la langue des Grecs dominaient dans la Campanie à l'époque où les Étrusques en étaient maîtres : point de traces de monuments ou d'inscriptions étrusques dans cette contrée; si le pouvoir et l'influence politique appartiennent alors aux Étrusques, la domination appartient aux Grecs, sous le rapport de l'intelligence et du goût : fait capital, fécond en conséquences, et que nous ne perdrons pas de vue quand nous rechercherons les points de contact de l'hellénisme avec les Étrusques d'au delà du Tibre.

Pour compléter le tableau de l'hellénisme en Campanie jusqu'à l'époque où le niveau de la tyrannie romaine s'étendit sur toute la péninsule italique, il suffira de grouper quelques-uns des faits déjà répandus dans ce travail : l'art grec esclave et s'abâtardissant sous les Samnites à Phistelis (5), se maintenant dans sa pureté à l'abri des murs de Naples (6); la longue inaction des ateliers monétaires de Capoue (7); l'influence grecque se montrant de nouveau dans l'intérieur à mesure que pâlissait l'astre des Samnites (8); l'art de Naples gouvernant désormais tout l'art de la Campanie jusqu'au Samnium, et donnant, pour ainsi dire, la main, à travers les montagnes, à l'art de Tarente, qui, de son côté, gagnait le Samnium par l'Apulie (9); enfin l'hellénisme encore plein d'éclat,

(1) Voyez plus haut, p. 47.
(2) Voyez plus haut, p. 43.
(3) *Uber den Styl und die Herkunft der bemahlten griechischen Thongefässe*, S. 149, folg.
(4) Mionnet, t. I, p. 110, nos 99 et 100.
(5) P. 40.
(6) *Ibid.*
(7) P. 43.
(8) P. 42 et suiv.
(9) P. 49.

associé aux lettres latines dans les colonies romaines de la Campanie, et se répandant ainsi, soit par cette dernière voie, soit par suite des rapports de la ligue latine avec la Campanie, jusque dans le Latium et jusqu'aux portes de Rome (1), ainsi que le prouvent les beaux as de la série latine, parmi lesquels il s'en trouve qui doivent avoir été modelés à Tibur.

III. Propagation de l'Hellénisme en Étrurie. 1re époque. Démarate.

Que les rapports des Grecs aient été moins nombreux, moins intimes avec l'Étrurie qu'avec l'ancienne Opique, c'est là un point sur lequel on ne peut élever de contestation. Bien que les Étrusques, qui s'emparèrent de la Campanie à la fin du vie siècle avant notre ère, aient appartenu à la même nation que ceux qui dominaient au delà du Tibre, leur physionomie particulière n'a rien de prononcé, et nous ne trouvons aucune trace distincte de leur séjour dans les campagnes qu'arrosent le Liris et le Vulturne : on n'y a signalé ni monuments ni inscriptions étrusques; tout y est grec, comme nous l'avons remarqué, jusqu'à l'arrivée des Samnites. Au nord du Tibre, quoique le classement des monuments étrusques de tout genre offre bien des difficultés, et que le plus grand nombre doive en être rangé à des époques comparativement récentes, l'empreinte nationale laissée sur le pays par les Étrusques, depuis un temps fort reculé, ne saurait être l'objet d'un doute. Aussi comprenons-nous que là où les Étrusques n'étaient pas réduits à un petit nombre, comme ils le furent sans doute en Campanie, si nous en jugeons par la proportion de leur influence, là où ils formaient un corps de nation compacte et abondant, les Grecs n'aient pu s'introduire dans le pays qu'à des conditions différentes de celles qui favorisèrent leur établissement dans d'autres contrées.

Nous pouvons juger sainement de cette différence d'après les circonstances qui accompagnèrent l'événement qui, le premier sans doute, fit qu'un Grec vécut au milieu des Étrusques. Tout le monde comprend qu'il s'agit ici de l'arrivée de Démarate, et de son établissement à Tarquinies. Démarate était l'héritier de la race royale des Bacchiades de Corinthe; ceux-ci ayant été renversés par les Cypsélides, Démarate s'enfuit jusque sur les côtes de la Tyrrhénie (2). Cette fuite eut-elle lieu sur des vaisseaux grecs ou sur des vaisseaux tyrrhéniens? c'est ce que nous ne savons pas; mais il est certain que l'Étrurie possédait dès lors une marine puissante, et que les corsaires tyrrhéniens infestaient les mers de la Grèce, ainsi qu'on en peut juger par l'hymne homérique à Bacchus (3).

(1) P. 48.

(2) Paus. II, 4, 4; Dionys. Halicarn. *Ant. Rom.* III, 46.

(3) Vers. 6-8 :

...... Τάχα δ' ἄνδρες ἐϋσσέλμου ἀπὸ νηὸς
Ληισταὶ προγένοντο θοῶς ἐπὶ οἴνοπα πόντον
Τυρσηνοί....

Dans l'hypothèse qui faisait descendre les Étrusques de la Rhétie, la création de la marine tyrrhénienne était un fait difficile à expliquer; mais depuis que la découverte d'un grand nombre de monuments, évidemment exécutés sous l'influence du goût asiatique, a mis à peu près hors de doute l'origine lydienne des Étrusques, on comprend sans peine qu'une émigration, qui n'avait pu se faire que par les voies maritimes, ait immédiatement donné lieu à l'établissement et à l'entretien d'une marine. On sera conduit même à admettre que les Étrusques, grâce à leurs vaisseaux, n'avaient pas cessé de correspondre avec leur patrie originaire, et l'on s'expliquera mieux ainsi cette forte couche asiatique qui fait le fond de toutes les antiquités de l'Étrurie.

Cependant Démarate, quoique fugitif, fut bien accueilli par les Étrusques; il avait conservé, dans sa mauvaise fortune, un cortége considérable; des hommes habiles dans l'art de la statuaire et de la peinture l'accompagnaient. Son influence sur sa nouvelle patrie fut grande et décisive. Tacite (1) a même été jusqu'à dire que l'alphabet étrusque dérivait de l'alphabet grec apporté par Démarate en Étrurie. Dans un travail encore inédit, nous nous sommes attaché à étudier les éléments originaires de l'alphabet étrusque, et nous sommes arrivé à cette conclusion, qu'on ne pouvait rien affirmer d'absolu sur la question de savoir si les Étrusques avaient formé directement, comme les Grecs, leur écriture d'après celle des Phéniciens, ou si elle leur était parvenue par l'intermédiaire des Grecs. Quelques-uns des caractères étrusques paraissent avoir conservé, plus directement que ceux des Grecs, la physionomie phénicienne; d'autres semblent témoigner d'une modification intermédiaire due à l'intervention des Hellènes.

Le résultat de ces observations indique peut-être dans quelle proportion il faut admettre le témoignage de Tacite : Démarate, en important l'alphabet grec en Étrurie, aura renouvelé l'écriture que les Étrusques tenaient déjà des Phéniciens; et c'est ainsi, en général, qu'il faut juger l'effet produit par le contact des Grecs avec les Étrusques : les souvenirs asiatiques conservèrent leur empire; ils ne permirent point que la nationalité étrusque fût complétement absorbée par l'influence grecque; mais le fonds plus riche, plus vivant, plus séduisant de l'hellénisme n'en parut pas moins, pendant longtemps, tout effacer, tout absorber, dans les domaines de l'imagination et du goût. La discipline religieuse, la science secrète des Étrusques ne reçurent point d'atteinte; mais l'Olympe grec fit irruption dans l'art, et mit dans l'ombre les divinités

(1) *Annal.* XI, 14.

nationales. L'aristocratie étrusque maintint ses priviléges et sa puissante organisation : ce qu'il y avait de libéral et de populaire dans les institutions de la Grèce, les jeux publics, les exercices du gymnase, les habitudes de l'*agora* ne se naturalisèrent pas en Étrurie; mais on prit à la Grèce tout ce qui pouvait charmer les sens et augmenter l'attrait des plaisirs : les festins et les fêtes de l'Étrurie s'enrichirent de mille emprunts faits au pur hellénisme. Les Étrusques, sans se faire grecs, devinrent véritablement *philhellènes*.

Deux faits successifs, et d'un caractère opposé, montrent dans quelle proportion s'était faite l'alliance de l'élément grec et de l'élément étrusque. Démarate n'avait pu entrer dans les rangs de l'aristocratie toscane sans renoncer à sa nationalité; dès la seconde génération, les noms d'Aruns et de Lucumon (1), qui apparaissent dans la famille, sembleraient faire entendre que toute trace hellénique en avait disparu; cependant plus de quatre-vingts ans après l'arrivée de Démarate en Italie, nous voyons Tarquin le Superbe, son descendant direct, quand il eut renoncé définitivement à rentrer dans Rome, chercher une retraite, non parmi les Étrusques, mais à Cumes, au milieu des Grecs, auprès du tyran Aristodème (2); comment s'expliquer complètement les motifs d'une telle détermination, si l'on n'admet pas que la manière de vivre des Grecs avait un charme particulier pour un homme dégoûté des affaires et habitué aux jouissances du luxe?

La révolution qui substitua les Cypsélides aux Bacchiades eut lieu 581 ans avant notre ère; il faut placer immédiatement ensuite l'établissement de Démarate en Étrurie. Celui-ci n'introduisit pas le système monétaire des Grecs dans sa nouvelle patrie; pour produire ce résultat, il eût fallu que Démarate fondât un gouvernement grec en Étrurie, ce qui n'eut pas lieu, et qu'il introduisit en même temps dans le pays deux éléments qui n'y existaient sans doute pas, l'abondance des métaux précieux et l'activité commerciale; on peut croire, en effet, que la piraterie si active des Étrusques portait beaucoup plus sur les hommes que sur les marchandises. Nous ne possédons d'ailleurs aucun monument monétaire de l'Étrurie qui puisse remonter à une époque aussi reculée.

Mais, sous l'influence de Démarate, les autres applications de l'art du dessin se naturalisèrent rapidement en Étrurie : en premier lieu, il faut placer tout ce qui tient à la *céramique*. Ceux qui ont étudié jusqu'à ce jour la question de

(1) T. Liv. I, 34. (2) T. Liv. II, 21.

l'origine des vases de Vulci n'ont pas fait une attention suffisante à la liaison intime qui existe entre la céramographie et l'art de modeler en terre cuite de grandes figures, art dans lequel les Étrusques excellèrent, suivant le témoignage unanime des anciens (1). La base de ces deux arts est cependant la même; c'est l'abondance et la bonne qualité de l'argile qui en favorisent le développement. Il faut donc admettre que, parmi les procédés déjà usités dans la Grèce et importés par Démarate, ceux-là prévalurent dont le pays fournissait abondamment la matière première. On dut exécuter à cette époque, et particulièrement à Tarquinies, un grand nombre de vases dans le style qui dominait alors en Grèce, et particulièrement à Corinthe; et tel est, en effet, le caractère que nous retrouvons sur la plupart des vases découverts à Tarquinies, soit que ces monuments appartiennent à des temps voisins de l'arrivée de Démarate, soit que dans un pays comme l'Étrurie, où n'existait pas le vrai mouvement des arts, les modèles laissés dans l'origine par les artistes grecs aient continué d'être religieusement reproduits.

IV. Propagation de l'Hellénisme en Étrurie. 2e époque. Lutte maritime avec les Siciliens.

Cependant, sans de nouveaux rapports avec la Grèce, sans une nouvelle impulsion, le flambeau de l'hellénisme aurait fini par s'éteindre en Étrurie. Aussi, dans la pénurie où nous sommes de renseignements suivis et circonstanciés sur l'histoire des Étrusques, devons-nous recueillir avec soin tous les faits qui nous font voir cette nation dans un contact de plus en plus fréquent avec les Grecs.

Le résultat que des rapports pacifiques n'avaient point amené, la guerre se chargea de l'accomplir. Tant que les Tyrrhéniens avaient tenu sans partage l'empire des mers, ils n'avaient dû considérer les autres peuples que comme une proie toujours prête, et la disposition où ils étaient alors n'était sans doute point celle où la guerre devient un véhicule de la civilisation. Les premiers ennemis sérieux contre lesquels les Étrusques eurent à combattre furent les Carthaginois, qui, vers le milieu du VIe siècle avant notre ère, par conséquent fort peu de temps après l'établissement de Démarate à Tarquinies, tentèrent de s'emparer de la Sardaigne, à la porte même de l'Étrurie. Cette entreprise, longtemps entravée par les Tyrrhéniens, fut enfin accomplie peu d'années avant la bataille de Marathon (2).

En même temps, la marine des Grecs commençait à se montrer plus puis-

(1) Plin. *H. N.*, XXXV, 12, 45. *Praeterea elaboratam hanc artem Italiae, et maxime Etruriae.*

(2) Justin. XIX, 1; K. O. Müller, *Die Etrusker*, Bd. I, S. 185.

sante dans les mers de l'Italie. Au commencement du ve siècle avant notre ère, Anaxilas, tyran de Rhégium, cherchait à leur fermer le détroit de Messine (1). En 480, la double victoire des Athéniens, à Salamine, sur les Perses, et de Gélon, roi de Syracuse, à Himère, sur les Carthaginois, détermina l'ascendant et l'impulsion générale de l'hellénisme. Aussi vit-on, en 472, Hiéron, frère de Gélon, paraître en souverain dans la mer Tyrrhénienne, et sa flotte remporter une victoire signalée sur celle des Étrusques, auprès de Cumes (2). La guerre commencée sous d'aussi heureux auspices fut continuée avec succès, et en 454, à l'époque la plus florissante de l'administration de Périclès, les Syracusains, afin de réprimer définitivement les pirateries des Étrusques, avaient fait la conquête de l'île d'Elbe, située précisément en face de Populonia, le centre le plus important de la marine des Étrusques (3).

Dès lors la prépondérance de l'élément hellénique ne rencontre plus d'obstacle, et les Étrusques, pour se maintenir dans une situation tolérable, attaqués qu'ils sont d'ailleurs par les Gaulois au nord, les Samnites au sud, et les Romains au centre de leur empire, sont réduits, ou à profiter des dissensions intérieures des Grecs, ou à offrir, dans les moments de péril, leur appui à l'hellénisme. C'est ainsi que nous les voyons, en 416, soutenir les Athéniens dans leur entreprise contre Syracuse (4), et un siècle plus tard, en 306, à une époque où sans doute le souvenir des anciens griefs de la marine étrusque contre les Syracusains s'était effacé et où d'ailleurs la puissance croissante des Carthaginois liguait les peuples de l'Italie dans une crainte commune, les Étrusques envoyer une flotte au secours d'Agathocle, assiégé dans sa capitale par les forces puniques (5). Dans l'intervalle pourtant, en 386, Denys l'ancien, en brûlant Pyrgi, le port de Cære, avait fait rudement expier encore une fois aux Étrusques leurs anciennes pirateries (6).

Tous les faits que nous venons de rappeler sont d'autant plus précieux qu'ils tombent tous dans la période où la plupart des vases découverts en Étrurie

(1) Strab. VI, p. 257.

(2) Diod. XI, 51; Pind. *Pyth.*, I, 72, ed. Boeckh. Un casque de bronze consacré à cette occasion par Hiéron à Jupiter Olympien existe dans le Musée Britannique. Boeckh, *Corpus Inscr. græc.*, t. I, p. 34, n° 16. A la même époque, Hiéron fortifia l'île de *Prochyté*, aujourd'hui *Procida*. Strab. V, p. 247, 248.

(3) Diod. XI, 88.

(4) Thucyd. VI, 88, 103; VII, 53, 54, 57.

(5) Diod. XX, 61.

(6) Ps. Aristot. *Œconom.*, II, 20; Diodor. XV, 14, et les autres autorités rassemblées par K. O. Müller, *Die Etrusker*, Bd. I, S. 198, n. 31.

ont été nécessairement exécutés, soit qu'on les ait importés des fabriques grecques à Vulci, soit qu'il ait existé dans cette ville une fabrique de poterie grecque.

Or, si les circonstances qui nous montrent une si permanente hostilité entre les Étrusques et les Grecs semblent peu favorables à l'action régulière et multiple du commerce, il n'en est certainement pas de même de l'influence des Grecs sur un peuple qui, habitué à les considérer comme des maîtres dans tous les arts agréables, subissait chaque jour davantage leur ascendant politique.

V. Propagation de l'Hellénisme chez les Romains.

Cet état de soumission et presque d'enchantement moral ne se bornait pas d'ailleurs aux Étrusques; il s'étendait à toute l'Italie moyenne, si nous en jugeons par ce qui arriva dans Rome, un an après la conquête de l'île d'Elbe par les Syracusains, quand le peuple soumit à l'examen des Athéniens le code des lois qu'il voulait se donner.

Cette dernière circonstance nous rappelle l'état de trouble dans lequel se trouvait alors la République romaine par suite de la discorde qui s'était établie entre les patriciens et les plébéiens. Sans doute ces dissensions avaient commencé avant les événements qui décuplèrent tout d'un coup l'ascendant extérieur de la Grèce; le peuple se retira, en 491, sur le Mont Sacré; mais l'accroissement prodigieux du pouvoir populaire à Rome coïncide d'une manière trop frappante avec l'éclat que jeta la démocratie athénienne sous le gouvernement de Périclès, pour que nous consentions à considérer ces deux faits comme étrangers l'un à l'autre. C'est qu'avec les idées de la civilisation, avec la séduction de l'art, l'esprit grec propageait partout la passion du gouvernement populaire : après la mort d'Hiéron, la démocratie fut souveraine à Syracuse; dans le même temps, elle s'établit à Rome comme un pouvoir rival de l'aristocratie.

VI. Sympathie présumée des Pélasges-Tyrrhéniens pour les Grecs.

Un ébranlement si général pouvait-il rester étranger à l'Étrurie? Sans doute on ignore presque entièrement ce qui a pu se rapporter à la lutte des classes dans cette partie de l'Italie : ce n'est qu'après la soumission générale du pays aux Romains que nous voyons éclater la haine qu'une longue servitude avait concentrée dans les rangs inférieurs du peuple (1), et, si nous nous en rapportons à la physionomie extérieure de l'histoire, nous devons penser que la prépondérance de l'aristocratie étrusque se maintint, sans lutte violente, tant que les populations de la Toscane formèrent un corps de nation indépendant.

(1) Voir dans Tit.-Liv. (XV, 14, 15; XVI, 39) le récit de la révolte des esclaves à Vulsinium.

Mais pour conserver une telle suprématie, la force ne suffisait certainement pas aux Lucumons : si les classes inférieures n'avaient pas été l'objet de faveurs particulières, leur longue soumission présenterait dans l'histoire une énigme insoluble. Or, on doit rappeler ici que, suivant l'opinion la plus conforme à toutes les vraisemblances historiques, la masse soumise aux Lucumons d'origine lydienne se composait des anciens Pélasges-Tyrrhéniens, peuple étroitement apparenté avec les Hellènes, qui leur ressemblait pour le fond de la langue, la religion, les mœurs, l'aptitude et l'organisation intellectuelle. Cette classe la plus nombreuse avait dû conquérir des richesses et un certain ascendant par suite du développement de la marine : elle remplissait certainement les flottes, et les capitaines qui consentaient à courir pour le compte des Lucumons, après des expéditions fructueuses, ne devaient pas se trouver au retour sur le même pied qu'avant le départ. C'était chez les individus de race pélasgique que les idées importées de la Grèce devaient rencontrer le plus de faveur, et quand l'aristocratie se montrait disposée à adopter les usages et à honorer les arts helléniques, une telle conduite contribuait sans doute à la populariser auprès des Pélasges-Tyrrhéniens.

On voit donc que tout n'est pas à rejeter dans le système de M. Millingen, si maltraité par la plupart des archéologues, et que, si la partie de la population qui possédait en Étrurie la suprématie politique était étrangère à la Grèce par son origine et ses prétentions nobiliaires, il n'en était pas de même des classes inférieures que plus d'un lien naturel rattachait à la population grecque. Les artistes qui importaient l'hellénisme, en conquérant la protection des grands, étaient assurés d'avance de la sympathie et, jusqu'à un certain point, de la coopération des petits.

VII. Les trois périodes de l'art en Étrurie. Influence asiatique. Influence grecque.

Toutes ces causes nous permettent de prolonger l'époque de l'influence hellénique en Étrurie, que nous ouvrons à l'arrivée de Démarate, vers 580 avant notre ère, jusqu'à des temps contemporains de la grande lutte de l'Étrurie contre Rome. Trois âges bien distincts, l'asiatique, le grec et le romain, se révèlent à nos yeux dans les productions de l'Étrurie. L'âge asiatique est celui où les Étrusques, encore peu éloignés de leur berceau lydien et continuant sans doute d'entretenir des rapports avec la partie du monde dont ils étaient sortis, fondaient péniblement, sans guide et sans lois, un art d'une extrême imperfection, mais où l'empreinte des idées émanées de l'Asie s'est gravée d'une manière ineffaçable.

Autant que nous en pouvons juger par les rencontres d'objets disparates qui se trouvent à la fois dans les mêmes tombeaux, l'aristocratie des Lucumons ne renonça jamais complétement à ces traditions patriotiques : on garda avec soin dans les familles les objets exécutés sous l'influence asiatique, objets parmi lesquels il s'en trouvait peut-être qui avaient été apportés de l'Asie lors de la grande émigration de Lydie en Toscane, ou qui plus tard, par les voies précédemment indiquées, avaient passé de l'Asie dans la Péninsule Italique (1).

On continua même, par esprit de tradition et d'imitation, d'exécuter des objets semblables à une époque où dominaient d'autres influences, et ce n'est pas une vaine conjecture que celle qui place à Clusium le centre florissant de cette industrie, quand déjà depuis longtemps l'art grec régnait plus près de la côte, à Tarquinies et à Vulci. Notre jugement hésite devant les objets de goût asiatique que l'on découvre en Étrurie : nous ne pouvons distinguer ceux qui appartiennent réellement à l'époque primitive des produits d'imitation fabriqués à une époque comparativement plus récente : mais cette incertitude ne peut nous empêcher d'assigner son caractère distinctif au premier âge qui en définitive a produit toute une classe de monuments, soit directement avant l'arrivée de Démarate, soit depuis Démarate, par suite de l'influence que les anciennes idées avaient conservée en dépit du progrès de l'hellénisme.

Le second âge, celui de l'influence grecque, est le plus important pour le sujet qui nous occupe; il comprend deux siècles, depuis l'arrivée de Démarate à Tarquinies jusqu'à la prise de Rome par les Gaulois. Pendant ce long espace de temps, l'élément étrusque ne s'abandonna pas tout entier à la mode étrangère : nous venons de voir que l'art asiatique avait continué de vivre, dans sa rudesse et dans son imperfection, à côté de l'art perfectionné de la Grèce. La tradition nationale de l'aristocratie, la discipline religieuse et scientifique sur laquelle sa suprématie était basée, enfin les priviléges de race qui étaient la règle du gouvernement, n'ayant reçu aucune atteinte, on conçoit que l'hellénisme n'ait altéré ni la langue qui servait d'interprète à ces traditions, ni l'écriture instrument de cette langue. Ainsi on ne s'étonnera plus de ne point trouver

(1) Dans le grand tombeau de Cære, découvert en 1836, on n'a trouvé aucun monument qui porte l'empreinte de l'art hellénique; tout accuse dans le travail des bronzes et des objets d'orfévrerie une influence purement asiatique. Voyez Raoul Rochette, *Journal des Savants*, juin, 1843, p. 354 et 355; de Witte, *Bull. de l'Académie royale de Bruxelles*, t. XI, part. 1. p. 246. On peut en conséquence regarder ce tombeau comme remontant à une époque antérieure à l'arrivée de Démarate à Tarquinies.

d'inscriptions grecques en Étrurie : on regardera même comme fort naturel que les tombeaux dans lesquels ont été découverts les vases grecs n'offrent sur leur façade, sur les pyramides qui les recouvrent, et dans la décoration de leurs parois intérieures, que des inscriptions étrusques.

Mais que les Étrusques qui repoussaient le grec, pour tout ce qui concernait l'état et la famille, aient accueilli avec passion, comme objets d'art, comme monuments d'une civilisation attrayante, les productions helléniques; qu'ils aient favorisé parmi eux l'établissement d'artistes capables de les multiplier en leur faveur, il n'y a rien là que de très-naturel et d'entièrement conforme aux observations que l'ensemble de l'histoire tyrrhénienne nous a jusqu'à présent fournies.

VIII. A quelles conditions les artistes grecs ont-ils travaillé pour les Étrusques?

C'est ici le lieu de répondre à la question posée si souvent jusqu'à ce jour, et qu'on a si vainement tâché de résoudre. A quelles conditions les artistes grecs travaillaient-ils pour les Étrusques? Nous craignons beaucoup qu'en s'exaltant sur le caractère de liberté et d'indépendance inhérent à l'art hellénique, on n'ait ajouté une difficulté chimérique à un problème déjà si compliqué et si obscur. A quoi bon en effet cette condition de l'*isopolitie* (1), c'est-à-dire de l'égalité des droits entre les Étrusques et les Grecs établis au milieu d'eux? Est-ce que les artistes grecs n'étaient pas habitués, même à la plus brillante époque de l'indépendance hellénique, à travailler pour des maîtres? D'abord on ne doit pas confondre le foyer central auquel la liberté politique était nécessaire pour que l'inspiration fût incessamment activée, avec les ramifications innombrables qui, au milieu des influences et des entraves les plus diverses, subissaient l'impulsion communiquée par le centre. Puis il faut reconnaître, dans le foyer même de la liberté et de l'inspiration, l'existence d'un sentiment qui, partant d'une république limitée, toujours gênée dans ses finances et déchirée par les factions, se portait avec une disposition admirative et respectueuse sur les grandes monarchies, types de l'ordre, de la richesse et de l'autorité.

Qu'on juge par la lecture d'Hérodote de combien peu il s'en fallut que la Grèce n'acceptât, comme un résultat avantageux pour tous, la suprématie politique du Grand Roi, et l'on admettra que, dans l'esprit de la plupart des Grecs, il y avait une capitulation toute préparée entre la passion de la liberté et une déférence intéressée envers la tyrannie. Cela est si vrai, que la destruction du pres-

(1) Cf. Gerhard, *Rapp. Volc.*, n. 966; Welcker, *Rheinisches Museum für Philologie*, Bd. I, 1833, S. 341. Voir plus haut, p. 11.

tige de la toute-puissance du roi de Perse n'altéra que fort peu le sentiment qui luttait dans le cœur des Grecs contre l'instinct de la liberté. On savait alors à quel point le grand corps asiatique était vulnérable; mais on avait fait une cruelle expérience de la démocratie, et la plupart des hommes supérieurs en étaient dégoûtés. Xénophon, qui avait fait le mieux toucher au doigt la nature du mal qui minait le colosse et le précipitait vers sa ruine, n'en faisait pas moins du fondateur de la monarchie des Perses le héros d'un livre dans lequel il exalte sans cesse le despotisme aux dépens du gouvernement démocratique de son pays. Que l'admiration si naturelle et si vive que nous éprouvons pour la Grèce et pour ses artistes en particulier ne nous entraîne donc pas à des illusions romanesques! Ne supposons pas un graveur de médailles ou un peintre de vases plus difficile dans les conditions de son établissement auprès d'un Lucumon étrusque que ne fut Thémistocle chez Xerxès, Agésilas chez Inarus, Euripide chez Archélaüs, ou Platon chez Denys!

Car enfin, de ce que les rois de Macédoine ou d'Épire, les tyrans de Syracuse et d'Agrigente étaient Hellènes de race et de langue, il ne s'ensuit pas qu'on vécût auprès d'eux avec plus de garanties pour la conservation de la liberté, de la fortune et de la vie, que dans le palais d'un roi de Perse ou dans le camp d'un Scythe : l'histoire est là pour faire voir s'il y a de l'exagération dans notre langage. Ce n'est pas seulement parce que la satisfaction de vivre en pur hellénisme faisait passer condamnation sur le reste que les artistes et les poëtes affluaient à la cour des tyrans, c'est (tranchons le mot) parce qu'ils y étaient mieux payés que dans les républiques; or, il y avait un grand profit à vivre auprès des Barbares qui subissaient l'influence de l'hellénisme. Isocrate mourut de douleur en apprenant la chute de l'indépendance hellénique à Chéronée : et quarante ans auparavant la même plume qui fit le panégyrique d'Athènes avait écrit l'éloge du despote Évagoras.

La preuve que les artistes grecs d'un mérite éminent ont mis leur talent au service, non-seulement des Étrusques, mais des Perses, des Scythes, des Carthaginois et d'autres Barbares, existe sur une foule de monuments. A peine l'art grec commence-t-il à sortir des langes de sa longue enfance, dès avant la lutte contre les Perses, nous voyons avec étonnement que les médailles des rois de Macédoine sont les mieux gravées, les plus pures et les plus avancées sous le rapport de l'art : c'est que l'ouverture des mines d'argent du mont Pangée avait fait des rois de Macédoine les princes les plus riches de l'Europe : les artistes

qui leur louaient leur talent ne s'inquiétaient guère des *garanties constitutionnelles*, comme nous dirions aujourd'hui, qui existaient ou n'existaient pas dans leurs royaumes. La suite monétaire des rois de Perse nous montre un certain nombre de beaux ouvrages exécutés certainement par des Grecs, sans doute par ceux de l'Ionie, alors esclave.

Les antiquités grecques qui ont été découvertes depuis quelques années sur le sol et aux environs de Panticapée jettent un grand jour sur cette question; à leur aspect, on reste convaincu que non-seulement les artistes athéniens établis aux environs du Bosphore Cimmérien étaient en rapport avec les rois scythes et sarmates du voisinage, mais encore que quelques-uns d'entre eux étaient entrés au service de ces princes, et mettaient pour eux en œuvre les masses d'or que leur fournissaient les pentes de l'Oural.

Quelque chose de non moins important dans ce genre nous est fourni par les nombreuses et belles médailles qui furent frappées, soit dans les villes de la Sicile qui étaient tombées au pouvoir de Carthage, soit même, s'il faut s'en rapporter à l'ingénieuse interprétation récemment donnée d'une légende punique fréquemment inscrite sur ces monnaies, dans les camps des Carthaginois (1). Certes, l'art grec n'avait rien perdu de sa puissance et de sa délicatesse pour s'être mis au service de ces Barbares, et si les inscriptions ne distinguaient pas les monnaies frappées dans les villes grecques de celles qui furent alors exécutées pour les généraux de l'armée punique, nous n'aurions aucun moyen de démêler les productions de l'art libre d'avec les œuvres de l'art asservi.

Cette action du reste ne se borna point à la Sicile: les Carthaginois qui, dans leurs rapports avec les Grecs, s'étaient habitués à faire usage de monnaies, transportèrent sur le sol de l'Afrique un art qui, sous leur domination, avait donné dans la Sicile de si magnifiques produits. Le souffle de l'inspiration grecque s'affaiblit à Carthage, sans pourtant s'éteindre tout à fait: le style des monnaies frappées dans cette ville a une roideur, une austérité qui les fait reconnaître au premier coup d'œil et rappelle les productions de l'ancien style: phénomène extraordinaire au premier abord, mais qui se retrouve en Espagne, en Gaule, dans le Samnium pendant la Guerre Sociale, à Rome sous la République, partout enfin où l'hellénisme a poussé des rejetons, qui pendant quelques générations ont vécu détachés du sol de la mère patrie. Cette dernière observation

(1) Voir de Saulcy, *Mémoire sur la Numismatique punique*, p. 16, extrait des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XV, 2ᵉ partie.

ne sera pas perdue pour notre étude spéciale de l'influence grecque sur les Étrusques.

Et, en effet, malgré la quantité de vases découverts à Vulci, nous n'avons pas lieu de croire que la fabrique locale y ait duré fort longtemps. On a trouvé sur ces monuments les noms de trente à quarante artistes, soit peintres, soit potiers : beaucoup de vases, sans noms d'artistes, ont été évidemment fabriqués par ceux que nous connaissons ou sous leur direction immédiate. Nous n'avons pas été assez heureux pour étudier toute ensemble la plus grande partie des vases découverts à Vulci : mais si nous pouvons prendre confiance dans le résultat des observations isolées et successives qu'il nous a été donné de faire, la fabrique de Vulci n'a pas dû compter en tout plus de soixante artistes. Entre les temps où florissait la colonie amenée par Démarate et ceux où une école de céramographie s'établit à Vulci, il dut exister une lacune plus ou moins longue : car l'hypothèse suivant laquelle les artistes de Vulci auraient été élèves de ceux de Tarquinies semble démentie par le nombre des peintures sur lesquelles on trouve le reflet des grandes inspirations du style de Phidias. Si, en plein hellénisme, et à côté des chefs-d'œuvre que produisait l'école attique, les Éginètes restèrent fidèles à leurs traditions archaïques, à plus forte raison la primitive école de l'Étrurie, dans le cas où elle se serait perpétuée de génération en génération, aurait continué de reproduire les types originaires. L'imitation du style ancien qui a exercé son influence sur tous les pays grecs n'a nulle part eu plus de faveur qu'en Étrurie : nous en avons déjà fourni des preuves, et nous y reviendrons plus tard tout au long.

IX. Durée présumée de la fabrique grecque de Vulci.

Mais, d'un autre côté, comme il nous est impossible de rattacher à un fait, à une époque déterminée, l'établissement à Vulci des Grecs disciples de Polygnote et de Phidias, il nous faut bien, en combinant avec les données historiques celles qui résultent de l'observation des monuments, estimer approximativement l'époque à laquelle dut avoir lieu cette reprise de l'art grec en Étrurie. En choisissant pour point de départ la date de la conquête de l'île d'Elbe par les Syracusains (454), nous ne courons pas risque de nous égarer beaucoup. De là jusqu'au jour où les Romains triomphèrent de Vulci vaincue, il s'écoula cent soixante quinze ans ; c'est trop sans doute pour le développement et la durée de l'école de Vulci : mais nous échapperons peut-être à cette difficulté en admettant, sous bénéfice d'interprétation, une partie de l'opinion de M. Millingen, suivant laquelle les Étrusques auraient placé dans leurs tombeaux des

vases et d'autres monuments conservés dans les familles et exécutés à des époques antérieures. Sans prétendre qu'il en soit de même de tous les tombeaux de Vulci, ce qui est bien loin de notre pensée, l'admission partielle de cette manière de voir expliquera naturellement certains faits qu'on a observés, sans pouvoir en expliquer la cause autrement que par l'hypothèse de l'importation étrangère. Un certain nombre de vases de Vulci portent des marques de restauration faites avec des tenons de bronze, et d'une manière qui saute aux yeux(1). Si ces restaurations avaient été faites en fabrique, elles auraient eu quelque chose de bien maladroit : si le commerce avait jeté des masses de vases sur les côtes de l'Étrurie, on ne conçoit pas comment les marchands auraient trouvé le placement de vases souvent très-médiocres, brisés en route, et dont les tessons auraient été grossièrement rapprochés. Mais du moment qu'on établit que ces monuments se transmirent pendant plusieurs générations dans les mêmes familles ; que la fabrique qui les produisait ayant cessé dans le pays, des objets d'un mérite secondaire avaient au moins gagné le prestige de l'antiquité; qu'à leur valeur comme objet d'art déjà ancien (2) s'était joint un prix d'affection et de souvenir, ces restaurations, avec leur maladresse et leur évidence, n'ont plus rien que de très-naturel.

Les circonstances commencèrent à devenir graves et difficiles pour les Étrusques à partir des invasions gauloises et des progrès de Rome signalés par la prise de Veïes (391). L'époque florissante de la fabrique de Vulci, probablement close par ces événements, n'aurait donc été que de soixante à soixante-dix années : qu'elle ait duré un peu davantage, c'est là une hypothèse contre laquelle on ne peut rien dire de solide, et qui, dans le fond, n'a pas grande importance : il nous suffira d'avoir déterminé l'époque féconde de la production.

X. Pourquoi on ne trouve que des sujets grecs sur les vases de Vulci.

Quelques personnes ont voulu tirer un argument, contre la fabrique locale de Vulci, de ce que les sujets représentés sur les vases, étant exclusivement grecs, ne pouvaient intéresser les Étrusques. Si ceux-ci avaient commandé des vases, a-t-on dit, ils auraient exigé que leurs traditions nationales y tinssent une place plus importante. Nous examinerons de plus près cette objection, quand il nous faudra étudier le caractère spécialement attique de la plupart des vases de Vulci.

(1) De Witte, *Cat. Durand*, n° 819 et *Cat. étrusque*, n° 134. Cf. Gerhard, *Auserlesene griechische Vasenbilder*, Taf. CXLV.

(2) Il ne faut pas bien longtemps pour que des produits d'un art hors d'usage conquièrent ce vernis d'antiquité : témoin notre *vieux Sèvres* qui n'a pas plus de *soixante ans* et qu'on paye au poids de l'or.

Pour le moment, et en nous bornant à ce qui concerne la condition des artistes grecs chez les Étrusques, il nous semble qu'on perd de vue la position réciproque des peintres et de leurs patrons : d'une part, les protecteurs, subissant une influence supérieure, ne pouvaient guère dominer, dans la direction de leurs travaux, les artistes qu'ils employaient : ceux-ci, de leur côté, auraient-ils eu la souplesse d'invention nécessaire pour se prêter aux idées particulières de leurs maîtres? La faculté de produire, chez les Grecs, n'aurait été ni si étendue, ni si sûre, si chacun avait eu la responsabilité de ses œuvres, non-seulement comme exécution, mais encore comme idée. L'aisance avec laquelle, depuis que nous connaissons un plus grand nombre de monuments, nous formons des séries entières sorties d'un seul et même modèle, est une preuve sans réplique de la place que l'imitation tenait dans la pratique des arts chez les Grecs, surtout si l'on songe que ces modèles, incessamment reproduits, n'étaient sans doute eux-mêmes la plupart du temps que des copies d'originaux célèbres, exécutés plus en grand et pour de plus hautes destinations. Ainsi les Étrusques ne pouvaient songer à imposer des sujets aux peintres qu'ils employaient : et ces peintres auraient été la plupart du temps hors d'état de rendre les sujets qu'on leur aurait imposés.

Nous savons, il est vrai, surtout par l'étude des médailles, que les artistes secondaires, ne se sentant pas capables d'approprier de nouveaux types à de nouvelles destinations, ne se faisaient aucun scrupule de détourner des figures consacrées de leur application première : ils auraient pu ainsi composer des sujets étrusques en les accompagnant d'inscriptions dans la langue des maîtres qui les employaient. Mais alors les vases auraient cessé d'être grecs, ce qui était l'objet le plus important. Quand on possédait déjà un vase apporté d'Athènes ou de la Sicile, on tenait à multiplier ses richesses en ce genre : ceux qui n'avaient pas de vases exécutés en Grèce en demandaient des copies exactes aux artistes qu'ils employaient : de là le soin tout naturel, et d'ailleurs parfaitement d'accord avec leur inclination, que prenaient les peintres, de reproduire aussi exactement que possible, et jusqu'aux moindres circonstances, les monuments exécutés dans la Grèce elle-même. Pour atteindre ce but, les inscriptions grecques étaient tout à fait nécessaires; c'était même ce qui donnait aux imitations une apparence d'originalité plus séduisante : aussi les inscriptions sont-elles plus fréquentes à Vulci que dans les pays purement grecs.

Peu nous importe après cela que les Étrusques aient plus ou moins bien compris ces inscriptions : d'abord elles étaient en général fort courtes, et

à l'exception des innombrables ΚΑΛΟΣ, elles se bornent presque toutes au nom de l'artiste ou à celui des personnages représentés : l'alphabet grec ne s'éloignait pas assez de l'étrusque pour qu'il fût difficile à quelqu'un qui n'aurait pas su le grec de se rendre compte de ces inscriptions. Le petit nombre de phrases un peu plus développées qui se rencontrent sur les vases, se compose de formules très-connues, et qu'il était aussi facile aux Étrusques d'apprendre et de répéter, qu'il l'est aux Turcs de placer dans la conversation ces citations persanes, partie essentielle du beau langage à Constantinople, et qu'aucun homme bien élevé ne doit ignorer, même quand il ne sait pas d'ailleurs les premières règles du persan. Il faut renoncer à comprendre la question qui nous occupe, si l'on n'y concède à la *mode* une très-grande place : nous verrons plus bas que cette place est en effet très-considérable.

Nous ne négligerons pas non plus de faire remarquer que la fabrication des vases grecs étant une opération tout à fait délicate, qui exigeait une adresse remarquable, une grande habitude et par conséquent une éducation spéciale; les artistes qui employaient ce procédé devaient se le réserver comme un secret, et par conséquent conserver dans l'exécution de leurs travaux plus d'indépendance que s'il s'était agi d'opérations d'une exécution plus facile. Nous devons croire que les Grecs n'avaient guère confié leur secret aux Étrusques, si nous en jugeons par les imitations étrusques des vases grecs qui sont parvenues jusqu'à nous, quels que soient l'âge et l'origine de ces imitations (1). Quand au contraire il ne s'agissait plus de cette industrie mystérieuse des vases, l'action des maîtres se manifestait plus aisément au dehors, et les Grecs faisaient moins de difficultés à se donner des élèves étrusques, et à les associer à leurs travaux. De là le caractère mixte des bronzes, des peintures exécutées sur les murs, des sculptures et en général des travaux qui portant une empreinte plus décidément étrusque, et montrant cette roideur, cette affectation d'anatomie, cette pesanteur dans le galbe qui sont les signes distinctifs du style toscan, ne s'éloignent pas assez cependant

(1) En général les vases imités par les Étrusques sont d'une terre moins bien préparée, d'une couverte moins brillante; le dessin offre plus de rudesse, les inscriptions grecques (s'il s'en trouve) sont mal copiées, souvent inintelligibles, quelquefois même remplacées par des points. Ceci s'observe surtout sur les vases à figures noires. Les vases à figures jaunes ou rouges sont d'une teinte pâle, plusieurs ont des inscriptions étrusques. Voyez les *Monuments inédits de l'Inst. arch.*, t. II, pl. VIII et IX. Nous connaissons aussi des exemples de vases étrusques qui ressemblent aux derniers produits de l'art hellénique dans la Basilicate. Voyez *Cat. Durand*, n° 377; Micali, *Monumenti inediti a illustrat. della Storia degli ant. pop. ital.*, tav. XXXVIII, 1 e 2; Firenze, 1844.

de la source grecque, pour qu'on en reporte l'exécution à une époque différente de celle des vases.

Ce caractère intermédiaire (qui du reste, comme on le verra plus tard, n'est pas tout à fait étranger aux vases) se montre plus manifestement encore dans certains bijoux créés pour un usage tout national, et surtout dans une série tellement dominante en Toscane et si rare en Grèce (1) qu'on ne peut s'empêcher de la considérer comme principalement étrusque : nous voulons parler des scarabées de cornaline, d'agate ou de calcédoine sur le plat desquels on a gravé avec plus ou moins de soin un sujet, la plupart du temps mythologique. Les inscriptions qui accompagnent ces sujets sont toujours étrusques, et cependant le travail en est souvent d'une fermeté rare et d'une grande pureté : ce sont là, en général, les productions les plus remarquables de l'art tyrrhénien. Ces monuments, quelques bijoux admirables, des miroirs d'un travail également supérieur, tels que celui de *Phuphluns* et de *Semla* (2) nous obligent à rapprocher sans interruption les travaux des Grecs en Étrurie de ceux des artistes étrusques, et à faire remonter par conséquent leurs meilleurs ouvrages jusqu'au temps où les Grecs travaillaient en Étrurie. Ce rapprochement n'eut pas alors une influence moins heureuse que, chez nous, sous le règne de François Ier, l'association des maîtres italiens avec leurs disciples français. Nous sommes fiers avec raison de notre Jean Goujon, et pourtant cet habile sculpteur, le premier de notre renaissance au XVIe siècle, n'avait fait que transporter dans la statuaire le style des peintures du Primatice.

XI. 3e âge de l'art étrusque. Réaction nationale contre les Romains

Deux causes principales durent limiter cette alliance de l'art grec et de l'art étrusque à un assez petit nombre d'années ; d'abord le réveil des sentiments nationaux dans la Toscane pendant la lutte avec Rome, puis le cours que l'hellénisme prit alors loin de l'Italie. Tant que les Étrusques avaient joui tranquillement de leur indépendance, ils s'étaient livrés sans scrupule à tout l'attrait que leur inspirait un art étranger ; mais du moment qu'il leur fallut défendre non-seulement leur liberté, mais encore leur existence comme nation, il se manifesta un retour vers les traditions originaires et les vieilles coutumes, qui se montre dans tout ce qui nous est resté des productions étrusques du dernier âge. En général, on assigne pour époque à la majorité des productions de l'art étrusque le

(1) Gerbard, *Annales de l'Inst. arch.*, IX, p. 144. A quoi il faut ajouter un scarabée de cornaline qui appartient à M. George Finlay. *Bull. de l'Inst. arch*, 1840, p. 140.

(2) *Monuments inédits de l'Inst. arch.* I, pl. LVI, A ; Gerhard, *Etruskische Spiegel*, Taf. LXXXIII.

temps qui s'écoula depuis la soumission des Étrusques aux Romains jusqu'aux événements qui, vers la fin de la République romaine, achevèrent d'effacer la dernière trace de l'indépendance en Étrurie; mais toute distinction rigoureuse entre les productions de l'art étrusque, exécutées avant ou après l'établissement définitif de la domination romaine dans le pays, est impossible à établir. Il en est des monuments comme des œuvres littéraires : personne, jusqu'ici, n'a pu dire si les vers *fescennins* (1), qui étaient pour les Étrusques ce que les *atellanes* étaient pour les Osques, doivent remonter jusqu'au temps de l'indépendance nationale ou redescendre au-dessous. Varron (2) a cité des tragédies étrusques de Volnius; mais on ne sait rien non plus sur le temps où ce poëte aurait vécu. Toutes ces obscurités, du reste, n'ont pas une importance capitale pour le but que nous poursuivons. Nous avons distingué, parmi les monuments étrusques, ceux qui peuvent être regardés comme contemporains des vases grecs exécutés dans la même contrée, et ceux, au contraire, qui ont été exécutés très-longtemps après; le débrouillement du surplus appartient à la question étrusque proprement dite.

Si les préférences de l'esprit national, dont nous venons de rappeler les causes, n'avaient pas suffi pour exiler l'art purement grec de l'Étrurie, la direction que prit l'hellénisme vers la fin du IVe siècle avant notre ère, aurait suffi sans doute pour établir la séparation entre les Étrusques et les Grecs. On connaît le thème habituel des déclamations dans l'antiquité romaine, sur ce qui serait arrivé à Alexandre le Grand s'il avait dirigé vers l'Italie le cours de ses entreprises. A en juger par la mauvaise fortune d'Alexandre d'Épire et de Pyrrhus, l'Italie avait à opposer aux armées grecques des obstacles bien autrement sérieux qu'elles n'en rencontraient en Asie. Sur une terre hérissée d'obstacles naturels, sans parler de Rome qui menaçait tout, se groupaient des populations rudes et belliqueuses; les guerriers du Samnium, du Bruttium et de la Lucanie auraient fait chèrement payer les entreprises dirigées contre leur indépendance à toute autre puissance qu'à celle des Romains. Et d'ailleurs, quelle comparaison pouvait-il exister entre les trésors de l'Orient, si faciles à conquérir, et la pauvreté italiote, si jalouse de sa liberté? Pyrrhus fut le dernier des Grecs qui nourrit l'espoir de triompher de l'Italie; après lui, Hannibal ne retrouva sur le sol de la Péninsule que des Grecs ruinés, amollis et habitués à obéir aux Romains. Pour soulever l'hellénisme contre Rome, il aurait fallu qu'Hannibal triomphât de cette fatale mollesse; il y

(1) Serv. *ad* Virg. *Æn.* VII, 695; Horat. *Epist.* II, 1, 145.

(2) *De Ling. lat.*, V, 55, ed. Müller.

succomba lui-même. Les conquêtes d'Alexandre et plus tard son empire avec les monarchies qui en sortirent, absorbèrent toute l'activité dont la Grèce était alors capable; aussi ne devons-nous pas nous étonner de voir, à dater de cette époque, le flot de l'hellénisme s'éloigner tout à fait de contrées qui, comme l'Étrurie, n'avaient jamais qu'imparfaitement participé à ses fécondes irrigations.

XII. Nouvelles preuves tirées de la numismatique. Des diverses époques de la monnaie de Populonia.

Il est fâcheux, nous n'hésitons pas à en convenir, que pour étayer les inductions auxquelles nous avons dû avoir recours en ce qui concerne la fabrique des vases grecs en Étrurie, nous n'ayons pas eu à notre disposition cette masse de monuments numismatiques qui, bien étudiée, jette un si grand jour sur les phases de l'art dans l'Italie méridionale; mais on a vu précédemment que, parmi les as étrusques, ceux dont l'attribution ne peut donner lieu à aucune incertitude doivent être postérieurs à l'époque des vases; ceux, au contraire, qui semblent plus anciens, sont si obscurs ou si indifférents sous le rapport de l'art, qu'on ne saurait en tirer aucun profit. Nous sommes donc réduits à la série des pièces d'argent de Populonia, dont l'ensemble et les détails n'ont rien qui ne se rapporte exactement aux remarques que nous avons faites sur les époques et le caractère de l'art en Étrurie.

D'abord la monnaie de Populonia constitue un système à part dont les auteurs ont voulu imprimer à leur œuvre un caractère distinct, et qui pourtant ne diffère pas du système hellénique dans ce qu'il a de plus essentiel, l'unité monétaire : c'est la drachme qui en est la base, avec de très-légères variations dans le poids, qui s'accordent avec les variations de la fabrique elle-même.

Nous distinguons dans la série de Populonia trois époques : 1° celle des monnaies sans inscriptions : il n'y en a que deux de connues jusqu'à ce jour, la première à Paris, et la seconde à Florence; l'une représentant un sanglier, l'autre un lion, avec le revers plat et sans aucune trace d'ornement (1). Le style de ces monnaies est ancien, mais fort soigné; le poids est exactement celui de deux des didrachmes du système incus, frappés dans la Grande Grèce. Selon toute probabilité, ces tétradrachmes ont été exécutés dans la première moitié du v° siècle avant notre ère, c'est-à-dire à l'époque où les poursuites de la marine grecque interrompirent les pirateries des Tyrrhéniens et les obligèrent à chercher dans le commerce des bénéfices plus légitimes. L'intention de se distinguer des Grecs par la physionomie extérieure de la pièce, indique la vanité nationale des Étrusques; mais au

(1) Millingen, *Considérations sur la Numismatique de l'ancienne Italie*, p. 164 et 165, et Supp. pl. I, n° 11; Mionnet, Suppl. I, p. 200, n° 17; Abeken, *Mittelitalien*, Taf. XI, 1 und 2.

fond ces pièces sont fabriquées de manière à être admises dans la circulation du commerce grec; et quant à l'absence d'inscriptions, elle est conforme à ce qui se passait alors communément dans les ateliers du mont Pangée, les plus féconds de cette époque en émission de monnaies d'argent.

2° La seconde époque est celle des tridrachmes et des drachmes, les uns avec la tête de Vulcain, les autres avec celle de Mercure, et derrière les têtes, le Λ, initial du nom étrusque de *Pupluna;* le revers est plat et sans ornements comme sur les pièces précédentes. Le travail de ces monnaies, quoiqu'un peu dur, a de la science et de la vie; il rappelle le monnayage de Damastium, ville d'Épire, où la dose de l'hellénisme n'était pas sans doute plus forte qu'en Étrurie. Le poids de la drachme sur ces pièces est sensiblement réduit, ce que nous attribuons aux circonstances difficiles dans lesquelles se trouva le commerce de la Toscane, par suite de la prépondérance des marines grecque et carthaginoise. Il faut donc placer la fabrication de ces pièces vers le commencement du IVe siècle de notre ère.

3° Dans la troisième série, de beaucoup la plus nombreuse et la plus variée, nous voyons figurer des *doubles deniers*, des *deniers*, des *quinaires* et des *sesterces*, désignés par des marques peu différentes de celles qu'on trouve sur la monnaie romaine. Parmi les doubles deniers, quelques-uns offrent au revers des traces du nom étrusque AИVVΛVΛ, avec des ornements et des symboles variés, ce côté continuant d'être plus plat que le principal. Les *deniers*, *quinaires* et *sesterces* n'ont d'autre légende que la marque de la valeur, et le revers ne diffère pas de celui des pièces de la première et de la seconde époque. Les marques du denier et de ses divisions indiquent-elles une époque postérieure à l'introduction de la monnaie d'argent chez les Romains? C'est là une question sur laquelle il sera bien difficile de se prononcer, tant que la critique n'aura pas décidé si les chiffres que nous appelons romains ont été en usage en Étrurie avant que les Romains en fissent emploi. Ce qui est certain, c'est que sur la belle cornaline étrusque du cabinet de France, qui représente un homme calculant avec l'abaque sur ses genoux, les signes X et V sont déjà employés avec la valeur que les Romains leur ont donnée, et cette cornaline appartient à la belle époque de l'art étrusque (1). Au reste, les deniers de Populonia ont exactement le poids des deniers romains frappés vers 250 avant J. C., poids qui est aussi ri-

(1) K. O. Müller, *Die Etrusker*, Bd. II, S. 318.

goureusement celui des drachmes athéniennes de l'époque à laquelle les Macédoniens dominaient dans cette ville; ce qui donne la preuve que la fabrique monétaire de Populonia se continua pendant le IIIe siècle avant J. C., même après la soumission de l'Étrurie aux Romains.

Le travail de ces monnaies de la troisième époque, souvent fort habile, comme sur les pièces qui montrent une *tête d'Hercule* de face, répond cependant en général au degré de mérite que l'art avait conservé chez les Étrusques pendant le période de réaction nationale; mais, parmi ces pièces, il en est plusieurs qui peuvent donner lieu à une observation curieuse. La tête de Méduse, vue de face, que ces monnaies nous montrent, offre une imitation du style grec le plus ancien, et un œil peu exercé pourrait facilement y voir un échantillon de la numismatique primitive. Le goût prononcé des Étrusques pour les productions archaïques se retrouve donc dans la numismatique comme sur les vases. Grâce à l'indication fournie par les médailles de Populonia que je viens de rappeler, on peut se défendre de classer parmi les productions les plus anciennes de l'art étrusque le précieux tétradrachme que les PP. Marchi et Tessieri ont publié (1), et dont M. le duc de Luynes possède un superbe exemplaire. Cette pièce offre au droit une *Méduse ailée et courant, des serpents à la main;* au revers une *roue de char sans rayons*, semblable à celle qu'on remarque sur une des très-anciennes médailles d'Athènes publiées par Cousinéry (2) : une inscription étrusque de quatre lettres est tracée entre les jantes de cette roue. La Méduse a l'aspect hideux qui appartient au style le plus ancien; la roue du revers semble indiquer une époque de primitive ignorance dans la construction des chars. Nous aurions donc sous les yeux un monument numismatique d'une époque tout à fait reculée. Cependant ces longues légendes étrusques n'apparaissent, soit sur les as, soit sur la monnaie de Populonia, que fort tard, et il peut bien en être de la Méduse debout comme de la tête de Méduse des doubles deniers de Populonia; l'artiste étrusque aura cédé encore une fois au goût de sa nation pour l'archaïsme d'imitation.

Cette conjecture, si elle est fondée, peut jeter un jour inattendu sur

(1) L'*Æs grave*, tav. di suppl. class. III, n° 9; duc de Luynes, *Choix de médailles grecques*, pl. I, n° 5. Cf. Capranesi, *Annales de l'Inst. arch.* XII, pl. *P*, n° 1; Abeken, *Mittelitalien*, Taf. XI, 4. On connaît deux exemplaires de ce rare tétradrachme, l'un avec l'inscription, conservé au Collége Romain, l'autre, sans légende, faisant partie de la collection de M. le duc de Luynes.

(2) *Voyage en Macédoine*, t. II, p. 125.

l'âge de la série des as étrusques que les PP. Marchi et Tessieri ont publiés *classe* III, *planches* x *et* xi de leur *Æs grave*, et que ces savants religieux ont attribués à Cortone. Sur ces as et sur toutes leurs divisions on retrouve la roue primitive du tétradrachme et de la médaille d'Athènes publiée par Cousinéry. Comme il existe d'autres as étrusques dont le type est une roue à rayons d'une industrie plus avancée et d'un genre plus élégant, nous voyons sans surprise que les auteurs de l'*Æs grave* ont considéré les monnaies qui portent la roue la plus grossière comme appartenant à une époque reculée; mais n'auront-ils pas cédé cette fois à l'illusion que causent si facilement les ouvrages dans lesquels les Étrusques ont reproduit les types de l'ancien style? On nous pardonnera encore cette digression, qui peut avoir son importance pour le débrouillement d'une des questions les plus difficiles que soulève l'étude des vases de Vulci (1).

CHAPITRE V.

DE L'IMPORTATION DES VASES PEINTS ET DES FABRIQUES LOCALES.

I. Invraisemblance de l'importation en grand des vases peints. Les considérations qui précèdent ont eu pour objet de mettre en évidence deux faits contradictoires au premier aspect, et qui pourtant se produisent parallèlement dans l'histoire de l'hellénisme à l'époque de son plus fécond développement. D'une part, un état de guerre permanent, fondé sur des antipathies héréditaires, opposait d'invincibles obstacles à l'établissement d'un commerce étendu et régulier; de l'autre, l'attrait de la civilisation grecque était tel que l'action s'en faisait sentir presque simultanément à des distances considérables, en dépit des difficultés inhérentes à un état de choses dans lequel la guerre était la règle et la paix l'exception. Ce cadre étant une fois solidement établi, il nous semble

(1) Nous avions terminé cette partie de notre travail, quand nous avons eu connaissance de la dissertation par laquelle M. Richard Lepsius a voulu établir l'origine exclusivement étrusque du système de l'*Æs grave* (*Über die Verbreitung der Italischen Münzsystems von Etrurien aus;* Leipzig, 1842). Malgré l'autorité du nom de M. Lepsius, nous devons déclarer qu'après avoir lu sa dissertation, nous ne croyons avoir à modifier aucune des propositions sur lesquelles repose notre travail. Quant à la dissidence qui paraît exister entre M. Lepsius et nous, nous ne craignons pas de nous en rapporter à son propre jugement; après avoir pris connaissance de notre travail, il s'apercevra sans doute que, dans sa propre argumentation, il a trop restreint le champ de ses remarques, et attaché une importance exagérée à des points de détail qui peuvent, sans inconvénient, s'expliquer de plusieurs manières différentes.

que si l'on y place le système de l'importation en grand des vases grecs en Étrurie, les impossibilités d'un tel système doivent prendre un caractère frappant d'évidence. Qu'on veuille bien examiner ensuite la sorte de marchandise qu'on suppose avoir été l'objet de transports si considérables, qu'on prenne en considération l'extrême fragilité de ces objets, et l'on en conclura que, même dans les temps du commerce le plus florissant, on n'a pu songer à fonder une spéculation sur une *vaisselle* sujette à des chances de destruction aussi nombreuses. Si, de nos jours, on fait quelques envois de *porcelaine anglaise*, les soins qu'exige cette marchandise délicate en limite l'expédition à un petit nombre d'objets; or, sous un certain rapport, les vases grecs dont la pâte médiocrement cuite manque d'adhérence et de fermeté, sont encore plus exposés à la *casse* que la porcelaine anglaise. La forme élancée ou extrêmement ouverte de quelques-uns des vases, l'étranglement du col qui sépare le corps du vase du pied qui le supporte, l'écartement des anses si imparfaitement attachées, exigent dans les transports un excès de précautions trop souvent inutiles. Eh quoi! dans les temps modernes, avec le perfectionnement des moyens de transport, il a été impossible de faire passer aucune collection de vases d'un pays à l'autre, sans qu'elle éprouvât un déchet considérable! Nous avons vu l'homme le plus expert en ces matières, M. E. Durand, après avoir fait emballer sous ses yeux les vases auxquels il attachait le plus de prix, et les avoir portés avec lui dans sa propre voiture, ne trouver en arrivant, au lieu d'objets intacts, que des tessons! Et l'on pourra supposer un seul instant que, dans le temps où la fabrication des vases eut lieu, on ait empilé les coupes de Vulci, si nombreuses et si remarquables, comme des assiettes de faïence, qu'on les ait entassées à bord, qu'on leur ait fait subir les chances du roulis et du débarquement, et qu'on les ait transportées de là jusque dans l'intérieur des terres sans canaux et sans routes! l'on pourra croire qu'avec toutes ces chances les vases soient arrivés à destination aussi frais qu'en sortant de la fabrique! Nous avons peine à nous expliquer que des hommes habitués aux vases aient pu se complaire dans une hypothèse aussi invraisemblable.

Ajoutez à cela que les anciens, accoutumés à vivre sur leur propre fonds pour tout le reste, n'avaient guère la pensée de s'approvisionner ainsi au dehors, par les voies du commerce, d'objets destinés aux magnificences de la vie publique ou privée. Nous allons donner un exemple de l'étonnante indifférence des anciens à cet égard. Certes, il n'y a pas au monde de marchandise moins encom-

brante que les marbres et d'un transport plus facile, surtout à la mer. Les pays occupés par les Grecs abondent en marbres de la plus grande beauté; l'abondance en est telle qu'encore aujourd'hui la plupart des bâtiments prennent des blocs de marbre pour lest. La facilité qu'on a de débiter cette matière en plaques d'une médiocre épaisseur, la rend applicable à toute espèce de décoration. Si l'on veut éviter les frais et l'embarras du transport des grands blocs à des distances considérables, rien n'est plus facile que de recouvrir en marbre les massifs de l'architecture. Eh bien! à l'époque du plein développement de l'art grec, le transport des marbres était encore ou très-limité ou presque inconnu. A Phigalie, on n'a trouvé de marbre que les blocs qui ont servi à la frise intérieure du temple et aux métopes du portique; à Olympie, cette capitale religieuse de la Grèce, les sculptures seules étaient en marbre, le temple était d'ailleurs construit avec la pierre poreuse du pays. Les temples d'Athènes étaient bâtis, il est vrai, avec un marbre magnifique; mais c'était la *pierre* de la contrée. En fait de marbre de couleur, on ne trouve dans les monuments de cette ville que celui d'Éleusis : rien pourtant ne le rendait digne d'un tel emploi; la pâte en est grossière, la teinte pâle et grisâtre; et pourtant on le voyait figurer dans la frise du temple de Minerve Poliade. Périclès, qui pour ses constructions épuisait la caisse des alliés, ne semble pas avoir eu même la pensée de leur demander quelques-uns des beaux marbres de couleur qu'on trouve dans les îles et sur la côte d'Asie. Ce n'est qu'à partir des successeurs d'Alexandre, et surtout de la domination romaine, que le transport des marbres précieux destinés à l'architecture devint l'objet d'une recherche et d'une activité générales; jusque-là, la séparation resta aussi complète entre les peuples les plus rapprochés que s'il n'avait existé alors ni commerce, ni vaisseaux, ni artistes.

11. Sens véritable de plusieurs textes qu'on a cités à l'appui de ce système.

Nous n'ignorons pas qu'on a été chercher dans les auteurs anciens des citations desquelles il résulterait que les vases peints étaient, pour certaines villes, l'objet d'un commerce lucratif; mais dans l'application de ces textes l'on a, la plupart du temps, ou confondu les époques, ou détourné les mots de leur sens véritable. Le nombre des passages dans lesquels il est vraiment question des vases peints est si peu considérable, qu'on se sent tenté d'en augmenter le nombre, au risque d'aider fortement à la lettre; ainsi, dès qu'il est question dans un auteur de κέραμος ou de *fictile*, on rattache immédiatement ces expressions à la classe de monuments qui nous occupe; mais la vraie critique ne s'arrange pas de ces interprétations. Il y a déjà longtemps qu'on a démontré que la *poterie* d'Arétium,

décrite par Pline (1), n'avait aucun rapport avec les produits de la céramographie. Pline (2) vante aussi les vases d'Hadria pour leur *solidité*. Cette seule indication suffit pour faire voir qu'il ne s'agit pas des vases peints, c'est-à-dire de la poterie la moins *solide* qu'il y ait au monde. L'auteur latin indique sans doute une fabrique d'amphores, ou d'autres vases usuels, et, comme il s'exprime au présent, il en faut conclure que le commerce dont il parle avait lieu de son temps, c'est-à-dire à une époque où l'administration romaine avait créé dans la Méditerranée la sécurité du commerce maritime. Or, du temps de Pline, il y avait déjà longtemps que non-seulement le commerce, mais encore la fabrique des vases peints avaient cessé. La réputation de la poterie athénienne était de la plus ancienne date. *Céramus*, fils du *Tour à Potier* (Τροχὸς) et de la *Terre*, figurait parmi les divinités attiques (3). On exploitait en grand l'argile tirée des marais de Marathon, dans un faubourg d'Athènes, qui, de cette industrie, avait pris le nom de *Céramique*. Tout cela prouve, en effet, que la poterie attique jouissait d'une grande célébrité; mais si nous en jugeons d'après le fragment de Critias, cité par Athénée (4), cette poterie, placée parmi les industries utiles, immédiatement après le *sel* de Carie, et dont le poëte vante *l'utilité domestique*, χρήσιμον οἰκονόμον, devait plus consister en marmites et en tonneaux qu'en vases de prix. On a cru pourtant trouver dans le fragment de Critias la démonstration de l'origine attique des vases peints découverts en Étrurie; nous ne comprenons guère, quant à nous, le parti que les habitants de Vulci en auraient tiré pour leur cave ou leur cuisine.

Au reste, ce qui prouve la difficulté que présente l'hypothèse de l'importation en grand, c'est que ceux même qui l'ont mise en avant n'ont pu la soutenir jusqu'au bout. Ainsi M. Kramer, qui ne voit partout, même à Nola, même en Sicile, que vases apportés d'Athènes, se montre néanmoins disposé à concéder une fabrique locale à l'Apulie, dans les temps de décadence. De son côté, M. Raoul Rochette est tout prêt à convenir que quelques-uns des vases trouvés

(1) *H. N.*, XXXV, 12, 46.

(2) *H. N.*, *ibid.* Si j'ai écrit à plusieurs reprises *Hadria*, et non *Adria*, pour désigner la ville antique située à l'embouchure de l'Éridan, je n'ai fait que me conformer à l'exemple donné par plusieurs géographes habiles, entr'autres Cellarius et Cluverius, et l'on n'a pas le droit de me soupçonner d'avoir confondu l'*Hadria* de la Vénétie avec l'Hadria du Picenum, comme l'a fait un antiquaire fort habile, mais quelquefois peu indulgent.

(3) Critias, *ap.* Athen., I, p. 28. Dans Pausanias (I, 3, 1) le héros *Céramus* est fils de Dionysus et d'Ariadne. Cette dernière indication donne une valeur mythologique aux vers de Critias : Τὸν δὲ Τροχοῦ, Γαίης τε Καμίνου τ' ἔκγονον εὗρε Κλεινότατον κέραμον....

(4) I, p. 28.

à Vulci sont *l'ouvrage d'artistes grecs accidentellement établis sur les lieux* (1). Ce que M. Raoul Rochette paraît disposé à croire de la *minorité* des vases, nous le pensons du *plus grand nombre*, et cependant nous limitons la durée de cette fabrique locale, et le nombre des artistes qui y ont participé, beaucoup plus qu'on ne l'a fait jusqu'à ce jour. On voit donc qu'avec un peu de bonne volonté de la part de cet antiquaire distingué, il nous sera facile de nous rapprocher et de nous entendre.

III. Distinction des fabriques par les différences de style.

Cependant une telle distinction entre les fabriques de Vulci et celles de l'Attique, de la Sicile et de la partie méridionale de l'Italie, n'offrirait guère d'intérêt et d'utilité si, dans le style et le travail des vases eux-mêmes, il n'existait des différences appréciables et sur lesquelles il fût possible de s'entendre. Nous comprenons toute l'importance de ce côté de la question, et pourtant nous n'espérons guère l'amener à un point d'évidence qui résolve tous les doutes et fasse cesser toute discussion. Le livre de M. Kramer est à nos yeux une triste preuve de l'impossibilité dans laquelle se trouvent certaines personnes d'accoutumer leurs yeux à l'appréciation des objets d'art, et par conséquent d'acquérir la conscience des faits qui sont le résultat de cette appréciation. Si celui auquel on présente à la fois un vase de Vulci et un vase d'Athènes, un vase de Nola et un vase de Ruvo, n'est pas en état de faire la distinction immédiate des fabriques, toute l'érudition du monde, toute la subtilité possible ne pourront suppléer à l'absence d'une faculté aussi essentielle. Sans doute il ne faut pas, en pareille matière, s'en rapporter à son propre jugement, ni se figurer qu'on jouisse seul d'une organisation privilégiée; on doit, au contraire, comparer souvent sa propre manière de voir avec celle des personnes notoirement distinguées par le tact et l'expérience; mais quand on a renouvelé fréquemment cette épreuve, et qu'en fin de compte on s'est trouvé d'accord avec les juges les plus habiles, on peut dès lors assigner une valeur positive à des observations que corroborent d'importants suffrages. Telle est, au reste, la loi que nous nous sommes toujours imposée; récemment encore, ayant comparé nos remarques faites depuis plus de dix ans, de concert avec M. de Witte, en France, en Angleterre, en Italie et en Grèce, à celles d'un connaisseur du premier ordre, M. le duc de Luynes, nous nous sommes confirmé dans la conviction qu'elles avaient un fondement réel, et tout en renonçant à convertir M. Kramer, nous avons espéré qu'on accorderait quelque importance à notre témoignage, et qu'on finirait

(1) *Annales de l'Institut archéologique*, VI, p. 290.

par convenir avec nous de ce point capital : c'est qu'il existe autant de différence, une différence aussi appréciable entre un vase de Vulci et un vase d'Athènes, qu'entre un tableau vénitien et un tableau de l'école de Florence au XVIe siècle.

Sans doute on ne peut espérer de porter un jugement aussi positif de tous les monuments sans distinction; les nuances qui séparent plusieurs fabriques sont à peine appréciables, et même, si l'on peut assigner à quelques types une valeur déterminée, les nuances de style et de travail qui conduisent par des gradations insensibles d'une fabrique à l'autre, jettent souvent l'œil de l'observateur dans une grave perplexité. Enfin, l'ensemble de la céramographie est empreint d'une frappante unité, qui est celle de l'hellénisme même. A entendre les personnes qui présentent ces objections, il semblerait que la critique fût réduite, en ce qui concerne les vases peints, à de plus dures extrémités que pour tout autre genre d'appréciation; mais si l'on se rend compte des difficultés qui, dans toutes les branches de l'art, tiennent si souvent en suspens l'arrêt d'une critique judicieuse et prudente, on s'apercevra que les conditions sont les mêmes pour les vases peints que pour tout le reste. La comparaison que nous faisions tout à l'heure est encore applicable ici; à côté des types tranchés des écoles italiennes de peinture, on a des intermédiaires fort embarrassants; mais de ce qu'on sera forcé de réserver son jugement à propos d'un certain nombre d'ouvrages, s'ensuit-il qu'on doive renoncer à asseoir son opinion sur tous les autres? Les gens du métier se tiennent en garde contre les surprises de cette nature; les plus habiles sont ceux qui se considèrent comme les moins infaillibles : pourquoi en serait-il autrement quant à la critique des vases peints? La spontanéité et l'abondance de l'hellénisme se sont jouées de l'espace et même du temps, nous le savons bien. La numismatique des villes synonymes, comme les Héraclée, les Magnésie, ne s'est débrouillée que fort lentement, et présente même encore des difficultés sans solution, à cause de la perfection générale des productions de l'art grec à une certaine époque : cette perfection a si peu faibli pendant plus de deux cents ans, que souvent les caractères qui doivent distinguer la fabrique du IIIe de celle du IIe siècle avant notre ère échappent à l'œil le plus exercé. Ces incertitudes, bien connues de tous les numismatistes, ne les ont pas empêchés pourtant de faire grand état des données qui résultent de la différence des styles et des fabriques selon les lieux et les temps; et bien leur en a pris : car si l'impuissance de la critique, dans certains cas, leur avait fait perdre confiance et courage, la science aurait été privée de l'un de ses moyens d'investigation les plus précieux et les plus sûrs.

La présence, dans une même nécropole, d'objets provenant de diverses fabriques, ne doit pas nous inquiéter davantage. On a trouvé à Vulci des vases de Nola, d'Agrigente, de Locres et d'Athènes(1); mais, par cela même qu'on a pu attribuer ces vases à des fabriques distinctes de celle de Vulci, il s'ensuit que cette dernière a son caractère propre et invariable. La question est donc de savoir si ces objets de provenance étrangère dominent à Vulci, ou si au contraire le plus grand nombre des vases exhumés de cette nécropole ne forme pas une série particulière, facile à distinguer des objets étrangers à la fabrique locale. Cette dernière conclusion est précisément celle que M. Gerhard a tirée de l'ensemble des vases de Vulci, lorsqu'ils étaient encore presque tous réunis(2); et, pour notre compte, bien que nous n'ayons pu prendre connaissance de ces découvertes que peu à peu et par portions détachées, nous devons déclarer encore une fois que notre impression a été exactement la même que celle de M. Gerhard.

Au reste, on est habitué, en numismatique, à de semblables expériences. Il est bien rare que dans les trouvailles de monnaies, des pièces étrangères ne figurent pas au milieu de celles de la localité. Malgré cela, l'attribution de bien des pièces sans inscriptions, ou accompagnées d'initiales susceptibles de lectures différentes, n'a pas eu d'autre motif que la connaissance du sol sur lequel on les découvre en plus grande abondance; la science s'est enrichie de cette manière d'un grand nombre de faits presque toujours confirmés par des découvertes ultérieures. Nous croyons que l'étude des provenances doit conduire, en fait de vases peints, aux mêmes résultats. Les vases étaient difficiles ou même impossibles à transporter en masse; mais le déplacement des vases isolés n'a rien que de très-naturel et de conforme à toutes les vraisemblances. Ce n'était pas le commerce, sans doute, qui se chargeait de ces échanges entre les diverses fabriques: l'application des lois de l'hospitalité, l'habitude des consécrations religieuses, l'intérêt qu'avaient à se faire connaître par leurs œuvres les artistes qui cherchaient au loin l'emploi de leurs talents, la curiosité même, toutes ces causes, séparées ou réunies, sont de celles qu'un esprit juste et exercé accepte à cause de leur conformité avec les notions plus générales que nous possédons sur la société antique.

Il y a donc eu des fabriques locales, même en Étrurie; ces fabriques se distinguent entre elles par des traits caractéristiques et faciles à saisir. Pour démon-

(1) *Rapp. volc.*, p. 104 seq.

(2) Cf. *Cat. étrusque*, Avertissement, p. vij et viij.

trer complétement cette dernière proposition, il nous faut actuellement embrasser dans son ensemble l'histoire des vases peints, en assignant à chaque fabrique sa valeur caractéristique, non-seulement sous le rapport de la localité, mais encore sous celui de l'époque. Nous avons traité par anticipation une partie du chapitre de Vulci; nous devions le faire, afin de résoudre d'avance la difficulté la plus grave que présente la donnée des fabriques locales; mais cette recherche gagnera, nous l'espérons, en clarté et en intérêt, quand nous la remettrons à sa place dans l'histoire générale des diverses écoles. On se rappelle d'ailleurs que nous avons réservé pour cette dernière discussion une partie des difficultés du problème.

ADDITION ET CORRECTION.

Page 40, *au lieu de* l'alinéa, lignes 4 11, *lisez* :

Mais après que la fabrication des espèces eut cessé dans la plus ancienne ville de l'Opique, tandis que les restes de la population hellénique de cette malheureuse cité, transportés à *Dicœarchia*, étaient réduits à fabriquer pour les Samnites, leurs nouveaux maîtres, des pièces au nom de *Phistelia*, nom sous lequel les Osques paraissent avoir désigné Dicœarchia, et qui devint le *Puteoli* des Latins, tout à côté d'*Alliba*, qui sans doute ne survécut pas à Cumes, sa métropole (1), Naples, n'ayant

(1) On s'aperçoit que je tranche ici plusieurs des questions que l'autorité des principaux numismatistes a laissées indécises; mais je suis entraîné à agir ainsi par l'enchaînement irrésistible des faits, et des inductions qui, restant isolées, manqueraient de solidité, en acquièrent par la comparaison qu'on établit entre elles et d'autres preuves du même genre. Qu'on prenne, par exemple, une monnaie de *Naples*, d'ancien style, représentant d'un côté la tête de Minerve casquée, et de l'autre le taureau à face humaine (Mionnet, suppl., n° 84), et qu'on place auprès de cette médaille des pièces de *Capoue* (avec la légende **ΚΑΠΠΑΝΟΝ** et **ΚΑΜΠΑΝΟΝ**, Mionnet, n°s 99 et 100; suppl., n° 216), de *Nola* (Mionnet, suppl., n°s 374-376), et d'*Hyrina* (Mionnet, n°s 314-319; suppl., 464, 465 et 467), on s'apercevra sans peine que les monnaies de ces trois villes sont des copies exactes de celles de Naples, non-seulement pour le sujet, mais pour le style. Capoue était située au nord de Naples, Nola vers le S. E., l'analogie nous conduit à chercher également *Hyrina* dans le voisinage de Naples, et probablement dans une autre direction que celle de Capoue et de Nola : trouvant ainsi *Surrentum*, au sud de Naples et de l'autre côté de Cratère, je me vois conduit à adopter la conjecture de M. Avellino (*Opusc. div.*, v. III, p. 105), lequel considère *Hyrina* comme la transcription grecque du nom de la ville que les Romains ont appelée *Surrentum*. M. Millingen, (*Considérations*, etc., p. 138) conclut de la grande ressemblance qui existe entre les monnaies d'Hyrina et de Nola, que la première de ces villes a dû être plus voisine de la seconde, « et peut-être vers l'embouchure du Sarno. » Mais les médailles d'Hyrina et de Nola ne se ressemblent que parce que toutes deux proviennent d'un type commun qui est la monnaie de Naples. Hyrina cependant n'est pas tellement fidèle à l'influence napolitaine qu'elle ne s'en écarte quelquefois pour subir partiellement celle de Crotone, ville beaucoup plus éloignée, mais dont les rapports maritimes avec les cités du golfe de Naples devaient avoir une grande importance. Ainsi nous avons des monnaies d'Hyrina (Mionnet, n° 320; suppl., 466) qui, gardant au revers le taureau à face humaine, montrent au droit la tête de Junon Lacinienne, imitée des médailles de Crotone (Mionnet, n°s 867-71). Cet accouplement du type crotoniate et du type napolitain se retrouve identiquement sur les didrachmes

pas subi le joug des Barbares, continua sans interruption son monnayage purement grec.

de *Phistelia* (Mionnet, nos 641-42); il est donc impossible de chercher cette dernière ville bien loin de Naples et d'Hyrina ou Surrentum. Dans un tel état de choses, l'opinion qui assimile *Phistelia* à *Puteoli* se présente avec un grand caractère de vraisemblance, et nous ne voyons aucune raison pour ne pas l'adopter. Il est vrai que M. Millingen, auteur de cette heureuse conjecture, paraît l'avoir abandonnée dans son dernier ouvrage (p. 201). « Des motifs graves s'opposent, dit-il, à cette explication. » Sans doute le savant numismatiste fait allusion au passage de Strabon (V, p. 245), dans lequel ce géographe attribue aux Romains la substitution du mot de *Puteoli* à celui de *Dicæarchia*. Mais ce passage, dans la discussion duquel je n'ai pas le temps d'entrer, ne renferme qu'une explication tentée après coup, et non un fait rigoureusement établi. — Les pièces de Capoue et d'Hyrina sont certainement antérieures à la domination des Samnites dans la Campanie, et il faut croire aussi que les didrachmes de Phistelia, si parfaitement semblables pour le type et le style aux monnaies avec lesquelles nous les avons comparés, ont été exécutés avant que Cumes tombât au pouvoir des Samnites (419 av. J. C.). La légende osque de ces médailles, tracée de gauche à droite, contre l'usage postérieurement suivi, mérite une sérieuse attention, et M. Millingen a eu raison de dire qu'elle était certainement antérieure « à aucune inscription de l'Étrurie, de l'Ombrie ou des peuples sabelliques. » L'induction historique qu'il faut tirer de cette légende, c'est que les Osques étaient maîtres de Phistelia à une époque antérieure à la destruction de Cumes. Probablement alors Dicæarchia n'était plus le *port de Cumes*, ἐπίνειον Κυμαίων (Strab., V, 245), et cette dernière ville avait dès lors besoin, pour communiquer avec le golfe de Naples, d'un port qui lui appartînt en propre; c'est probablement là ce qu'était la ville d'*Alliba*, que nous ne connaissons que par les médailles (Mionnet, suppl., nos 188-90), mais dont les types monétaires correspondent exactement à ceux de Cumes (Mionnet, no 279). Les antiquaires napolitains sont d'avis qu'on doit chercher le site d'Alliba dans les environs de Pouzzoles. — Les oboles qui portent aussi le nom osque de *Phistluis*, mais écrit de droite à gauche, sont d'un autre style que les didrachmes, et par conséquent postérieurs à l'époque où les débris de la population de Cumes trouvèrent un asile dans les murs de cette ville : c'est par cette dernière circonstance que s'explique la transmission à Phistelia du type favori de Cumes, la *coquille* et le *grain d'orge*, et ceux de ces oboles qui offrent la réunion du nom osque et du nom grec de Phistelia (Mionnet, suppl., nos 822 et 823), attestent la présence dans une même ville de deux populations distinctes. Les Grecs, il est vrai, donnèrent à *Phistelia* le nom de *Dicæarchia*; mais il y eut sans doute ici un de ces doubles noms comme la géographie des Grecs en offre plusieurs exemples : ainsi, *Dyrrachium* et *Epidamnus*, etc. Pour compléter ces idées, je dois faire connaître un hemiobole d'argent qui n'a pas été décrit par Mionnet, et qui, après avoir appartenu à M. Prosper Dupré, est entré au cabinet de France en 1834. Voici la description de cette jolie pièce. Minerve casquée de face. — ℞. La légende osque ƧIVↃTƧI8 disposée en cercle autour d'un grand H. Arg 1.



Pour fixer l'attribution de cette pièce, il faut d'abord remarquer l'analogie que présente la tête de Minerve de face qui la décore avec celle des médailles d'Héraclée de Lucanie (Mionnet, nos 499-501). Évidemment celles-ci ont servi de modèle à celle-là. D'un autre côté, l'H du revers est l'initiale du nom même d'Héraclée. Mais comment supposer une alliance entre Pouzzoles et Héraclée de Lucanie? Aussi sommes-nous tenté de considérer cette lettre comme l'indication, non d'Héraclée, mais d'*Herculanum*, ville située au fond du golfe de Naples, à peu de distance de Pouzzoles. Nous ne possédons que la transcription latine du nom d'Herculanum; mais personne ne doute que cette ville n'ait porté en grec le nom d'*Héraclée* ou plutôt d'*Heracleum*.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

Chez le même Libraire.

MUSÉE
DES ANTIQUITÉS ÉGYPTIENNES,

RECUEIL DE MONUMENTS ÉGYPTIENS, ARCHITECTURE, STATUAIRE, GLYPTIQUE ET PEINTURE,

ACCOMPAGNÉ D'UN TEXTE EXPLICATIF,

PAR M. CH. LENORMANT, DE L'INSTITUT.

Cette intéressante publication se recommande à toutes les personnes qui s'occupent d'archéologie égyptienne, et particulièrement aux nombreux possesseurs du grand ouvrage de la Commission d'Égypte. Toutes les planches comprises dans cette vaste collection se trouvent réduites dans le *Musée des Antiquités égyptiennes*, et le texte joint à ces réductions, met les renseignements fournis par les auteurs de la grande description d'Égypte au niveau des progrès de la science.

REVUE ARCHÉOLOGIQUE

OU

RECUEIL DE DOCUMENTS ET DE MÉMOIRES

RELATIFS A L'ÉTUDE DES MONUMENTS ET A LA PHILOLOGIE DE L'ANTIQUITÉ ET DU MOYEN AGE;

PUBLIÉS PAR LES PRINCIPAUX ARCHÉOLOGUES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS.

(Deuxième année.)

Ce recueil paraît du 15 au 20 de chaque mois par cahier d'environ 80 pages, grand in-8°. Ces différents cahiers formeront, à la fin de chaque année, un très-fort volume d'à peu près 1000 pages, divisé en deux parties ou semestres, orné de 24 gravures sur acier ou lithographiées, dont une partie coloriée au pinceau avec le plus grand soin, et d'un grand nombre de dessins sur bois intercalés dans le texte. Chaque semestre est accompagné d'un titre et d'une table des matières; une table alphabétique annuelle termine chaque volume.

L'abonnement part du 15 avril ou du 15 octobre. Prix pour Paris, un an 25 fr., départements et étranger 30 fr.

MONUMENTS ANCIENS DE PLASTIQUE,

EN FIGURES ET EN ORNEMENTS;

RECUEILLIS ET EXPLIQUÉS PAR LE CHEVALIER J.-P. CAMPANA.

In-folio, divisé en 17 livraisons. Prix de chaque livraison, texte italien, et 6 planches teintées ou coloriées, 5 fr.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET, RUE DE VAUGIRARD, 9.


BIBLIOTECA DE MONTSERRAT
13020100018361

